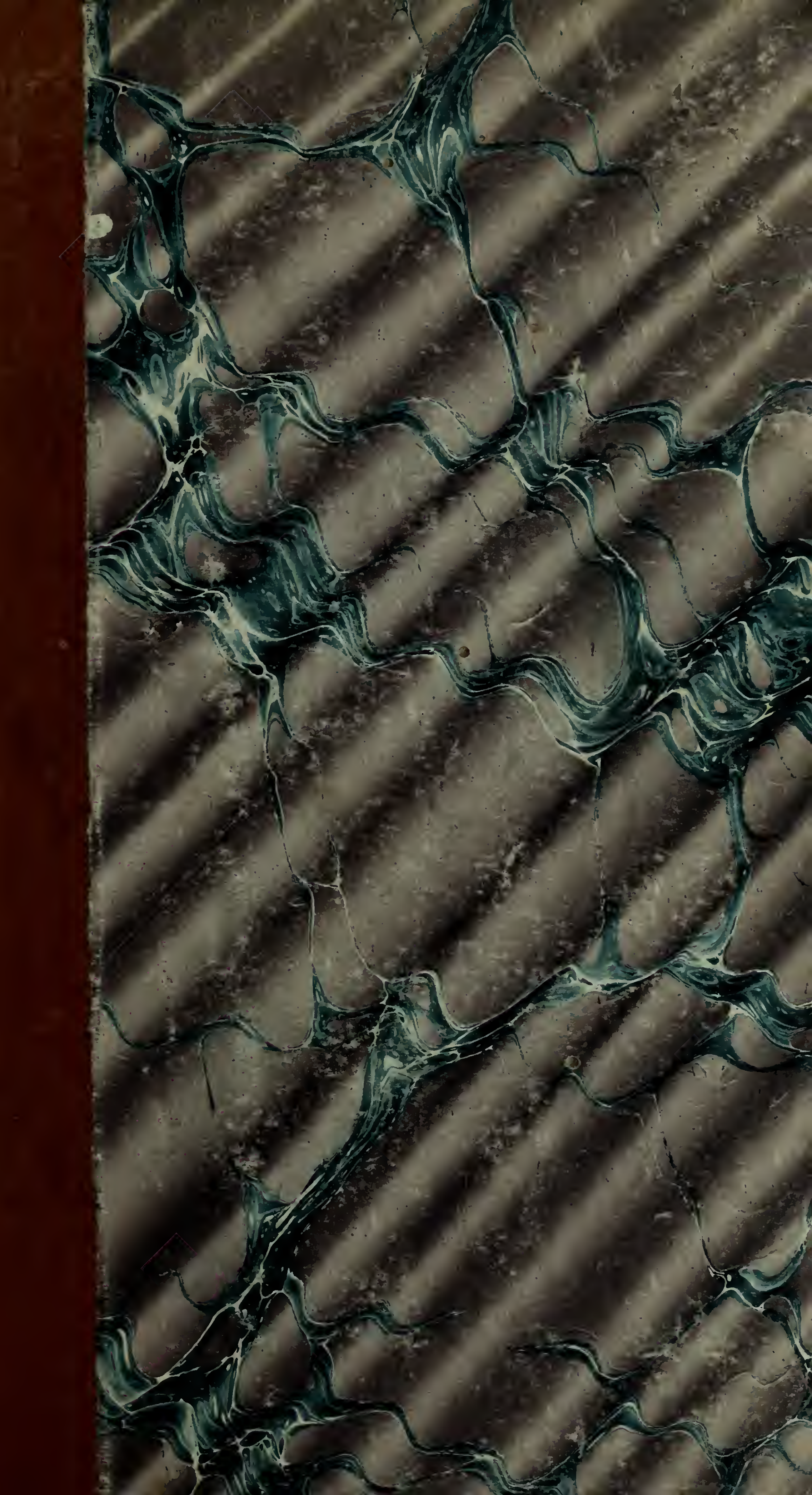


KIRDGHALI.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

KIRDGEALI.

—

Tome II.

—

PARIS ET LEIPZIG,
CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS.

—

1839.

XIII.

Milosh Obernowitch, archiduc de Roudnick, tenant de la reconnaissance des peuples le surnom de *Slave*, gouvernait la Servie sous la suzeraineté du padishah. Milosh sortait à peine de l'adolescence,

lorsqu'éclata la mémorable insurrection des Serviens, conduite par Georges-le-Noir. Il y prit la part la plus active; il devint bientôt le confident de Georges; son bras droit dans le combat, sa meilleure tête au conseil. Compagnon d'armes de Janko Kalitch et de Wasil Czerapitch, il combattit à Sabatch, et teignit ces plaines fameuses de son propre sang, et des flots du sang musulman. Leurs efforts pour rendre l'indépendance à leur patrie ne furent pas sans succès. La Servie était libre. Georges-le-Noir, sans en prendre le titre, fut par le fait souverain du pays, et traita comme tel avec les puissances étrangères. Mais Dieu, qui relève et humilie à son gré les nations et les individus, vit la férocité de Georges, et l'orgueil outrecuidant des Serviens; et il voulut que le prince et le peuple fussent de nouveau châtiés. Les Musulmans se ruèrent de nouveau par milliers

sur la terre des Slaves. Georges et ses partisans furent contraints de chercher un refuge en Allemagne pour y implorer l'assistance des cours étrangères. De tous les chefs, Milosh fut le seul qui refusa d'abandonner le sol de la patrie. « Un peuple, disait-il, ne doit compter que sur lui-même pour reconquérir ses droits. C'est en Servie que nous trouverons notre indépendance ou la mort. » Et tandis que ses compagnons essuyaient les dédains des princes chrétiens; insoucieux de l'existence d'un peuple chrétien; Milosh, à la tête de quelques poignées de braves, continuait à main armée la lutte avec les oppresseurs de son pays.

Après une résistance longue et héroïque, vaincu, non par la valeur, mais par le nombre, il ne se soumit que lorsqu'il ne lui resta plus un pouce de terre où se retrancher; mais alors encore, il aima

mieux courir toutes les chances des représailles, que d'abandonner la terre de la Servie. Le padishah fut jaloux de compter au nombre de ses vassaux un aussi vaillant chef. Il nomma Milosh archiduc de Roudnick, et le combla de présents et d'honneurs. Milosh accepta les dons du sultan et devint son tributaire. Cette prudente conduite lui valut l'épithète de traître de la part des émigrés; tandis que les peuples dans leur reconnaissance appelèrent sur sa tête les bénédictions du ciel, et joignirent à son nom le titre glorieux de *Slave*. Ce dernier surnom montrait assez quelles espérances fondaient sur lui tous les peuples slaves; et ce qu'on devait croire de l'épithète, dont le nouveau prince était flétri dans les pays étrangers. Le pressentiment populaire est une parcelle de la perspicacité divine; il n'erre jamais dans ses jugements et sait discerner l'ami de l'ennemi.

Lorsque le tzar blanc déclara la guerre au sultan, Milosh, invité, au nom de la fraternité religieuse, à faire cause commune avec lui contre la Porte, répondit : qu'il savait trop bien que la religion n'était qu'un prétexte pour le tzar; que les grandes puissances s'arrangeraient entre elles en sacrifiant les petits États. En conséquence, il ne prit aucune part à la guerre. L'événement justifia ses prévisions. La paix fut conclue entre le tzar et le sultan aux dépens des Moldaves, donc le territoire fut partagé; et qui ne firent que changer de chaînes. Les Moldaves furent ainsi récompensés de leur confiance dans les promesses du tzar; qui, en cela d'accord avec le Turc, leur fit expier cruellement leur amour de la liberté. Quoique dépendant du sultan, Milosh donna l'hospitalité sur ses terres à tous les Moldaves qui fuyaient l'an-

cienne ou la nouvelle oppression. Tous les boyars qu'avait dégoûtés le service de la Russie trouvèrent près de lui des secours généreux et une protection loyale, car le cœur de Milosh est le cœur d'un Slave.

Le château de Roudnick était donc rempli d'étrangers. L'hospitalité de l'archiduc était cordiale et somptueuse ; mais la joie ne présidait point aux banquets, qui ne se prolongeaient point, comme il est d'habitude parmi les Slaves, en un tumulte franc et amical. Tout le monde était triste; toutes les réunions taciturnes. Le maître affectait vainement la sérénité pour inspirer la confiance à ses hôtes; il était loin, lui-même, d'être sans inquiétude et sans arrière-pensée. Attentif à tous les mouvements des Turcs, ses propres actions étaient empreintes

d'une réserve circonspecte, indice certain d'une grande résolution prête à se dévoiler.

Quant aux hôtes du château, c'étaient: outre les boyars moldaves, des chefs montagnards, et une foule de Klephtes, d'Arnaoutes, de Pandours, des Boulgares; tous gens qui sentent de loin la guerre, comme les corbeaux et les vautours; qui ne voient que le pillage dans une victoire; et qu'une défaite fait rentrer sous terre, à l'instar du renard ou du blaireau, sans laisser de traces après eux, et guettant le moment pour en sortir après un nouveau butin.

Des femmes et des enfants se trouvaient aussi mêlés à cette foule, offrant au ciel leurs prières pour le prince qui les protégeait; tandis que les hommes de guerre lui disaient : — Milosh, nos

bras sont à toi, nous irons où tu voudras.

Entre tous ces hôtes, il y avait trois personnes que Milosh traitait avec une distinction particulière et qui étaient environnées du respect général. C'était d'abord une femme parvenue déjà à l'hiver de la vie, et dont le visage empreint d'une profonde tristesse racontait bien des angoisses, bien des tourments, bien des espérances déçues et témoignait d'une austère vertu et d'une sublime résignation. Son regard était celui d'un martyr, mêlant à l'expression de la douleur humaine, la confiance d'une âme sans reproche et assurée dans les divines promesses.

Cette vénérable matrone avait pour compagne une jeune femme, qui, à l'âge où les fleurs de la vie viennent à peine de s'épanouir, décelait un cœur flétri par le

chagrin. Son visage était pâle, son front nébuleux, et ses lèvres décolorées. A voir son maintien ployé—ses formes frêles—et sa démarche, semblable à celle des ombres—on craignait qu'elle ne s'envolât au premier souffle du vent. Cependant elle était encore belle et gracieuse; son regard était comme une étoile fugitive; ses joues avaient parfois des nuances qui rappelaient les dernières roses du crépuscule—les couleurs de l'arc-en-ciel qui se fond dans les airs. Le sentiment maternel semblait seul rattacher cette charmante créature à la terre; car elle avait un enfant, qu'on voyait presque toujours surpendu sur ses bras; et c'était, quand elle lui parlait et quand elle le voyaït répondre à ses caresses, qu'un rayon de lumière revenait briller dans les yeux noirs de la jeune femme, et qu'un reflet passager teignait encore son visage. Alors elle redevenait belle entre toutes les

femmes, et ressemblait à la vierge-mère tenant dans ses bras l'enfant Dieu.

Le troisième personnage était un homme dans la force de l'âge, vigoureux de stature et de mine intrépide; triste aussi cependant, et mélancolique comme un ciel sans étoiles — comme la terre dépouillée de sa verdure. Et ce n'était point la tristesse d'une âme poursuivie par le remords, mais la peine qu'elle indiquait était profonde et irrémédiable.

Par quel enchaînement de circonstances ces trois personnages, en qui on a déjà reconnu Eudoxie, Sara Michaëla et le boyar Toudor, s'étaient-ils trouvés réunis au château du prince Milosh? On a vu comment Mehemed avait pris et détruit le château de Toudor. Eudoxie, oubliant son âge et la faiblesse de son

sexe, avait elle-même commandé la défense et partagé les périls des soldats. En vain elle vit s'éclaircir les rangs de ses défenseurs, et les Turcs redoubler d'acharnement à la vue des pertes qu'on leur faisait essuyer; le courage ne lui faillit pas un instant. Elle espérait toujours que Toudor reviendrait, ou que Kirdgeali pourrait opérer une diversion. Mais quand, au lieu d'un secours, elle vit accourir de nouvelles hordes d'infidèles poussant des cris de triomphe; quand elle vit la vallée et la montagne se couvrir de soldats à turban, et des têtes de Moldaves figurer parmi les croissants des étendards barbares, Eudoxie comprit alors que tout était perdu; elle donna ordre d'incendier les bâtiments, et, emportant elle-même le drapeau national, elle se retira avec les débris de la garnison dans les souterrains de Brankowan. Les fugitifs purent ainsi arriver

en Transylvanie. Michaëla avait trouvé des forces dans le sentiment maternel pour résister aux fatigues et à toutes les angoisses qu'elle subissait comme fille et comme épouse.

A leur entrée sur le territoire autrichien, les fugitifs furent arrêtés et conduits à Hermanstadt, comme des prisonniers de guerre. De nouveaux ordres les firent transférer à Temeswar, et ce fut dans cette dernière ville que Michaëla mit au jour le fils de Kirdgeali.

L'empereur d'Autriche, dont l'alliance avec le tzar de Russie avait été consacré par le partage inique de la Pologne, ne voyait pas cependant d'un œil satisfait les envahissements perpétuels de son puissant voisin. Il favorisait secrètement les Turcs. Sous prétexte de garantir ses États de la peste, il avait établi un cor-

don de troupes sur toutes les frontières de ses provinces slaves. Le but réel et inavoué de cette mesure, était d'empêcher l'aide qu'auraient pu donner les Transylvains, les Hongrois, les Bohémiens, les Croates et les Illyriens à leurs frères révoltés contre la tyrannie des Musulmans. Ce fut là aussi ce qui empêcha d'abord Eudoxie de faire parvenir aucune communication à son fils et à Kirdgeali. Cependant, comme elle avait emporté de l'or, elle vint à bout d'obtenir son élargissement et celui de sa chère pupille, dont l'angoisse incessante avait compté les heures et les minutes de cette captivité. Elles se rendirent alors auprès du prince de Servie que Toudor avait déjà rejoint.

La première parole d'Eudoxie en retrouvant son fils fut pour bénir le ciel; la seconde pour s'informer des espéran-

ces qui restaient encore aux Moldaves. L'unique question de Michaëla fut pour demander son époux.

Toudor raconta sa défaite et ce qui lui était arrivé, tandis qu'il servait dans les armées du tzar blanc.

— Tant qu'a duré la guerre, dit il. on nous a leurrés des plus belles promesses : on a cherché à flatter notre vanité en nous couvrant la poitrine de futiles décorations, comme on donne des hochets aux enfants pour détourner leur attention des projets qu'on forme sur eux. Les deux souverains se sont entendus pour nous faire payer les frais de la guerre. Le tzar a livré notre patrie aux Bissourmans, à condition d'avoir sa part de nos dépouilles. J'ai quitté des drapeaux qui étaient devenus un emblème de trahison, et, ne trouvant plus dans

toute la Moldavie un asile où pût respirer un homme libre, je me suis retiré ici. J'ignore quel a été le sort de Kirdgeali. Quant à nos espérances, elles sont à jamais anéanties.

Un éclair de la foi ranima le visage flétri d'Eudoxie.

— Non, dit-elle; non, mon fils; tant que nous vivrons, tout n'est pas fini pour la Moldavie, et notre sainte cause n'est pas encore perdue. J'ai emporté avec moi notre drapeau sacré. Nous irons le replanter sur le sol de la patrie.

— Pour moi, dit Michaëla, tout est déjà fini!

Et elle sortit tout en sanglotant. Dès ce moment elle ne questionna plus. Eudoxie, Toudor, sa fidèle Zoulma, ne pu-

rent rien à son chagrin. Il fallait qu'elle fût mère pour qu'elle pût exister.

A l'époque du carême, la population du château de Roudnick s'accrut encore, ainsi que le mouvement dont cette résidence était le centre. Chaque jour de mystérieux émissaires partaient du château ou y arrivaient. Les prêtres prêchaient l'Évangile et invitaient les chrétiens à la prière et à la pénitence; mais on eût pu comprendre à leurs paroles, que le retour de ce mois consacré n'était pas le seul motif du redoublement de ferveur qu'ils provoquaient. Aussi les hôtes de Roudnick, après avoir sanctifié leurs cœurs et mortifié leurs corps, tenaient de fréquents conciliabules où il était plus question de la situation du pays que de controverse religieuse; et où le mot de liberté s'unissait toujours à celui de religion. Les moines du Saint-

Basile, répandus dans les villages environnants, réveillaient en même temps dans le cœur du peuple le sentiment religieux et le sentiment national. Le prince Milosh conférait avec ses affidés et avec les principaux chefs. Il avait fait venir des armes de Hongrie, et avait jeté de l'or aux pachas et aux agas ses voisins, pour qu'ils fermassent les yeux sur ses actions. Il était évident qu'une grande conspiration s'organisait, et qu'on avait choisi l'époque solennelle du carême pour consacrer une œuvre solennelle.

Un matin Eudoxie fit appeler son fils dans son appartement.

— Mon fils, lui dit-elle, ils est temps d'appeler Kirdgeali. Nous ne devons rien entreprendre sans lui.

— Baissez la voix, ma mère, au nom

du ciel, interrompit Toudor. Que Michaëla ne puisse vous entendre! Il vaut encore mieux qu'elle croie cet homme mort, que de le savoir vivant au milieu des bandits et souillé de tous les crimes.

— Mon fils, nous ne vivons pas à une époque ordinaire, et l'on ne doit point y juger les hommes rigoureusement. C'est la liberté que Kirdgeali a cherchée parmi les brigands. Jamais il n'a fait de mal aux véritables chrétiens, et la terreur de son nom a sans doute été nécessaire et prévue, pour l'accomplissement des décrets de la Providence. Sa présence au milieu de nous est indispensable.

— Eh bien, ma mère, agissez à votre volonté. J'ignore entièrement de quel côté Kirdgeali a tourné ses pas, depuis qu'on le dit séparé de sa troupe.

— Il faut absolument découvrir sa retraite. Comme chrétienne, je t'en supplie ; comme mère, je te l'ordonne. Mets toutes tes préventions de côté ; et fait en sorte que Kirdgeali soit ici aussi promptement que possible.

En prononçant ces paroles, l'attitude d'Eudoxie avait quelque chose de si imposant, que personne n'eût osé s'opposer à une volonté aussi impérieusement déclarée.

— Irai-je donc le chercher? se dit Toudor quand il eut quitté sa mère. Où qu'il soit, je saurais le découvrir, et pour peu qu'il sache qu'il s'agit du combat, il viendrait sans doute. C'est un brave guerrier après tout, et je ne le hais point, bien qu'il me répugne de l'avoir pour compagnon d'armes. — Mais penser de réunir cette créature, pure comme

la pensée des anges, à cet homme de sang et de crimes.... mais de jeter l'innocence dans les bras teints de carnage... souillés d'infamie... faire descendre l'opprobre et l'horreur sur la tête d'une sainte... dire à son enfant, à l'être nourri de son lait et de ses baisers : Voilà ton père! c'est un brigand, un pillard, un assassin!... Non, cela est impossible! Non, ma mère, je ne le ferai pas! Tes larmes ni tes prières ne me feront pas commettre une semblable monstruosité!... Cependant elle l'aime, cet homme... elle ne pense qu'à lui... elle n'aspire qu'à le revoir... Quels liens peuvent donc ainsi rattacher la vertu si pure au crime si farouche, un ange à un démon!... Ah! si le ciel m'eût accordé un tel bonheur, je ne l'aurais jamais profané... et maintenant encore... j'aimerais son fils avec toute la tendresse d'un père... Mais non, non, elle ne sera jamais à moi!...

En ce moment, Toudor relevant la tête, vit venir à lui Sara Michaëla, portant son enfant endormi dans ses bras. La jeune femme avait son visage penché sur celui de son fils et respirait le doux souffle de ses lèvres de corail.

— Vous serez donc toujours triste, ma sœur? lui dit Toudor en l'abordant.

L'enfant s'éveilla, et reconnaissant Toudor, il lui tendit les bras. Toudor le prit dans les siens et se mit à le caresser. Un rayon de satisfaction trembla dans les yeux voilés de la jeune femme.

— Voyez, dit-elle, il vous aime déjà. Les enfants devinent la bonté par instinct.

Elle s'assit alors, et Toudor se plaça silencieusement auprès d'elle. Le rayon

qui avait éclairé un instant le visage de Michaëla s'était rapidement éteint, et par un retour naturel, l'affliction de son âme était remontée plus sombre sur ses traits, de même que dans les tristes jours, si le soleil se montre un instant, ce n'est que pour faire éclore bientôt une ombre plus désolée. De grosses larmes s'échappaient silencieusement des yeux de Michaëla et roulaient le long de ses joues pâles. L'enfant voyant l'affliction de sa mère revint apporter son visage inquiet à ses baisers, et lui passa autour du cou ses petites mains caressantes.

— N'est-ce pas, dit-elle, que c'est bien l'image vivante de son père ?

Toudor détourna la tête en soupirant.

— Oh ! poursuivit-elle, ne me cachez pas ce qu'il est devenu. Vous le savez !

Au nom du ciel, dites-le-moi!... j'aurai du courage. Peut-être qu'il languit dans un cachot; peut-être.....

Elle ne put achever; mais ses larmes exprimaient assez sa pensée. Le bon Toudor lui prit la main et y posa respectueusement ses lèvres.

— Non, lui dit-il; il vit, vous le reverrez.

— Quoi! vous savez où il est, et vous ne m'en avez rien dit!

— J'ignore en effet son sort, mais il vit assurément; sa mort n'eût pu passer inaperçue.

Un bruit de pas interrompit à ce moment l'entretien. C'était Milosh lui-même qui s'approchait, accompagné d'un étran-

ger d'assez mauvaise mine. Michaëla se leva aussitôt et s'éloigna précipitamment. Le prince était préoccupé d'objets trop importants pour faire attention à cette fuite, ni au trouble de Toudor, mais l'homme qui était avec lui remarqua tout. Il vit la jeune femme retirer sa main de celle de Toudor, et ses traits naturellement sardoniques et peu agréables prirent une expression où la colère était mêlée à la satisfaction qu'inspire l'aspect du mal à une âme dépravée. Malgré sa fierté, le boyar sentit son regard fléchir sous le premier regard que lui lança cet individu, car il comprit qu'il avait été pénétré par lui.

— Boyar, dit le prince, voici un homme qui se réclame de vous. Le reconnaissez-vous ?

Comme le boyar semblait hésiter,

l'étranger prit la parole effrontément.

— Je suis un peu vieilli, sans doute, dit-il; c'est que ma vie a été plus rude que la vôtre, boyar, depuis que nous nous sommes quittés. Je n'ai pas passé ma vie à consoler les femmes et caresser les enfants; je n'ai pas couché dans un bon lit. Au surplus, ce n'a jamais été le fait de Michaïlaki.

— Je t'ai reconnu, Arnaoute, répondit enfin Toudor, que l'insolence du bandit aida à se remettre de son émotion. Es-tu venu seul ici?

— Seul pour le moment, mais mes gens me rejoindront quand je le voudrai, si toutefois le prince s'arrange avec nous.

— Et votre chef, où est-il?

— Si vous voulez parler de Kirdgeali, il n'est plus avec nous; autrement nous n'aurions jamais d'autre chef que lui. Mais il a renoncé au monde; il est allé dans quelque couvent expier ses péchés, et ceux des autres. Ainsi, soyez tranquille, il ne viendra pas.

— Comment! il se serait fait moine! A-t-il donc oublié qu'il a des devoirs à remplir comme époux et comme père?

— On trouve aisément des remplaçants pour ces devoirs-là, mais non pour faire pénitence pour vous.

— Eh bien, archiduc, continua le bandit après un instant de silence, ferons-nous affaire ensemble? Je n'ai pas de temps à perdre; si vous ne voulez pas nous employer, nous trouverons de l'occupation ailleurs.

— Qu'en pensez-vous, boyar? demanda Milosh à Toudor; puis-je me fier à cet homme?

— S'il n'est pas tout-à-fait honnête homme, c'est au moins un loyal brigand : je crois qu'il tiendra ce qu'il aura promis.

— Bien dit, reprit Michaïlaki. Je suis un brigand, mais je sais tenir mes engagements. Au surplus, je ne trouve pas mauvais que vous preniez vos précautions. Vous conviendrez cependant que si le boyar n'avait pas voulu répondre de moi, cela ne m'aurait empêché nullement de voir tous vos apprêts et de connaître vos projets.

— Puisque tu es si perspicace, dit alors le prince, tu dois comprendre que si je te soupçonnais quelque mauvais

dessein, tu ne repasserais pas la porte de mon château.

— Voilà un langage que j'aime! s'écria le bandit. Kirdgeali n'aurait pas dit mieux. Eh bien, aux conditions que je t'ai demandées, je te servirai et te serai fidèle, prince des Slaves. Tu es digne de commander à des hommes sans peur. Ordonne que mes arrhes me soient comptées; je me tiendrai prêt à t'obéir avec tous mes Arnaoutes et mes Gorals, et nous serons à toi pour le temps convenu. Si le marché te semble bon, nous pourrons ensuite le renouveler.

Quelques instants après, Michaïlaki quitta le château, emportant les deux sacs d'or qui servaient de sceau à son traité avec l'archiduc.

— Ah! ah! se dit-il; le boyar est un

homme de parole : il entoure la femme et l'enfant de Kirdgeali d'une protection vraiment fort tendre. Passe encore pour l'enfant; mais pour ce qui est de la femme, je crois que le pénitent, tout pénitent qu'il soit, ne s'en accommoderait guère. Par le diable! il semble que la jeune veuve se laisse assez doucement consoler! On traite le pauvre homme tout-à-fait comme un mort; mais patience! je tâcherai d'y veiller. Ah! Kirdgeali, tu aurais beau chercher, tu ne trouverais nulle part autant de fidélité et d'affection que parmi nous. Tu nous a méprisés; toi aussi sans doute, tu nous appelles brigands. Brigands! soit! mais nous ne t'avons jamais trahi comme les Boulgares l'ont fait; comme le font peut-être ta femme et ton ami. Sans nous vanter, nous valons mieux qu'eux.

Tandis que l'Arnaoute cheminait vers

les montagnes en faisant ces réflexions, et que Milosh se félicitait d'avoir recruté des gens bien au fait de la guerre et dont la conscience ne le regardait pas; Toudor, resté seul, tâchait de se calmer. Malgré lui, de vagues et lointains espoirs s'étaient par instant glissés dans son âme, et maintenant l'ombre de Kirdgeali était venue les faire évanouir. Il avait comme un pressentiment qu'il le verrait bientôt reparaître. Michaïlaki était toujours comme le précurseur de Kirdgeali; on eût dit que les destinées de ces deux hommes, qui cependant se ressemblaient si peu, se trouvaient liées par des rapports mystérieux indépendants de leur volonté. Le nom de Kirdgeali tintait toujours à l'oreille de Toudor. Le vertueux jeune homme s'efforçait en vain de se résigner de nouveau à son irrévocable malheur, et de se réjouir de ce que l'époux de Michaëla, de son idole, pût redevenir

digne d'elle par le repentir. Mais qu'il est difficile, même au cœur le plus généreux, d'atteindre à ce sublime degré d'abnégation en présence de l'objet de son culte!

Pour Michaëla, elle n'avait pas même regardé quels étaient les personnes qui avaient interrompu son entretien avec Toudor : elle n'avait rien su de l'apparition de Michaïlaki au château. Sans se fier entièrement à l'assurance que lui avait donnée Toudor, elle avait retrouvé un peu d'espérance, sinon de sérénité; car le mot qui répond au souhait que nous formons a le don de convaincre, lors même qu'il n'était qu'une simple consolation. Elle se berçait elle-même en répétant : Oui, il est vivant! mon fils ne sera point orphelin!

❀

XIV.

De sinistres présages annonçaient chaque jour aux habitants de la Servie de redoutables et sanglants événements. On avait vu de vastes nuées de corbeaux quitter les hauteurs de Roudnick, et

des troupes de vautours traverser la Drawa, pour venir s'abattre sur les terres basses. Tandis que ces sombres convives de la mort envahissaient la plaine, les aigles des Balkans venaient planer au-dessus d'eux, et remplissaient les airs de leurs cris féroces. Les chevaux ne paissaient plus tranquillement dans les prairies. On les voyait, saisis d'une inquiétude farouche et inconnue, tendre leurs naseaux au vent, hennir, frapper le sol de leurs sabots, et, réunis par troupes, échevelés et ardents, galoper au travers des pâturages. Des meutes de chiens avaient même quitté les traces du gibier qu'ils poursuivaient, pour s'élancer sur des Musulmans. Que prouvaient tous ces présages, si ce n'est une guerre prochaine?

Les moines de Monténégro entretenaient cette préoccupation belliqueuse

et fomentaient l'enthousiasme. Déjà on commençait à s'impatienter, à s'irriter même contre l'*homme des Slaves,* contre le favori du peuple. On l'accusait de temporiser, de laisser échapper l'occasion. « Si nous ne prenons pas les armes,
» disait-on, les Turcs s'éveilleront de
» leur apathie et tomberont sur nous
» les premiers. Qu'attend donc notre
» prince? N'est-il pas las, comme nous,
» de voir ces brigands infidèles souiller
» de leur présence la terre de notre pays?»

Mais à tous les reproches, à toutes les interrogations des siens, Milosh ne répondait rien, sinon : que le moment n'était pas encore venu. Cependant il était fier de commander à un peuple aussi impatient de secouer le joug.

Le dimanche des Rameaux, une foule immense de fidèles s'était rendue à Ta-

kow, pour célébrer l'anniversaire de l'entrée du Christ dans la cité de Dieu. Takow n'est qu'un petit bourg de peu d'importance, et qui n'a rien de remarquable aux yeux; mais son nom est en honneur parmi les Slaves, à cause de la miraculeuse image de Sauveur que possède sa modeste église.

Dès le matin, l'affluence des pèlerins venus des diverses contrées remplissait le cimetière et les alentours du temple. Les religieux distribuaient des rameaux bénits, et chacun se pourvoyait de cierges, de saintes images, de rosaires et d'ex-voto. Les riches portaient l'aumône aux mendiants et aux souffreteux, en leur demandant le secours de leurs prières. Un pieux sentiment de fraternité animait et unissait cette foule composée d'éléments si variés, et d'ordinaire si opposés à la paix et au calme. Les portes de l'église

s'ouvrirent, et la foule se déversa lentement et sans tumulte dans l'enceinte sacrée. Les cierges peints et dorés qui garnissaient l'autel furent allumés, et formèrent comme deux pyramides de feux aux flancs du tabernacle, au-dessus duquel l'ostensoir étincelait en glorieux rayons d'or. Les faces bienheureuses des saints et des chérubins semblèrent s'animer à cette lumière vermeille, et sourire à la dévotion des fidèles. Les pénitents agenouillés, ou prosternés sur le pavé, donnaient l'exemple de la ferveur et de l'humilité chrétiennes. Au bruit de l'airain sacré qui jette l'âme dans le recueillement, aux vapeurs de l'encens élancées vers le ciel, le service divin commença. Le prêtre chanta la messe en langue slave, et le peuple répéta en chœur les saintes antiphonies.

Le prince Milosh était là, confondu

dans la foule, comme un chef populaire, et comme un vrai chrétien. Quelques boyars moldaves l'avaient accompagné ; mais Toudor était resté à Roudnick pour commander la garnison en l'absence de l'archiduc.

Milosh se réjouit en son cœur à la vue de la ferveur religieuse dont tout le peuple était embrasé. Il savait qu'il n'est pas de meilleurs patriotes et de soldats plus intrépides que ceux que la foi anime. Il parcourut du regard la troupe des pèlerins, espérant peut-être retrouver parmi eux le visage connu d'un de ses anciens compagnons d'armes, ramené en ces lieux par le besoin de revoir sa patrie ; mais ses yeux ne rencontrèrent que des traits ignorés.

Un de ces hommes fixa cependant son attention, comme il fixait l'attention de

quiconque le regardait. Il était d'une stature élevée, et qui se dessinait gracieuse encore sous les plis grossiers du manteau de pèlerin où elle était courbée. Son visage qu'ombrageait l'humble capuchon, paraissait amaigri par les austérités et par les luttes de la conscience; l'empreinte des passions éteintes subsistait daus ses yeux caves et sur ses lèvres livides. Mais son regard hautain et menaçant n'était pas en harmonie avec sa tête humblement baissée; il y avait de l'orgueil dans sa pénitence, et le vieil homme n'était pas entièrement effacé dans le pécheur repentant. Que Dieu le console dans ses peines! Les hommes n'approchaient qu'avec une espèce de terreur le pèlerin noir; car, en dépit de sa dévotion, il perçait dans sa physionomie quelque chose de sinistre et de saisissant, comme si l'on se trouvait en face de l'esprit malin.

Après la messe, la foule s'écoula lentement hors de l'église, et se rassembla de nouveau par groupes dans le cimetière. Une grande préoccupation s'était emparée de tout le monde, et l'on était dans l'attente de quelque incident frappant. Les moines et les boyars parcouraient l'enceinte, et tantôt échangeaient quelques mots à voix basse, tantôt dans une conversation animée entretenaient les personnes qui se groupaient autour d'eux.

Soudain le prince Milosh, qui, après l'office divin, était entré avec les prêtres dans la sacristie, reparut, tenant l'étendard servien déployé, et du haut du perron sacré il cria d'une voix tonnante :

— Serviens, la guerre est déclarée à nos tyrans. Aux armes ! liberté ! guerre à mort aux infidèles !

Ces mots magiques furent comme une étincelle qui détermina une immense explosion. Le peuple y répondit en les répétant par salves furieuses, et en un instant cette foule qui naguère conservait toute l'apparence d'une sécurité profonde, d'une paix inaltérable, fut changée en troupe armée. Les sabres et les coutelas furent dégaînés pour saluer l'étendard national. L'élan fut unanime. On n'entendit que ce cri : Mort aux tyrans ! mort aux Musulmans !

A cet appel guerrier, une mâle fierté brilla sur la figure du pèlerin noir, il s'approcha du prince. Son maintien s'était redressé, et une belliqueuse assurance avait ranimé ses traits.

— Hospodar de Servie, dit-il, je ne suis pas né en ce pays; je suis Slave cependant, et la cause de mes frères est

la mienne. J'ai fait la guerre ; mon bras est encore fort. Les vœux de pénitent que je dois accomplir ne me défendent pas de verser mon sang pour la religion et la liberté. Qu'il me soit permis de combattre dans vos rangs.

— Sois le bien-venu, répondit Milosh. Les vrais Serviens sont ceux qui combattent les infidèles.

Il tendit la main à l'étranger, qui reçut cette marque de haute condescendance sans nulle confusion, et presque comme si elle eût été dans les priviléges de son rang. Rejetant son manteau de bure, le pèlerin apparut alors en costume militaire de la Boulgarie. Un splendide yatagan pendait à son côté, et sa large ceinture laissait passer les pommeaux de deux pistolets et le manche d'un poignard damasquinés en or rehaussé de

pierreries. Un montagnard lui amena un cheval équipé comme pour la guerre. L'étranger mit un kolpack sur sa tête et jeta une bourka sur ses épaules ; puis s'élançant en selle, il essaya son cheval, soit qu'il se laissât aller au plaisir d'un exercice dont il avait été longuement privé, soit qu'il voulût donner quelque échantillon de ses talents guerriers. Après avoir manœuvré quelques instants, il fit faire volte-face à son cheval, et l'arrêta sur place en face du prince, qui, charmé de l'adresse et de la prestance de ce nouveau frère d'armes, se rapprocha de lui, et lui demanda sous quel nom il était connu.

— Je ne suis plus que le pèlerin noir, répondit tristement le cavalier, dont le visage reprit aussitôt une expression douloureuse qui désavouait étrangement

l'accès de gaieté militaire auquel il venait de se livrer.

La foule se pressait à l'entour, pour contempler ce mystérieux auxiliaire, qu'elle n'était pas éloignée maintenant de reconnaître pour un envoyé céleste.

Comme, à l'époque d'une débâcle subite, les eaux furieuses du fleuve charrient les glaces retenues long-temps par la gelée, et qui, libres maintenant, tourbillonnent, écument, s'entassent et descendent en mugissant leur pente naturelle; de même, les habitants de la Servie, ployés long-temps sous le joug de l'oppression, se devançaient les uns les autres, accouraient de toutes parts, pour se porter en foule contre leur ennemi commun. L'étendard national guidait l'armée patriote; marchaient ensuite Mi-

losh, et près de lui le pèlerin noir. Milosh montait un cheval blanc; celui du pèlerin était noir comme la nuit. Le regard de Milosh rayonnait joyeusement, comme celui d'un homme dont la conscience est pure et qui a toujours suivi la route du devoir; le visage de son compagnon était sombre comme celui du pécheur à qui la grandeur de ses crimes fait douter de la miséricorde divine. L'enceinte de Takow redevint solitaire et silencieuse; l'église seule continua d'ouïr les voix des moines, répétant les hymnes sacrées, et priant pour le succès de la sainte entreprise où s'engageaient leurs frères.

L'insurrection gagna rapidement tout le pays. Tous les Serviens, sans distinction d'âge ni de sexe, coopérèrent à l'expulsion des usurpateurs. Pas un bras, pas un cœur ne resta oisif. Chacun s'empressait d'apporter son offrande sanglante

à la liberté nationale, en être le martyr ou le vengeur. Tandis que les hommes capables de porter les armes, conduits par Milosh et le pèlerin, écrasaient ou refoulaient devant eux les bandes de spahis et de janissaires; les vieillards, les femmes et les enfants servaient de guides et d'éclaireurs, préparaient et portaient aux guerriers des vivres et des munitions. C'est que pour les enfants des races slaves, l'épithète de lâche est pire que la mort. Malheur à celui qui ne se rendrait pas à l'appel des armes sonnant pour une guerre nationale!

Bientôt toutes les villes, les bourgades et les habitations de la Servie s'étaient dépeuplés; mais en revanche, les montagnes et les forêts étaient pleines d'hôtes inaccoutumés. Tous les travaux ruraux ou domestiques étaient négligés, oubliés. Il n'y avait plus qu'un seul besoin, celui

de la vengeance. Quand l'insurrection éclata, les Turcs étaient bien équipés, fournis d'armes, de munitions et d'argent, retranchés dans les forts et les campements; cependant nulle part ils ne tinrent tête à des troupes mal organisées, mais déterminées à ne point reculer. Les Turcs n'étaient que des esclaves soudoyés; les Serviens se battaient pour leur propre cause : les Serviens furent partout vainqueurs. Les peuples slaves applaudirent à leurs triomphes ainsi qu'aux succès de leur chef; leurs vœux unanimes, en adressant leurs prières au Seigneur, furent de leur accorder les mêmes faveurs en leur envoyant un chef intrépide et fidèle comme Milosh le Slave.

Le boyar Toudor avait été chargé de tenir le château de Roudnick; poste important, destiné à servir à la fois de place

d'armes et de refuge. Il se montra pendant toute cette campagne guerrier aussi expérimenté que vaillant. Il était au fait de tous les mouvements des Turcs, et faisait de fréquentes sorties, soit pour seconder, soit pour protéger les mouvements des Serviens. Toutes ses expéditions furent couronnées par le succès. Toudor s'instruisait ainsi à devenir le Milosh des Moldaves.

Sara Michaëla, indifférente à tout ce mouvement de guerre qui bruissait autour d'elle, vivait de l'espérance qu'elle avait puisée dans les paroles de Toudor. Chaque jour elle attendait son époux, et toujours trompée dans son attente, elle pleurait sa déception et se résignait à espérer de nouveau. Elle était pâle toujours, mais sur sa pâleur fleurissait une pensée d'avenir ; semblable à la jeune primevère, quand elle perce de son

front souriant la neige que n'ont pu fondre encore les pâles soleils des premiers jours du printemps. Le regard de la jeune femme ne demeurait plus incessamment incliné vers la terre : il avait encore dans le monde un objet à chercher, et il ressemblait, sous son voile humide, au rayon matinal luttant avec les vapeurs nocturnes. Souvent Michaëla cherchait Toudor pour le questionner; mais celui-ci l'évitait constamment, soit qu'il n'eût point de réponse satisfaisante à lui faire, soit qu'il voulût s'épargner à lui-même des tourments et des tentations inutiles.

A tous les courriers qui arrivaient au château, Michaëla répétait le nom de Kirdgeali; mais aucun n'avait entendu parler récemment de ce chef célèbre : aucun ne l'avait vu.

— Ainsi, se disait la jeune mère, il est donc prisonnier, puisque la guerre même ne l'a point attiré en ce pays ! la guerre, qui est sa plus chère passion, et pour laquelle il eût abandonné son épouse et son enfant.

Et elle couvrait de ses larmes brûlantes le visage de l'innocent—unique confident de ses douleurs.

Un soir, la bonne Zoulma vint la trouver, toute joyeuse de la nouvelle qu'elle apportait.

— Ma belle périe, lui dit-elle, il vient d'arriver au château une troupe de cavaliers arnaoutes et de gorales moldaves. Peut-être quelqu'un d'entre eux saura-t-il te donner des nouvelles du bien-aimé de ton âme.

Michaëla n'écouta pas davantage; laissant son enfant aux soins de la nourrice, elle courut chez Eudoxie.

— Ma mère, s'écria-t-elle, je sais qu'il y a au château de nouveaux guerriers....

Elle se tut; mais la vieille dame comprit la pensée qui l'agitait, et demanda à un chef qui se trouvait près d'elle, quels étaient ces soldats.

— Ce sont des Arnaoutes et des gorales des Karpates qui viennent demander du service; le boyar les dirige sur Kragaïowitz. Il paraît au reste qu'il les connaît de longue date, car il s'est longtemps entretenu avec leur capitaine, et s'est même emporté contre lui.

— Comment était ce chef? demanda

la timide Michaëla, enhardie par son anxiété.

— C'est, répondit le Servien, un homme d'un âge tout-à-fait mûr. Ses cheveux sont gris, son visage est des plus basanés. Son air ni ses manières n'annoncent rien de mieux qu'un capitaine de gorales.

— Ce n'est pas lui!... se dit en soupirant la jeune femme.

En ce moment le boyar entra chez sa mère; son visage exprimait une vive contrariété. En apercevant Michaëla il fit un mouvement comme pour retourner en arrière, et dit en balbutiant qu'il avait oublié de donner quelques ordres très pressés; mais Eudoxie le retint pour lui demander ce qui venait de se passer, et quels étaient ces nouveaux partisans.

Toudor répéta seulement les renseignements que les deux dames avaient déjà recueillis, et quand sa mère le questionna sur la difficulté qu'il avait eue avec le capitaine des montagnards, il rejeta cet incident sur une affaire de service.

— Ainsi, dit Michaëla, vous ne connaissez pas ces hommes personnellement, et vous ne savez pas.....

— Non, ma sœur, répondit le boyar, je ne les connais pas, et je n'ai rien appris qui vous intéresse.

L'embarras et la rougeur de Toudor, en prononçant ces mots, eussent pu faire douter de sa sincérité à des observateurs moins habitués à s'en rapporter uniquement au sens de ses paroles. Toutefois, évitant les regards de sa mère et de Michaëla, il prit à part le chef

servien pour concerter avec lui quelque expédition; mais comme il se disposait à l'emmener, un courrier se précipita plutôt qu'il n'entra dans l'appartement, apparition qui donna une nouvelle direction à la curiosité et réveilla d'autres sentiments. Le front de cet homme était ruisselant de sueur et ses vêtements couverts de boue. On voyait qu'il venait d'accomplir un de ces travaux où la volonté triomphe de l'épuisement physique, et ne lui permet de se manifester que lorsque le but est atteint.

—Victoire! s'écria-t-il; et il se laissa tomber sur le premier siége qui s'offrit à lui.

—Vasili Stefanowitch! s'écria Toudor, la Servie est-elle donc libre?

— Libre! répondit-il. Gloire à Dieu et à Milosh le Slave!

Après qu'on se fut livré aux premiers élans de joie, inspirés par cette glorieuse nouvelle, Toudor demanda des détails à l'intrépide courrier sur la nouvelle défaite des Musulmans.

— C'est là une victoire, dit Stefanowitch, comme on n'en a pas encore remportée! Vous avez déjà appris comment nous avons battu le pacha de Bielgrad au Nouveau-Bazar; vous savez aussi comment le pèlerin noir, ce chef inconnu qui accompagne toujours notre prince, s'est vaillamment montré dans cette affaire. Eh bien, c'est encore au pèlerin noir, pour la plus grande part, que nous devons ce triomphe nouveau et décisif. Je m'en vais vous mettre au courant de tout cela. Mais c'est qu'il faut le voir, ce pèlerin, au moment d'une bataille; on dirait que la guerre est son unique plaisir! Une joie enflammée illumine

alors son front et aiguise ses regards comme ceux d'un aigle. Il est partout à la fois; il reconnaît le terrain; il range les troupes; il parle alors aux chefs et aux soldats avec une voix qui double leur courage; il conduit à l'attaque, toujours au premier rang, et, à pied ou à cheval, c'est un foudre auquel rien ne résiste! Mais, le combat fini, ce n'est plus le même homme : son regard se voile; il cherche la solitude, et au milieu des autres il paraît encore seul; il ne s'entretient plus qu'avec Dieu. Ni Milosh ni personne des nôtres ne sait qui il est, ni d'où il vient. On suppose seulement qu'il est Boulgare, à cause de son costume.

— Mais tu ne nous parles que du pèlerin, interrompit Toudor; raconte-nous plutôt les détails de la bataille.

Sara Michaëla lui lança un regard de

reproche, car un secret pressentiment la portait à s'intéresser au mystérieux pèlerin.

— C'est juste, reprit le courrier; mais c'est que c'est un homme prodigieux, que ce pèlerin. A combien des nôtres n'a-t-il pas sauvé la vie! à combien des Bissourmans n'a-t-il pas fait mordre la poussière! Mais pour en revenir à la bataille, vous saurez donc que l'invincible pacha de Silistrie, Mehemed, ce fléau des chrétiens, avait réussi à joindre l'armée d'Achmet avec tous ses essaims de spahis et d'Albanais en avant de Krouchewitz; Milosh en fut instruit. Craignant de compromettre ses troupes contre des forces aussi considérables, il ouvrit la proposition de se retirer dans les montagnes et de se borner pour le moment à affaiblir l'ennemi par de continuelles escarmouches; mais le pèlerin noir, sor-

tant de son silence habituel, s'écria que le nombre n'était pas la force; qu'il fallait tomber sur les Turcs, tandis qu'ils étaient encore sous l'impression d'un revers récent; qu'ils ne tiendraient pas devant un tel acte d'audace; et qu'enfin, il répondait d'une victoire plus éclatante encore que n'avait été celle du Nouveau-Bazar. Le prince et tous les autres chefs applaudirent avec enthousiasme à ces paroles, et nous marchâmes immédiatement à l'ennemi. Les troupes de Mehemed formaient l'avant-garde des Turcs, la nôtre était commandée par le pèlerin noir. Ce fut un choc terrible. Cette fois, il faut le dire, les Turcs se sont bien battus, et si la victoire est complète, elle nous coûte cher! Je ne vous décrirai pas tous les prodiges de valeur des nôtres, ni toutes les horreurs de la mêlée; qu'il vous suffise de savoir qu'enfin la première ligne des ennemis s'enfonça sous nos efforts surhumains.

— Et Mehemed, qu'est-il devenu? demanda faiblement Michaëla, qui tout le temps de cette narration ressemblait plutôt à une statue de marbre qu'à une personne vivante.

— Mehemed a sauvé sa vie, mais il a perdu son surnom d'invincible et le prestige de sa gloire. Trois fois, dit-on, le pèlerin noir et le fier pacha se sont trouvés en présence; et, chose étrange, cet homme qui n'accorde jamais de quartier, a menacé la vie du pacha, et s'est contenté de repousser ses attaques; et quand, à la dernière, le sabre du musulman s'est brisé en éclats, on dit que le pèlerin avec son yatagan coupa l'air en croix au-dessus de la tête de Mehemed, comme pour protéger sa fuite.

— C'est lui! s'écria Michaëla; ce ne peut être que lui!

A ces mots, Toudor pâlit, et parut prêt à s'évanouir.

— Qu'as-tu, mon fils? s'écria Eudoxie avec inquiétude ; tu te trouves mal ?

— Ce n'est rien, ma mère, répondit Toudor en cherchant à se calmer; poursuis ton récit, Vasili.

Effectivement, le courrier ne faisait nulle attention à ce qui se passait autour de lui ; absorbé par l'ivresse de la victoire, il était resté assis au milieu de ses illustres auditeurs qui se tenaient debout devant lui. Invité par Toudor, il continua en ces termes :

— Après avoir entièrement dispersé les Albanais de Mehemed, le pèlerin rallia ses cavaliers, et fut bientôt rejoint par Milosh avec le corps d'armée. On résolut

de marcher de suite sur Krouchewitz, où Achmet s'était retranché avec l'élite des janissaires. Rien ne résista à l'élan de nos soldats. Milosh et le pèlerin noir montèrent les premiers à l'assaut ; les redoutes furent emportées. On fit un effroyable massacre des infidèles. Le pacha de Vidin et son fils, commandant de la garde albanaise, furent faits prisonniers. Les canons, les étendards et toutes les munitions des ennemis sont en notre pouvoir. C'est un moyen d'approvisionnement que vous ne manquerez pas, j'espère, d'approuver. A l'heure où je vous parle, les nôtres courent encore après les débris des fuyards pour les exterminer ; car le prince m'a envoyé du champ de bataille même pour vous instruire du succès de nos armes. J'ai rencontré en chemin le capitaine Michaïlaki, qui, sur mes indications, a pris le chemin de Krouchewitz. Il arrive un peu tard, mais

il trouvera encore quelque besogne à poursuivre les fuyards.

— Quoi ! s'écrièrent à la fois Eudoxie et Michaëla, Michaïlaki a passé par ici et nous n'en avons rien su !

— Je voulais vous le dire, répondit le boyar avec un visible embarras; mais d'autres soins m'ont distrait de cette idée.

Il faut bien peu de chose pour troubler une âme qui ne vit que d'espérance; ainsi, cette réticence de Toudor rendit à Michaëla tous ses doutes et toutes ses inquiétudes. Elle vint vers Toudor les mains jointes et l'air suppliant.

— Mon bon frère, lui dit-elle, vous savez ce qu'est devenu mon Kirdgeali; vous avez parlé à Michaïlaki. Cet homme

a toujours suivi mon époux; il vous a dit où il était. Ce pèlerin noir, est-ce lui? Parlez, de grâce!

— Je jure sur mon honneur, répondit Toudor tremblant comme un criminel, que le pèlerin noir m'est complétement inconnu. Quant à Kirdgeali, Michaïlaki ni moi nous ne savons pas où il se trouve.

— Le pèlerin noir! dit Stefanowitch, ranimé par ce nom cher aux Serviens. Vous demandez qui il est? mais on ne le sait pas; nos soldats l'appellent bien quelquefois le fils de Georges. Il est du moins son fils par la bravoure et par son ascendant guerrier.

— Ce n'est donc pas lui! ce n'est pas mon Kirdgeali! s'écria douloureusement la jeune femme. Où est-il alors?

Et vaincue par ces déchirantes émotions, ses forces l'abandonnèrent, ses genoux fléchirent et sa tête se pencha. Les soins qu'on lui prodigua lui firent bientôt reprendre ses sens; mais l'espérance s'était envolée.

Toudor l'avait retenue dans ses bras et posée sur le divan; dès qu'il vit ses yeux s'ouvrir :

— Il vit! s'écria-t-il! il vit! et...

Il était prêt à dire tout ce qu'il savait de Kirdgeali; mais sa bouche se refusa à cette pitié, plus cruelle encore que le silence; il sortit sans achever la phrase, et laissa Michaëla aux soins d'Eudoxie qui pressait sur son cœur sa malheureuse pupille, sachant bien que l'amour seul pouvait ranimer celle que tuait l'amour.

— On me fait mystère de tout, dit Michaëla en revenant à elle; il faut donc qu'on ait de grands malheurs à me cacher. Michaïlaki ne peut ignorer ce qu'il est devenu... Pourquoi donc Toudor ne nous l'a-t-il pas envoyé? pourquoi ne nous a-t-il pas même parlé de sa venue?... Hélas! non, ce pèlerin noir ne peut être lui; il serait déjà ici. Si pourtant c'était lui!... Oh! ma mère! est-ce qu'il ne m'aimerait plus?... Mais, vous aussi, vous gardez le silence, vous aussi vous ne voulez pas me dire ce que vous en savez... Ah! vous êtes tous impitoyables!

La nuit entière se passa dans cette alternative de lamentations et de reproches. Horribles souffrances, que celles, dont le doute martyrise la passion! De tous les maux que la pensée inflige à l'homme, il n'en est point de plus atroces ni de plus tenaces. Rien ne saurait

en distraire; tout, au contraire, concourt à les redoubler. Il semble que l'âme devienne double, et qu'il s'y livre un combat perpétuel, où la défaite naisse toujours de la victoire.

Cependant Michaëla touchait enfin au terme de ses incertitudes et de ses angoisses; elle allait enfin pouvoir vivre ou mourir : l'armée victorieuse des Serviens était en marche pour revenir à Roudnik. C'était une longue file de bataillons équipés et armés à la hâte, précédés ou suivis d'escadrons, dont la tenue militaire ne répondait pas à l'héroïque courage qu'ils avaient déployé aux combats. Cette armée, c'était la nation entière; là, chaque soldat marchait pour sa propre cause, et la volonté du chef n'était que l'expression de la volonté générale.

Milosh reportait à Dieu les bénédic-

tions du peuple et les louanges qui lui étaient décernées par les chants des guerriers, où son nom se mêlait déjà à ceux des anciens héros. Quant au pèlerin noir, on ne l'apercevait plus au milieu des chefs sur le front des colonnes. Toujours sombre et silencieux, on le voyait chercher les sentiers isolés, et gravir avec son cheval les collines qui bordaient la route. Il avait résolu de quitter l'armée le lendemain de la bataille de KroucheWitz, et il eût exécuté ce projet malgré les instantes prières de Milosh, si l'on n'eût pas annoncé que de nouvelles troupes étaient envoyées par le sultan pour réduire la Servie à l'obéissance.

Les propos ne tarissaient point parmi les soldats sur cet homme singulier; mais les investigations n'étaient à son égard que des suppositions, ou seulement même des interrogations. Jamais il ne

s'informait de rien. Et pourtant ce qu'il faisait, ce qu'il proposait, était toujours adapté aux circonstances. Possédait-il la faculté de connaître les choses par lui-même? avait-il fait avec le démon un pacte? et sa pénitence n'avait-elle été qu'une feinte? Milosh, lui-même, respectait le mystère qui enveloppait cet homme. Quoique ce fût lui qui eût obtenu la grâce du pacha de Vidin et de son fils, il se détournait toujours de leur rencontre, et semblait fuir jusqu'à leurs regards. C'était peut-être quelque pacha renégat? Enfin, la conclusion de ces dires était toujours ceci : Dieu seul sait ce qu'il peut être; car Dieu voit ce qui est caché aux yeux des hommes.

Ce fut le pèlerin qui découvrit le premier la troupe de Michaïlaki. Il n'eut pas plus tôt appris quels étaient ces nouveaux arrivants, que, lançant son cheval à

toute bride, il rejoignit Milosh et lui proposa d'envoyer cette troupe fraîche à Gradiski, où il était nécessaire d'établir un poste d'observation. Le prince accéda à cette proposition du pèlerin, qui aussitôt se retira et disparut dans quelque ravin.

— On me fait faire un singulier métier, dit Michaïlaki quand on lui notifia sa destination. Je ne suis pas plus tôt arrivé dans un lieu, qu'on a besoin de m'envoyer ailleurs. Il paraît que je ne suis nécessaire qu'où je ne suis pas. Si encore il nous arrivait en route quelques escarmouches ! Mais non ! nous nous promenons, et voilà tout ! Nos sabres se rouilleront, archiduc, si cela continue, et nous volons notre salaire.

— Si les Turcs reviennent, et nous avons lieu de le croire, répondit Milosh,

tu te trouveras des premiers à les recevoir, et je m'en rapporte à toi pour mettre en repos ta conscience et la leur.

Le pèlerin ne reparut auprès de Milosh que lorsqu'il eut perdu de vue les Arnaoutes de Michaïlaki. Arrivé à Roudnik, il ne voulut pas absolument suivre le prince au château, mais il prit à pied le chemin du monastère. Le lendemain, quand tous les chefs se rendirent à l'église pour assister au service divin et remercier le Seigneur de ses bienfaits, on le trouva agenouillé sur le pavé sacré, la tête couverte de son capuchon grossier et entièrement absorbé dans sa fervente méditation.

— Le voilà, dit Milosh à Eudoxie; c'est lui, le pèlerin noir.

A ces mots, Michaëla releva la tête et

jeta un avide et rapide regard sur l'inconnu; mais dans cet être courbé, dans cette taille défigurée par les plis lourds de l'habit de pénitent, elle ne put rien reconnaître du fier et brillant Kirdgeali.

— Ah! ce n'est pas lui!... s'écria-t-elle involontairement, désespérée et se tordant les mains.

Le pèlerin se leva subitement et se tourna vers elle.

— C'est lui! s'écria-t-elle.

Elle s'évanouit aussitôt. Milosh allait l'emporter hors de l'église; mais le pèlerin noir la lui ôta des bras à l'instant.

—C'est ma femme, dit-il; je suis Kirdgeali.

Tout le monde, à l'exception de Toudor, s'empressait autour des deux époux. Eudoxie pressait avec effusion les mains de son fils adoptif — du prédestiné de ses pensées patriotiques. Milosh, surmontant le premier mouvement de répulsion que ce nom tristement célèbre avait excitée en lui, félicitait le libérateur de la Servie de l'heureux événement qui allait enfin lui permettre de s'unir à la joie générale. Les chefs étaient curieux de voir ce bandit héroïque, ce renégat pénitent, cet homme extraordinaire en tout, qui, de son vivant, et bien jeune encore, était déjà le héros de tant de récits et de légendes presque merveilleuses.

Kirdgeali emporta Michaëla au château. La jeune femme avait repris ses sens : un torrent de larmes et de sanglots avait jailli de ses yeux et de ses lèvres, et ce dernier orage avait comme

essuyé la tristesse de son front. Kirdgeali, aussi, avait retrouvé soudain l'espoir et la confiance de la Providence divine. Il embrassait son fils qu'il n'avait point encore embrassé; il embrassait sa femme, la bien-aimée de son âme, qu'il n'espérait jamais revoir, et il disait : Dieu m'a donc enfin pardonné, puisqu'il me permet d'être encore heureux.

Tandis que les deux époux remerciaient ensemble le ciel, qui avait pris pitié de leur fidèle amour, les Serviens assemblés rendaient grâces à Dieu d'avoir béni leurs efforts et de leur avoir rendu la liberté.

Milosh le Slave fit serment à Dieu et aux hommes de vivre et de mourir pour la religion et pour la liberté des Slaves. Pieuse promesse, à laquelle son cœur restera fidèle! serment qui sera exaucé,

car Dieu a béni l'homme généreux; et les peuples entourent Milosh le Slave de leur amour, et ce nom magnanime sera glorifié par leurs descendants tant qu'ils seront dignes d'être croyants et libres.

❀

XV.

— Tu ne me quitteras plus, tu ne me laisseras plus seule ainsi sur la terre, tu ne rendras plus mon fils orphelin, n'est-ce pas, mon bien-aimé? Une séparation nouvelle te serait aussi cruelle qu'à moi.

Ainsi parlait la douce Michaëla, heureuse surtout du bonheur qu'elle lisait aux yeux de son époux; car le cœur de Kirdgeali était plein d'une sérénité qu'il n'avait jamais connue, même lorsque nulle faute, nul crime encore ne pesait sur sa vie. C'est que la conscience a le pressentiment des remords qui doivent la troubler, et celui qui se repent est plus innocent que celui auquel l'occasion seule a manqué pour devenir coupable.

— Non, répondait Kirdgeali, non, mes anges chéris, je ne vous quitterai plus, quand on m'offrirait le plus beau trône du monde; je ne vous quitterai plus, même pour courir après la gloire immortelle. Je suis descendu jusqu'au fond des abîmes de l'ambition, et je n'en ai rapporté que l'ennui. Mon cœur n'a pu y trouver un seul instant l'oubli de

son veuvage. La prière ne pouvait écarter de moi le désespoir. Oh non ! je ne te quitterai plus, tant que Dieu me laissera la vie. Ensuite !...

Il s'arrêta. Quelle pensée douloureuse était venue subitement s'interposer dans ces doux épanchements de l'amour intime, et briser les élans de cette confiance infinie où se laissent emporter deux âmes fondues en une seule ? Extase, où s'efface tout pénible souvenir, hymne d'espoir radieux, qui, dépassant les bornes de la vie, aspire déjà aux siècles éternels, quel sombre nuage avait dérobé votre vol aux yeux troublés de Kirdgeali ? Ah ! c'est que l'implacable démon du doute avait frappé son cœur d'un dernier trait. Sa pénitence avait-elle été complète? ne devait-il pas à la mort être séparé de ce qu'il aimait, et l'angélique Michaëla ne devrait-elle pas alors

détourner ses regards du reprouvé Kirdgeali ?

La jeune femme, inquiète du silence où se voilait la méditation austère de son époux, lui mit autour du cou les petits bras de son enfant, et cette ingénieuse caresse rappela Kirdgeali à son bonheur présent.

Gloire à ton œuvre, bonté providentielle ! qui ramènes le maudit dans le chemin de la vertu, en prodiguant tes dons les plus précieux au coupable repentant !

Eudoxie vint rejoindre les deux époux ; elle était triste, et avait peine à retenir les larmes qui montaient sous ses paupières. Toudor la suivait les yeux baissés et l'air embarrassé. En le voyant, le fils de Kirdgeali, qu'il avait souvent caressé,

lui tendit les bras. Le boyar le prit et le pressa avec effusion sur son sein; il voulut ensuite le remettre à son père, mais l'enfant résista, et s'attacha aux vêtements de sa mère.

— C'est ma faute, dit Kirdgeali, je ne lui ai point appris à me connaître. Malheur à celui qui se laisse égarer par les vains désirs et qui oublie ceux qui l'aiment, car il sera oublié à son tour!

— Ah! dit Toudor, mieux vaut l'oubli encore qu'un tiède souvenir.

— Mes enfants, interrompit Eudoxie, Toudor est contraint de nous quitter; il voulait partir sans vous faire ses adieux, et j'ai eu peine à l'amener ici.

—Quoi! dit Michaëla, qui alla prendre aussitôt la main du jeune homme; tu

nous quittes, toi qui as été si fidèle à mes douleurs! Tu t'en vas, quand le bonheur t'a rendu une sœur, quand un ami t'est revenu! Et tu aurais eu le courage de nous quitter sans nous promettre que tu penserais à nous? Crois-tu donc que nous soyons ingrats? Si ma bouche ne t'a rien su dire, crois-tu que mon cœur n'ait pas tout compris?

— Tout? dit sourdement Toudor.

Et il releva en même temps sur la jeune femme un regard qui la frappa comme un éclair. Toute la passion que le jeune homme comprimait dans son cœur s'était, malgré lui, révélée dans ce regard. Sara Michaëla se sentit consternée; elle baissa les yeux et retira lentement sa main tremblante de celle de Toudor. Jamais il ne lui était entré dans l'esprit que le boyar pût l'aimer autre-

ment que d'amour fraternel. Et voilà que tout d'un coup lui éclatait, évident et irrécusable, l'aveu d'un amour fatal et désespéré. Au reste, cette scène énergique se passa tout entière entre les deux acteurs. L'œil de faucon de Kirdgeali, si perçant sur les champs de bataille, n'était point habitué aux analyses de l'âme. Ce ne fut là pour lui qu'un adieu ordinaire. Et, quant à Eudoxie, elle était trop absorbée dans son chagrin maternel pour que sa perspicacité habituelle pût s'exercer en ce moment.

— Sois heureuse, dit Toudor; sois heureuse, ma sœur... et si tu as besoin de moi, alors seulement souviens-toi que tu as toujours un frère.

Michaëla eut à peine la force de prononcer le mot adieu. Toudor sortit avec sa mère et Kirdgeali. La jeune femme

demeura seule, accablée sous cette affreuse conviction, sous ce malheur inattendu qui la frappait. Des larmes inondèrent de nouveau ses joues encore pâles. En vain elle eût voulu douter, c'était impossible; elle connaissait trop bien l'amour Ce qui l'épouvantait surtout, c'était l'idée que son époux avait pu lire comme elle dans l'âme de Toudor; elle savaît que rien ne pouvait arrêter la vengeance de Kirdgeali, et elle calculait déjà tous les maux qui pouvaient arriver si sa jalousie était excitée.

Pour cette fois ses appréhensions ne se réalisèrent point. Toudor et Kirdgeali s'embrassèrent fraternellement en se quittant, à la grande satisfaction d'Eudoxie, qui redoutait toujours une collision entre ces deux caractères également hautains et entiers, quoique bien différents en d'autres points.

Tandis que Toudor allait étendre l'insurrection dans les contrées limitrophes de la Servie, Milosh et Kirdgeali s'occupèrent de purger le pays des débris de l'armée infidèle qui l'infestaient encore, ainsi que d'organiser leurs troupes et leurs moyens de résistance en cas d'une nouvelle invasion. Eudoxie et Michaëla se trouvaient souvent seules au château de Roudnick. La jeune femme était redevenue triste; mais son chagrin, qui ne se manifestait jamais que dans l'absence de son époux, pouvait paraître occasionné par cette absence même.

Un soir, Eudoxie était allée prier devant l'image de la sainte Vierge pour le succès de l'entreprise où son fils était engagé, et peut-être aussi pour la guérison de cette âme, dont les tourments n'avaient pu entièrement échapper à l'œil d'une mère. La vieille Zoulma, après avoir

long-temps contemplé Michaëla inclinée au berceau de son fils, commença à lui parler dans ce langage figuré et mélodieux dont les femmes orientales ont coutume de bercer leurs enfants.

— D'où vient, lui dit-elle, ô toi, la plus belle des perles, d'où vient ce nuage où s'éteignent tes rayons? Pourquoi entends-je soupirer ton cœur? Ton époux est revenu. Il n'est pas là, mais il y sera demain. Crains-tu encore quelque malheur? Reprends confiance, ô ma blanche houri; car Dieu bénit ceux qu'il éprouve: et il ne t'a pas donné cette âme, cette beauté charmante, pour les laisser flétrir aux larmes et à l'ennui.

— Ah! chère Zoulma, répondit la jeune femme, la gaieté ne se prend pas comme un vêtement, et l'on ne dépouille point le deuil de l'âme avec celui du

corps. J'ai tort, je le sais, je devrais être heureuse; mes efforts pour combattre la tristesse involontaire qui m'oppresse semblent au contraire la redoubler. Tout ce qui m'environne respire l'affliction; Eudoxie et mon fils lui-même.....

— C'est l'absence de Toudor qui les attriste. Toi aussi, ma fille, tu peux le regretter, car il t'aimait vraiment comme une sœur.

— Comme une sœur! oui, n'est-ce pas, Zoulma?

— Plus peut-être; il est l'ami de ton époux, je le sais, et je sais tout ce qu'il a fait pour lui. Qui oserait flétrir d'un soupçon une vertu aussi pure et aussi noble que celle de Toudor? Mais si jamais il n'a pu convoiter la possession d'un bien que tout lui interdisait, n'a-t-il

pu sans crime penser, et se dire que les anges devaient être jaloux du bonheur de ton époux? Avec quelle admiration il me parlait de toi! et il m'en parlait sans cesse! Il eût donné sa vie pour te rendre le calme et satisfaire les souhaits de ton âme. Chacune de tes larmes tombait sur son cœur comme du plomb fondu. Oh! oui! il t'aime bien, trop peut-être pour son bonheur.

Michaëla se leva pour mettre fin à cet entretien, d'autant plus pénible pour elle, que la bonne Zoulma n'y mettait point de malice, et ne cherchait qu'à chanter une hymne aux vertus et à la beauté de sa fille bien-aimée, son seul amour sur la terre. La jeune femme écarta les lourds rideaux de brocard qui fermaient l'embrasure profonde de sa fenêtre, et s'accoudant sur la balustrade, elle livra son front troublé aux douces

émanations nocturnes. Là, elle demeura long-temps immobile, levant au ciel ses beaux yeux d'où s'échappaient lentement des larmes silencieuses. Peu à peu elle se sentit dominée par l'influence mystérieuse de la nature, qui, effaçant de son cœur les aspérités de la douleur, l'amena par une pente insensible à cette rêverie si charmante aux âmes tendres, et dans laquelle la tristesse s'empreint d'une douceur infinie. Vagues et chastes méditations, où toujours les consolations de l'autre monde s'enchaînent aux chagrins de celui-ci, où le malheur sourit sans amertume et où le bonheur est libre d'inquiétude. La lune était descendue derrière l'horizon ; de pâles nuages glissaient légèrement dans l'air, ne voilant qu'à demi les rayons déliés des étoiles; les soupirs de la brise se détachaient sur le vaste frémissement de l'espace, comme les senteurs du feuillage sur la fraîcheur

de la nuit. Par instants, le rossignol élevait sa plainte mélodieuse et reprochait amoureusement à la rose son insensible beauté; et la cigale répétait sans fin sa note aiguë et insouciante, qui s'enchâssait pourtant au concert de la nature.

Sara Michaëla avait oublié le sommeil. Elle s'était abandonnée tout entière aux hallucinations sans suite de sa rêverie. Les ombres de ses jours passés revenaient flotter à ses yeux, mêlées aux aspirations de l'avenir. Son époux, Toudor, son père, s'évoquaient ensemble, ou tour à tour dans sa pensée. Que faisaient-ils, ces trois êtres, qui avaient dominé sa vie? que devait-il advenir d'eux? Allait-elle entrer dans une nouvelle série d'infortunes? Elle avait pourtant bien souffert déjà, depuis ce jour, si doux et si fatal, où la voix de Kirdgeali était venue frapper jusqu'à son cœur, et où le regard

du jeune Boulgare avait osé s'unir à celui de la fille du pacha.

Les yeux de la jeune femme s'étaient fixés machinalement sur une lumière qui brillait faiblement en face d'elle, à travers les barreaux d'une étroite lucarne. Absorbés dans cette vague contemplation, où des formes fantastiques se mêlaient à des souvenirs réels, ses sens fatigués par le travail de l'âme se plongèrent graduellement dans une espèce de torpeur, qui tient le milieu entre la veille et le sommeil — entre la vie et le néant. Aux sons plaintifs de sa douleur, répondait une musique aérienne... Cette musique, elle l'avait entendue... autrefois... c'était le chezdar de son amant... la voix mâle du guerrier se mêlait aux sons de l'instrument... Tout-à-coup, elle vit, ou crut voir, une tête se dresser à cette lucarne où ses yeux se tenaient

constamment fixés ; elle jeta un cri, et se précipitant dans la chambre, elle tomba entre les bras de Zoulma qui déjà accourait à son secours.

— Qu'as-tu, mon enfant bien-aimé ? demanda la vieille femme toute alarmée.

— Mon père, Zoulma, mon père... répondit en sanglotant Michaëla. Il est là !... je l'ai vu... il m'a maudite.....

— Ton père est loin d'ici, ô ma douce beauté ; c'est un mauvais rêve qui t'a troublée ; prions ensemble la mère du Sauveur, et ton effroi se dissipera.

— Non, Zoulma, je n'ai point rêvé. Il est là, te dis-je.

— Ma belle houri, je ne vois, je n'entends que les gardes qui se promènent

sur les bastions. Il n'y a personne dans les cours : tout le château est endormi.

— Regarde là, en face... dans cette tourelle... cette lumière...

— Est-ce là ce qui t'a effrayée, chère enfant ? Je puis te dire qui habite cette tourelle; ce n'est point ton père, c'est le pacha de Vidin avec son fils Abdallah, et c'est probablement ce dernier qui tout à l'heure jouait de son chezdar.

— Achmet ! l'ami, le bienfaiteur, le père de mon père ! Il est là, il languit dans un cachot, et la fille de Mehemed n'a pas eu une seule pensée pour lui. Mon père a bien fait de me maudire, et Dieu est juste en appesantissant sa main sur moi. Oh ! pourvu que mon fils n'hérite pas un jour du malheureux sort que sa mère a trop mérité !

L'aube avait à peine blanchi le ciel, que Michaëla se rendit auprès d'Eudoxie pour obtenir la permission de visiter les captifs.

— Chère fille, lui répondit Eudoxie, il n'est pas en mon pouvoir de t'accorder ce que tu désires. Milosh commande ici, et il a défendu de laisser communiquer personne avec le pacha de Vidin. C'est un prisonnier trop important pour qu'on ne le traite pas avec toute la rigueur des lois de la guerre.

— C'est un vieillard, ma mère.

— Il est vrai; mais sa tête est plus redoutable que les bras de mille jeunes hommes. Au surplus, le prince de Servie n'a rien à refuser à ton époux. Kirdgeali a déjà de lui-même intercédé pour Achmet. Ta prière ne pourra manquer d'être

exaucée. L'armée est en marche pour revenir à Roudnick : peut-être les reverrons-nous dès aujourd'hui. Hélas ! ce n'est pas de sitôt que moi je reverrai mon Toudor !

— Oh ! ma mère, la gloire que va acquérir Toudor te dédommagera des peines que son absence te fait souffrir; sa vie est trop précieuse pour que Dieu ne la protège pas.

Michaëla rougit en prononçant le nom du fils d'Eudoxie ; son angélique pureté se troublait à la pensée de cet amour coupable qu'elle avait inspiré, comme si, par cela seul, elle en eût été complice involontaire.

— Puisse le ciel t'écouter, ma fille, dit Eudoxie, et prendre en pitié les souffrances de mon cœur et celles de mon pays!

Un bruit éloigné de trompettes vibra en ce moment dans les airs. Un courrier se présenta aux avant-postes du château et annonça le retour de Milosh.

— Les voici! s'écria Michaëla avec transport. Viens, mon fils, viens! que le premier regard de ton père soit partagé entre toi et moi!

— Ah! dit Eudoxie en soupirant, quand viendra le jour où mon Toudor fera aussi son entrée triomphale au château de ses ancêtres, le jour où le sang des Brankowans remontera au rang qui lui est dû!

Le courrier était descendu de cheval dans la cour, et, malgré la fatigue qui paraissait l'accabler, restait auprès de la porte d'entrée où la garnison du château s'était rangée en bataille. Mi-

chaëla s'avança précipitamment vers cet homme.

— Kirdgeali !..... dit-elle d'une voix étouffée. Il vient?...

Le courrier la regarda d'un air étonné et comme ne comprenant pas ce qu'on lui demandait.

— On te demande si le pèlerin noir est avec Milosh, lui dit alors un officier en s'approchant de lui.

— Le pèlerin noir, oui, certes, il revient avec le prince; car il n'y a plus de Turcs à exterminer. Saraïew a vu leur ruine achevée.

— Ainsi, dit Michaëla, il n'est pas blessé?

— Et comment le serait-il? n'est-il

pas invulnérable au plomb comme au fer? Son sabre frappe sans cesse et n'a pas besoin de parer les coups. Ah! c'est un héros! et la Servie se souviendra de lui long-temps!

Les deux femmes montèrent sur les remparts pour voir arriver les vainqueurs. Sur la route de Saraïew, de longs tourbillons de poussière s'avancent en courant vers le château, portant dans leurs flancs les grondements d'une armée en marche. Bientôt on distingua les chants guerriers, et l'on vit scintiller dans le nuage bleuâtre les fers agités des lances. Semblable à un météore rapide, un cavalier jaillit tout-à-coup en avant; sa noire bourka traînait en flottant derrière ses épaules, comme le pavillon d'un navire chassé par une brise propice, et son cheval, noir aussi, semblait voler plutôt que courir. Ce cavalier, c'était

Kirdgeali. De quel éclat surhumain il rayonnait alors aux yeux de sa bien-aimée! et comme l'auréole de la gloire méritée seyait mieux à ce noble front! Ce n'était plus ce Kirdgeali, l'aga des Bissourmans, le destructeur de Silistria; rentrant, esclave triomphant, dans la ville où l'attendait son maître, et se hâtant de se dérober à l'infamante récompense que lui avaient acquise et son apostasie et sa trahison; ce n'était pas non plus le chef de bandits, le nocturne vainqueur de Hrazgrada, courbant son front honteux d'une féroce vengeance; ce n'était plus même, le terrible pèlerin noir, combattant pour la cause de Dieu avec la fureur d'un réprouvé; c'était enfin — ce qu'il n'eût jamais dû cesser d'être — un digne guerrier de la foi et de la liberté, le libérateur et le héros du peuple slave. Son œil avait quitté sa farouche défiance; son front tranquille

allait au-devant de tous les regards; sa conscience enfin s'était purifiée à la flamme du devoir et des nobles sentiments.

A peine eut-il mis pied à terre qu'il se trouva dans les bras de tous les êtres qu'il chérissait. Le guerrier redevint amant, époux et père. Il pressa à la fois sur son cœur et sa femme et son enfant, et les larmes d'une douce joie s'échappèrent de ses yeux. Larmes divines! chaste récompense de celles dont le répentir a brûlé les yeux du pécheur.

Milosh, accompagné des chefs serviens, arriva peu après au château. Parmi son escorte se trouvait un cavalier dont l'aspect fit frissonner Michaëla, jusque dans les bras de son époux, car il lui apparut comme le mauvais génie de Kirdgeali. C'était encore l'Arnaoute

Michaïlaki. Il laissa tomber sur le groupe de famille un regard sinistre et ironique, où se résumait à la fois une menace et une moquerie. Le voilà encore retombé sous le joug de sa femme, se dit-il sans doute : nous verrons si je ne pourrai pas l'en arracher !

Tandis que les Serviens, joyeux de leur victoire, se répandaient dans la ville et allaient retrouver leurs familles et leurs amis, la troupe mercenaire, silencieuse et noire, se formait en carré dans la cour du château, semblable à un groupe de sapins au milieu d'une riante forêt que le printemps a reverdie.

Kirdgeali, apercevant des traces d'altération sur le visage de son épouse, l'interrogea avec tendresse. Michaëla lui parla d'Achmet et d'Abdallah.

—Tout ce que tu voudras, mon amour, répondit Kirdgeali. Milosh ne me refusera pas une grâce.

Le soir, un magnifique et fraternel festin célébra le succès des Serviens et la patrie reconquise. Des toasts sans nombre furent portés à Milosh le Slave! à Milosh le père du peuple! On souhaita que la Servie fût à jamais gouvernée par des tzars issus de son sang. « Vive la li» berté! répondit Milosh. Je ne suis pas » votre tzar, mais votre frère. Puisse la » liberté refleurir aussi sur toutes les » terres des Slaves! » Les chefs le saisirent dans leurs bras, et l'élevèrent au-dessus de leurs têtes, pour le montrer au peuple, qui remplissait les avenues de la salle du banquet, et qui applaudit à cette exaltation par les cris mille fois répétés de : Vive Milosh le Slave! notre libérateur et notre père!

Le pèlerin noir ne fut pas oublié, non plus que Toudor, bien qu'il n'y était pas présent. Puisse le glorieux pèlerin ne jamais quitter ses frères de Servie ! s'écriait-on ; puisse le fils des Brankowans remonter bientôt à la tête de son peuple libre et indépendant ! Liberté à tous les Slaves ! Guerre à jamais à tous leurs oppresseurs !

Les Boïanes entonnèrent ensuite les chants des aïeux, louange de la gloire antique, témoignage de la gloire contemporaine. Ils rappelèrent la grandeur des Slaves aux jours d'autrefois ; ils en saluèrent l'astre renaissant, et consolèrent d'un hymne funèbre et triomphal les nobles victimes qui avaient donné leur vie pour la liberté nationale.

Après le festin, quand les convives eurent rejoint les dames dans les salons,

Milosh donna ordre d'introduire le pacha de Vidin et son fils.

— Kirdgeali, dit-il, ces prisonniers t'appartiennent : dispose de leur sort à ton gré.

Le vieux Achmet s'était avancé lentement au milieu de la pièce ; son visage austère n'indiquait aucune émotion. Après avoir promené autour de lui un regard indifférent, il avait baissé les yeux et demeurait immobile, caressant seulement sa longue barbe blanche dans sa main bronzée et durcie par les travaux de la guerre. Malgré son grand âge, il ne paraissait avoir rien perdu de son énergie et de sa vigueur, et cette puissante organisation se faisait admirer de tous les guerriers qui se trouvaient présents. Auprès de lui se tenait son fils, beau et vaillant jeune homme. En ren-

contrant le visage de Kirdgeali, ses regards s'allumèrent du feu de la colère, et une admiration naïve s'y trahit involontairement quand ils s'arrêtèrent sur la douce et noble beauté de la fille de Mehemed.

Kirdgeali s'avança auprès des deux captifs :

— Pacha de Vidin, dit-il; et toi, aga, ce n'est pas pour insulter à votre malheur qu'on vous a amenés en ce lieu. Vous êtes libres tous les deux. La fille de Mehemed a demandé la liberté des amis de son père.

— Qu'on nous ramène en prison, répondit Achmet. Je ne devrai rien, ni à la fille ingrate qui a flétri la vieillesse de son père, ni au renégat déserteur, qui a trahi sa religion et ses serments.

— Vieillard, dit Kirdgeali en maîtrisant le courroux de son âme, tu as parlé trop vite. Ni la fille de Mehemed ni moi, nous n'avons jamais suivi les préceptes de votre prophète. On doit préférer Dieu à son maître, et un époux à un père.

— J'ai parlé, répondit Achmet.

Kirdgeali devint pâle comme un cadavre, et un frémissement terrible agita ses membres. Michaëla se leva, et lui saisissant le bras de ses deux mains :

— C'est le bienfaiteur de mon père! s'écria-t-elle.

Ce cri, parti du fond de l'âme, amollit, comme par magie, le cœur de tous les acteurs de cette scène, excepté peut-être celui du seul Michaïlaki, qui se réjouis-

sait de ce que son ancien chef n'était pas encore trop efféminé.

— Sois tranquille, mon ange, répondit Kirdgeali. Pacha, continua-t-il, ta haine contre moi est peut-être juste; cependant—et ton fils Abdallah est ici pour le témoigner—je ne t'ai jamais manqué de parole. Quant au reste, j'ai toujours joué ma vie en donnant la mort. Si, malgré mes paroles, tu persistes à refuser la liberté de notre main, tu l'accepteras sans doute de la main de Milosh. La parole qui a été prononcée ne peut être reprise.

— Jeune homme, dit alors Achmet les yeux toujours baissés, je ne suis pas ton juge. Tu m'as fait bien du mal, il est vrai : c'était écrit. Tu m'as laissé un de mes enfants, je t'en remercie. Tes bonnes et tes mauvaises actions te seront

comptées. Quant à la liberté, c'est un don de Dieu, et je la reçois comme telle. Que le Prophète console les pères qui pleurent leurs enfants !

Milosh voulut hospitalement retenir Achmet et son fils.

— Non, dit le vieux pacha. Réjouissez-vous tant que vous le pouvez, mais laissez-nous notre affliction; car, qui sait ce que nous réservent les jours à venir, et si la joie et l'affliction ne s'échangeront pas entre nous?

Abdallah avait assisté à tout ce colloque comme un témoin indifférent; car, respectueux et soumis pour son père, il ne parlait jamais en sa présence, à moins qu'il ne l'ordonnât. Le jeune homme avait presque constamment gardé ses yeux fixés sur le visage de Michaëla;

comme s'il eût vu en elle la réalisation d'un objet long-temps rêvé. Au moment de sortir il se rapprocha de Kirdgeali :

— Chrétien, lui dit-il, nous nous reverrons sur le champ de bataille; alors tu ne seras plus lié par une promesse, et je te dispenserai d'aucune pitié pour moi. Homme contre homme, et toutes chances égales....

— Et que Dieu décide du vainqueur! ajouta Kirdgeali.

— C'est, je crois, le frère de Houssaïn, et le second fiancé de Sélima, dit alors Michaïlaki en touchant le bras de son ancien chef. Ils ont vraiment du malheur, ces pauvres Turcs!

Kirdgeali ne répondit pas; mais un sombre nuage, soit de colère, soit de

chagrin, descendit sur son front. Achmet quitta le château dès le soir même, escorté par un détachement qui ne devait le quitter qu'aux frontières de la Boulgarie, où il avait désiré être conduit.

Le lendemain matin, Michaïlaki se présenta pour avoir un entretien secret avec Kirdgeali. L'Arnaoute, échauffé par les innombrables libations de la veille, étalait son impudente perversité avec plus d'effronterie que de coutume. Son air allégre remplit d'épouvante Michaëla; elle alla se mettre à genoux, et pria, pour que Dieu détournât l'oreille de son époux des conseils de ce méchant homme.

— Que me veux-tu, Arnaoute? demanda Kirdgeali, voyant que Michaïlaki, suivant son habitude malicieuse ou prudente, attendait d'être questionné.

— Je veux peu de chose pour moi; je suis arrivé à mon point. Mais toi, tu n'es pas fait pour rester le serviteur de Milosh. Je veux que tu deviennes ban ou tzar, et son égal au moins.

— Je ne suis point le serviteur, mais l'ami de Milosh; et toi, Michaïlaki, tu es un fou.

— Ne t'abuse pas toi-même. Tu as été l'ami de Milosh tant qu'il a eu besoin de toi. Dès que tu lui seras devenu inutile, tu ne seras plus que son serviteur, si cela lui convient; car il n'est même pas obligé par traité de te garder, comme nous, pendant un certain temps. Et, mettons que je sois fou; dis-moi où te mènera l'amitié de Milosh, si tendre qu'elle puisse être? Crois-tu qu'il aille partager avec toi son autorité souveraine? crois-tu qu'il aille conquérir des

pays pour t'en proclamer le chef? Voyons, lequel de nous deux est plus près de se tromper, de toi ou de moi? Ici tu n'auras jamais qu'un rang subalterne. Reviens avec nous, et tu deviens souverain. Il y a des pays qui n'attendent qu'un chef pour se déclarer indépendants. Avec notre secours, tu seras facilement le Milosh d'un de ces pays, et tu loueras à ton tour des amis ou des serviteurs.

— Je ne puis quitter la Servie que la paix ne soit faite, répondit Kirdgeali, dont l'ambition se réveillait malgré lui.

— Bah! les Turcs en ont assez, et comprendront que ce pays est perdu pour eux. Mais, parle franchement, ce n'est pas là ton véritable motif; c'est ta femme que tu crains de quitter.

— Et quand ce serait!... mais qu'ai-je besoin de t'en parler?... Ce ne sont pas des sentiments que tu puisses comprendre.

— Tu te trompes encore; je sais lire assez avant dans les cœurs : fais sonner, par exemple, à celui de ta femme le nom de Toudor, et tu verras s'il n'y a point d'écho.

— Ah! chien de voleur! tu oses parler ainsi de ma femme!...

Et déjà Kirdgeali avait saisi son yatagan, et son œil flamboyant annonçait la mort de l'Arnaoute; mais celui, au moment de provoquer l'orage, dont il ne se dissimulait pas les dangers, avait prudemment assuré sa retraite. Le mouvement de Kirdgeali fut rapide, mais plus rapide encore la fuite de l'Arnaoute.

Le yatagan, lancé par la main vigoureuse, siffla dans l'air, et entra comme une flèche dans la porte qui se refermait sur le bandit.

— Infâme calomniateur! vipère à langue venimeuse! s'écria Kirdgeali; non, tu ne sauras flétrir cette image sacrée!... Elle! me tromper! me trahir! cet ange qui m'a donné son amour!... Elle a bien trompé son père, il est vrai; elle est femme enfin..... Ah! c'est un mensonge atroce! et moi-même je suis un misérable insensé d'avoir pu m'en troubler. N'ai-je pas vu les traces que le chagrin de mon absence a laissées sur sa beauté? Non, ce n'est pas là l'empreinte du remords..... Ah! j'aurais dû tuer le brigand!... Cependant... si cela était vrai?... si Toudor avait seulement tenté?... mais c'est impossible..... alors, malheur à lui et à moi!...

Michaëla, avec cette finesse d'ouïe que donne l'inquiétude, avait entendu les éclats de voix de son époux, et elle entra dans la chambre avec son fils dans ses bras. Cette apparition dissipa soudainement les soupçons qui se pressaient autour de la pensée de Kirdgeali, comme un essaim de sinistres corbeaux. Il saisit sa femme dans ses bras et la couvrit de baisers tendrement emportés.

—Tu m'aimes, n'est-ce pas? lui dit-il, et pour toujours?

—Oh! oui, répondit-elle avec effusion; oui, pour la vie! et pour l'éternité!



XVI.

Les jours coulaient calmes et doux pour les habitants du château de Roudnick. C'était la même couleur du printemps, le même vernis de bonheur tranquille et inaltéré.

Milosh, toujours favorisé par la victoire, avait dompté l'orgueil ottoman. Le sublime Padishah avait demandé grâce humblement; le prince slave la lui accorda : il ne faisait la guerre que pour obtenir la paix, mais une paix honorable et digne.

Eudoxie recevait fréquemment des nouvelles de Toudor. Ses longues espérances allaient être enfin couronnées d'un glorieux résultat; Toudor avait trouvé tous les Moldaves se préparant au grand événement qui devait bientôt s'accomplir. Eudoxie voyait venir le jour où le descendant des Lechs devait ressusciter la liberté des Dacques; elle voyait Toudor hospodar, et l'empire de Brankowans renaissant dans sa splendeur d'autrefois.

Mais rien n'était comparable au bon-

heur de Kirdgeali et de Michaëla. La brise ondoyante qui moissonne les parfums de la prairie—l'haleine virginale du printemps—l'écho mystérieux de la forêt—n'ont pas d'accents assez doux pour exprimer cette félicité ineffable, dont chaque jour renouvelait pour les deux époux la délicieuse uniformité. Si parfois encore quelque pensée ambitieuse venait effleurer l'esprit du jeune homme, c'était sans l'inquiéter; et les rêves de gloire et d'avenir ne servaient, pour ainsi dire, qu'à lui dorer l'horizon de son amour, à lui rendre le présent plus charmant. Si quelque parole de Michaïlaki venait, comme un fantôme du passé troubler la paix de son cœur—elle ne servait bientôt qu'à donner un plus radieux éclat à l'angélique figure, dont le sourire le défendait incessamment des ombres sinistres du souvenir. L'homme à l'âme sauvage avait oublié ses anciennes idoles

et leur culte sanguinaire; il avait rejeté loin de lui la méfiance—cette compagne du criminel. Il avait oublié même le remords : le repentir lui avait enfin rendu la paix de la conscience—il songeait à Dieu sans épouvante. Tous les jours, et à chaque heure du jour, il saluait de son adoration l'ange sauveur qui l'avait réconcilié avec Dieu, avec les hommes et avec lui-même. N'avait-il pas assez pleuré pour être pardonné! ne pouvait-il pas enfin oublier!

Kirdgeali cependant n'avait pas répudié son énergie, cette force de caractère qui faisait de lui un héros, jusqu'au milieu d'une bande de brigands. Son sang était toujours la lave que rien ne peut éteindre; mais une aile protectrice en écartait la tempête, et endormait sa fougue sous un calme bienfaisant.

Hélas ! s'il est des esprits bénis pour rappeler les mortels dans le ciel, il est aussi des malfaisants qui, pour les en écarter, réveillent dans leur âme le germe des passions mauvaises.

Par une belle soirée d'été, les hôtes du château de Roudnick étaient allés s'asseoir au pied d'un hêtre pour jouir de la fraîcheur, succédant enfin au hâle du jour. C'était après une de ces journées toutes dorées de soleil — à l'haleine embrasée — au regard éblouissant, qui, pareilles au prodigue insouciant, nous fatiguent de leurs dons. Des myriades d'insectes visibles et invisibles s'élevaient en bourdonnant, secouant la torpeur où les avait retenus l'accablante ardeur du soleil. La nature haletante humait amoureusement la brise rafraîchissante où se ranimait la verdure des arbres et de la plaine; et l'homme — âme de la

création, s'associait à l'allégresse générale, et en rapportait au créateur l'hymne instinctif et profond.

Tandis qu'Eudoxie et Milosh, absorbés dans leurs graves pensées, échangeaient quelques mots dont l'accent agrandissait la signification, Kirdgeali jouait avec son enfant sur la pelouse, et Sara Michaëla souriait d'aise à l'aspect de cette naïve tendresse. Combien elle le préférait ainsi, prodiguant à leur fils ses caresses inapprises, simples comme la nature — que, non pas, comme autrefois, impatient de combats, le regard menaçant et la prestance hautaine! Son orgueil de femme alors était seul satisfait, et maintenant c'était la sainte tendresse de l'épouse et le divin sentiment de la maternité qui réjouissait son âme.

Au milieu de ce doux loisir, le cour-

rier apporta des lettres pour Eudoxie et Milosh. Milosh parcourut la sienne d'un air sérieux, et demeura pensif. Eudoxie sourit mélancoliquement.

— C'est de mon fils, dit-elle en présentant la lettre à Sara Michaëla. Vois, ma fille, comme il nous aime, ce bon Toudor; il ne cesse pas un instant de songer à nous.

Au nom de Toudor, Kirdgeali repoussa les jouets dont il amusait son enfant et les petits bras qu'il lui tendait, et fixa son œil de feu sur la figure de son épouse pour épier l'impression de cette lecture. Que l'homme est un être indocile et capricieux! Rien ne manque à son bonheur, et il suffit d'un mot jeté au hasard pour en faire crouler tout l'édifice!

Sara Michaëla rougit en lisant—pâlit—

et rougit de nouveau... et une larme alla mouiller le papier. Kirdgeali trembla de tous ses membres. Il se dressa; ses yeux lancèrent des éclairs. Son premier mouvement fut d'arracher la lettre des mains de Michaëla. Mais, faisant un dernier effort pour se maîtriser, il partit comme un trait et s'enfonça dans la forêt. L'enfant délaissé se mit à pleurer; et, de cette voix bégayante si douce à l'oreille du père, commença à le rappeler. Ce fut en vain. Sara Michaëla tourna les yeux aussitôt, vit son enfant seul sur le gazon, et son époux qui disparaissait derrière une haie. Elle l'appela; mais il ne s'arrêta pas; il ne tourna pas même la tête. Elle pensa qu'elle n'avait pas été entendue, et s'occupa de calmer le chagrin de son fils.

— Ce bon Toudor, dit-elle à Eudoxie, espère donc que tout ira bien. Dieu en

soit loué! il mérite bien d'être heureux!

Elle prit son enfant dans ses bras et se dirigea du côté où elle avait aperçu Kirdgeali. Elle l'appela encore, mais inutilement.

Milosh, s'adressant alors à Eudoxie :

— Toudor, lui dit-il, m'annonce qu'il se prépare à proclamer bientôt l'indépendance moldave ; il m'invite à lui expédier des secours en hommes ; mais il me prie de ne pas mettre Kirdgeali à leur tête ; l'affaire de Hrazgrada lui a fermé à jamais l'entrée de la Moldavie ; si jamais il se montrait dans leur camp, les Moldaves dirigeraient leurs armes contre lui, et déserteraient la cause de la liberté plutôt que d'accepter sa coopération.

Eudoxie baissa tristement les yeux.

— Ce sont là les préventions de mon fils, répondit-elle. Il sait pourtant que le bras de Kirdgeali est destiné à relever la liberté des Dacques. Jugez vous-même, Milosh Obernowitch! Kirdgeali n'a-t-il pas expié, peut-être avec usure, les méfaits de sa jeunesse?

Milosh répondit avec dignité :

— Les Serviens et moi nous devons une reconnaissance sans bornes aux héroïques services de Kirdgeali; Milosh Obernowitch est toujours prêt à la lui prouver. Quant à Toudor, je m'estimerais heureux de pouvoir l'assister dans son entreprise; mais j'ai signé le traité de paix avec le sultan, et je ne mentirai pas à ma promesse en reprenant les armes. Avec l'argent que je lui fournirai, Kirdgeali pourra soulever les Klephtes : tâchez surtout de le remettre d'accord

avec votre fils. Il n'y a rien qui ne doive céder à la considération du bien public.

— Dès que la guerre aura éclaté, j'irai au camp de Toudor, pour le réconcilier avec Kirdgeali; ils doivent combattre ensemble. Tes amis comptent sur toi, Milosh; tu nous assisteras de tes sages conseils et de ta puissante protection.

— On me mande aussi, reprit l'archiduc, que Georges Kantakouzin, l'envoyé de la cour de Pétersbourg, se rend auprès de moi pour me solliciter en faveur d'Ypsilanti. Milosh sera sourd aux perfides insinuations du tzar, et renverra le bâtard de la Grèce, qui, sous le prétexte spécieux de la liberté de son pays, cherche, d'après les ordres de son maître, à s'immiscer dans nos affaires. Mais

rien ne m'empêchera de rester fidèle à mes amis.

Comme il finissait ces mots, Sara Michaëla accourut, l'inquiétude peinte sur sa figure.

— Kirdgeali n'est-il pas revenu? demanda-t-elle.

— Non, lui répondit-on.

Elle pâlit comme si un pressentiment l'eût avertie d'un désastre prochain. D'où venait son inquiétude? elle n'eût pu elle-même en deviner le motif; mais elle connaissait trop bien le malheur pour n'avoir pas appris à se fier aux sinistres augures.

Kirdgeali courait comme un insensé loin des regards des hommes. Il s'enfonçait

au plus profond des bois, descendait les ravins les plus escarpés à travers les débris des chênes déracinés et les rochers culbutés, et gravissait les parois du granit sillonné par la foudre. Une sueur froide ruisselait sur son front, sur sa figure; mais il ne sentait que le feu intérieur qui le dévorait — le feu de la jalousie. Les ruisseaux qui murmuraient au fond des vallons, lui répétaient le nom de Toudor; les oiseaux lui gazouillaient aux oreilles ce nom odieux. Ses pensées étaient comme un chaos bouillonnant. Il s'arrêtait pour chercher à rassembler ses idées, sa bouche répétait à l'insu de sa volonté : Oui! elle a rougi et pâli... j'ai vu des larmes dans ses yeux!... Poursuivi de son cauchemar, il s'écria d'une voix terrible : Oh! malheur, malheur à moi! Il appuya sa tête sur la pierre du rocher et fouilla dans les ténèbres du passé. Il ne me trompait donc

pas, Michaïlaki..... et moi, confiant, aveugle que j'étais!... N'étais-je pas présent à leurs adieux!... Mon enfant ne le connaissait-il pas mieux que moi, son père!... O femme! que j'adorais! que j'adore... où est le bonheur éternel que tu m'avais promis?..... Et l'écho seul du désert répondit à sa voix par un sourd gémissement. Kirdgeali, saisi d'une terreur superstitieuse, reprit sa course en avant. D'autres sons arrivèrent à son oreille : c'étaient ceux d'une cloche lointaine. Il s'arrêta tremblant; il écoutait; son âme avait ressenti cette commotion profonde, ce tressaillement religieux qui dessille les yeux du pécheur et lui fait entrevoir le dur sentier d'un repentir salutaire. Ses genoux fléchirent; il courba sa tête altière pour s'avouer calomniateur et impie. Malheur! malheur à moi seul! s'écria-t-il; c'est moi qui suis coupable! elle, elle est un ange sans tache!

et moi, souillé de crimes, proscrit parmi les hommes, voué à la damnation éternelle, misérable entre les misérables, j'ose l'accuser d'un crime!..... Malheur! malheur à moi!..... Il s'humilia dans son repentir et pria avec ferveur. Et, dans sa miséricorde, Dieu pardonna de nouveau au pécheur; car l'inique orgueil n'empêcha ses larmes de couler, et ni la haine ni la vengeance ne troublèrent l'expiation où s'abîmait son âme.

Sara Michaëla le cherchait toujours, troublée de cette étrange disparition, mais elle était loin de deviner ce qu'il faisait. Il revint enfin — pâle — exténué — non par la fatigue du corps, mais par les souffrances de l'âme.

— Qu'as-tu? où étais-tu allé? lui demanda doucement Michaëla. Il était prêt à tout avouer, car sa bouche ne con-

naissait pas l'art astucieux de dissimuler ses pensées, pas plus que sa figure ne savait mentir à son cœur; mais dans ce moment il aperçut une larme dans l'œil de son épouse; la corde du soupçon frémit de nouveau en lui, et ses lèvres se refermèrent.

La jeune femme se dit : L'écho des batailles a résonné à son oreille; ses anciennes passions se sont reveillées, et ont troublé la paix dont il jouissait. Et de peur d'attiser le feu qu'elle s'était flattée d'avoir éteint, elle baissa les yeux, et, craintive — elle se tut.

Eudoxie et Milosh parlaient de la guerre prochaine. Eudoxie présenta à Kirdgeali la lettre de Toudor, mais il refusa de la lire, et, au grand chagrin de la vieille dame, parla avec indifférence de la campagne qui allait s'ouvrir; en homme

qui n'avait aucune envie d'y prendre part.

La nuit arriva ; — heure de repos et de léger sommeil pour les heureux du monde ; heure d'accablantes méditations et de rêves fatigants pour les victimes du sort.

Kirdgéali ne dormit pas ; — il écoutait la douce respiration de sa femme et de son enfant — il semblait épier jusqu'aux pulsations de leurs veines ; son ouïe était tendue au moindre bruit, son esprit ne l'était pas moins. Il essayait en vain de faire trève à cette douloureuse insomnie ; mais le sommeil indocile refusait de descendre sur ses paupières. Michaëla murmura en rêvant quelques mots. N'est-ce pas Toudor qu'elle a nommé?... Il écouta... Oui!... c'est Toudor..... Toutes ses artères manquèrent de se briser — il sauta à bas

du lit — saisit son yatagan, et, muet comme le démon — se plaça au chevet du lit de sa femme. Ses cheveux se hérissaient; ses yeux étaient enflammés; son cœur bondissait avec violence dans sa poitrine, comme ses pensées dans son cerveau. Pourtant sa main resta pétrifiée — il n'osa accomplir le crime. Était-ce elle, ou lui-même qui devait mourir? Personne ne pouvait le dire; il ne l'eût pu lui-même peut-être. Cependant Sara Michaëla continuait son paisible sommeil; et le souffle du rêve fit de nouveau murmurer ses lèvres : Kirdgeali, disait-elle, cher époux, mon unique ami... Ces doux sons arrivèrent à l'oreille de Kirdgeali comme ceux d'une harpe céleste; sa main laissa échapper le glaive, et lui-même s'affaissa sous le poids de la lutte qu'il venait de soutenir. Michaëla s'éveilla à demi, et poursuivant son rêve d'une voix somnolente : Oui, dit-elle, tu

es ma vie... époux chéri, époux adoré... Sa tête retomba doucement et elle se rendormit comme un enfant. Son calme angélique acheva de vaincre le délire de Kirdgeali; il se leva — il put enfin respirer — mais son bonheur était déjà loin. Quand une fois il a fui le cœur de l'homme, il faut bien du temps pour qu'il s'y rétablisse.

Kirdgeali maudissait ses emportements; il maudissait son existence et ses funestes passions, qui l'avaient entraîné dans cet abîme de crimes; et tous ses crimes se dressaient devant lui comme des spectres, dont le cortége lugubre chantait à son âme terrifiée les sombres litanies du remords.

Les jours passèrent en vain; plus de consolation, plus de repos pour son âme agitée. C'est qu'un homme ainsi trempé,

s'il reçoit une commotion profonde, et qu'il prenne sur lui, de comprimer l'explosion, doit souffrir alors de ce qu'il n'a pas fait souffrir aux autres. Comme un ver rongeur, sa passion réfoulée attaque à la racine son existence malade; —tout effort humain est impuissant pour une blessure pareille — tout remède ne fait que l'irriter. Cette vigoureuse organisation s'étiole comme une plante privée d'air, dès que le vent orageux des passions cesse de secouer ses rameaux inquiets, que la foudre rajeunit, au lieu de consumer.

Ainsi Kirdgeali : ce pécheur d'élite—cet homme qui débordait de toutes parts la nature humaine — dont la volonté était sans frein — dont le courage était sans bornes.— Il avait beau passer des heures en prières et réunir toutes les forces de son âme; il parvenait à déguiser ses

tourments, mais non à les maîtriser. Le soupçon soucieux qu'il s'efforçait d'éteindre, revenait à tout instant; semblable à l'hirondelle qui toujours revient vers le nid qu'elle a commencé de bâtir.

Il dépérissait à vue d'œil. Michaëla, toujours dévouée, toujours bonne et tendre, voulait se sacrifier.

— Retourne chercher la guerre, lui disait-elle, ta santé renaîtra au milieu des combats, ta langueur se dissipera. Et des larmes venaient mouiller ses paupières et démentaient ses paroles. Kirdgeali l'embrassait, et son cœur se sentait soulagé; mais si Michaëla ajoutait : Tu seras avec Toudor qui t'aime comme un frère; alors Kirdgeali se levait et la quittait brusquement — et peut-être alors, songeait-elle au contraste, que formait cette sauvage taciturnité avec la douce

aménité de Toudor. Eudoxie tremblait que la dévotion, qui semblait se réveiller dans l'esprit de Kirdgeali, ne lui fît reprendre l'habit du pénitent; et Milosh s'étonnait de ce que cette âme guerrière restait impassible aux échos belliqueux.

De nouveaux hôtes vinrent visiter Milosh le Slave : c'était George Kantakouzin, descendant des empereurs d'Orient, accompagné des principaux chefs de l'Hétairie, ainsi que d'un petit nombre de capitaines montagnards—soldats mercenaires--guerriers à tant par jour. Parmi ces derniers, se trouvait encore l'Arnaoute Michaïlaki. Le tranchant du yatagan ne l'avait pas intimidé au point de le faire renoncer à son attachement pour son ancien chef; vers qui, une secrète puissance l'attirait. Tout brigand qu'il était, son cœur avait besoin d'aimer. Ce n'était ni l'appât de l'or, ni la nécessité,

ni la force qui lui avait donné Kirdgeali pour maître ; c'était volontairement qu'il s'était dévoué à le servir. Il existe au reste des sympathies inexplicables. On en reconnaît les effets, personne n'en dira la cause!

Les envoyés venaient au nom du tzar blanc inviter Milosh Obernowitch à prendre les armes contre les musulmans, et l'assurer de l'assistance des troupes russes. Le prince slave les reçut avec froideur et réserve.

— Milosh, leur dit-il, ne reconnaît aucun maître; il ne fait, que ce qu'il trouve convenable pour le bonheur des Serviens. Je ne me mêlerai pas de la guerre actuelle : car cette guerre n'est pas utile pour notre pays. Je ne renonce pas cependant à reprendre jamais les armes—

mais ce ne serait que pour répondre à l'appel des peuples slaves.

Disant cela, son regard brilla d'un éclat surhumain, et tous les assistants baissèrent spontanément leurs fronts, car ils voyaient dans lui l'élu du Seigneur. Et Dieu n'envoie de tels chefs qu'aux peuples qui ont mérité sa suprême protection.

Milosh ne prit point garde à ces hommages, car l'orgueil et la vanité étaient loin de son cœur; il continua :

— Quant à vous, amis des Grecs, voici mon conseil : plutôt que de demander protection au tzar, faites alliance avec les peuples; car le peuple peut toujours ce qu'il veut. Voyez les Serviens — ce qu'ils étaient naguère — ce qu'ils sont aujourd'hui.

Milosh ne s'écarta point de l'hospitalité slave à l'égard des envoyés gréco-russes; mais il leur refusa net sa coopération; regardant cette guerre comme un résultat des intrigues étrangères plutôt que comme l'effet d'une volonté nationale.

De son côté Michaïlaki était allé saluer son ancien chef. A sa vue, un frisson de colère et d'indignation parcourut les membres de Kirdgeali, car il voyait en lui le génie malfaisant qui avait empoisonné la paix de son existence. Mais l'humble attitude de l'Arnaoute désarma le ressentiment de Kirdgeali, et le choix de ses paroles lui obtint bientôt une réconciliation complète. Il ne fit aucune mention de Toudor, parla de Sara Michaëla avec respect, et fit si bien qu'au bout de quelques minutes Kirdgeali avait oublié son courroux et devisait avec son

ancien lieutenant de la manière la plus amicale.

Michaïlaki resta au château après le départ des envoyés de l'Hétairie, et, peu à peu, à force de rappeler à Kirdgeali les combats qu'ils avaient livrés, à force de souffler sur ses espérances à demi éteintes d'un glorieux avenir; tantôt — retraçant à sa mémoire la prophétie d'Iwoni; tantôt — exaltant l'illustration du sang des Lechs qui coule dans ses veines; tantôt — comparant sa destinée à celle de Milosh et le stimulant par son exemple; l'Arnaoute ranima le feu qui couvait sous les cendres, et parvint à réveiller l'orgueil assoupi; mais cette fois cet orgueil garda une noble direction, car le jeune Boulgare ne se promit d'acquérir un nom qu'en travaillant pour le bonheur du peuple. Ainsi, les exhortations d'Eudoxie avaient été sans effet sur lui, tandis que

les paroles de l'Arnaoute avaient trouvé le chemin de son cœur! Mais Eudoxie, embrassant avec le zèle d'un martyr, le culte de la patrie, pensait que la cause de la liberté et de la foi était toute-puissante sur les cœurs et les esprits. Voilà pourquoi elle négligeait les arguments les plus convaincants — ceux qui touchent à la passion individuelle; tandis que le rusé brigand, faisait jouer tous les ressorts pour arriver à ses fins. Et quel est l'homme qui ne se laisse prendre à l'appât de la mémoire d'un temps où il brillait de valeur, de puissance, de gloire ou de bonheur! Et ces souvenirs ne deviennent-ils pas plus entraînants, leur influence ne devient-elle pas plus irrésistible, quand c'est la bouche d'un témoin, d'un compagnon qui les retrace? D'ailleurs Michaïlaki méprisait la mort, parce qu'il s'était habitué à la voir de près; combattait avec courage, non par

amour de gloire ou le besoin de se faire respecter, mais par son insatiable appétit de l'or; fidèle en outre au maître qu'il s'était choisi, il n'inspirait à l'âme excentrique du chef aucun sentiment approchant de l'envie; mais bien plutôt, cette espèce d'attachement, dont la vanité satisfaite aime à récompenser la servile soumission. Ajoutez encore à cela, les dangers communs qu'ils avaient affrontés; les mêmes champs qu'ils avaient arrosés de leur sang; les mêmes sons que leurs sabres sifflèrent tant de fois à l'oreille de l'ennemi; et l'on concevra l'irrésistible attrait, qui enchaînait l'impétueuse volonté de Kirdgeali, aux perfides insinuations du brigand invétéré.

Toutefois Kirdgeali ne faisait aucune allusion à la scène qui avait eu lieu lors du dernier départ de l'Arnaoute; il ne demandait aucun éclaircissement du

soupçon vague, mais injurieux, dont il avait troublé son tranquille bonheur. De son côté, Michaïlaki semblait avoir éteint dans un oubli complet et son officieuse instigation et la sanglante récompense qu'il avait manqué s'attirer. Leurs entretiens roulaient sur la guerre; ils s'occupaient aussi à manier leurs armes et faisaient de longues courses à cheval. Ils s'aventuraient au milieu d'antiques et silencieuses forêts, gravissaient les rochers solitaires. Alors, pareil à l'aigle, partageant avec le vautour l'immense empire des airs, Kirdgeali baignait son front altier dans les flots de rayons, et ses yeux lançaient des regards impérieux. Sa pâle figure s'enflammait d'enthousiasme, et jetait l'éclat sinistre d'une comète apparaissant sur un ciel noir. Cette tête ambitieuse avait de nouveau secoué l'humilité chrétienne, et le tendre repentir, et l'abnégation, et la méfiance

d'elle-même, pour se livrer à toutes les chimères de l'orgueil qui reprenait sur elle tous ses anciens droits.

Eudoxie voyait ce changement, et son cœur tressaillait de joie; Sara Michaëla le voyait aussi. Dolente et contente à la fois, sa touchante beauté apparaissait à travers un rideau de joie et de tristesse — semblable à l'arc-en-ciel naissant, reflétant les jeunes couleurs de la lumière à côté des larmes transparentes qui le tient attaché au ciel. Son tendre dévouement se réjouissait d'avoir sacrifié son repos au désir avide de gloire et à l'inquiète humeur de son époux. Elle bénissait Michaïlaki lui-même, bien qu'une terreur secrète la fît tressaillir à son approche.

Et Kirdgeali? Son cœur était resté fidèle à son amour; mais l'ambition, hélas! est une dangereuse rivale.

Voyez ce cheval trépignant de courroux sous la main qui le retient. — Ses dents mâchent avec bruit le métal du mors; sa lèvre secoue les flocons de blanche écume; une flamme sanguinolente se tord dans sa large prunelle; ses muscles se tendent. Au plus léger mouvement, au moindre signal, il part comme une flèche lancée par un arc impatient. Il vole aveuglément, insoucieux des obstacles et de la direction qui lui est imprimée. Il ne demande rien qu'à fendre l'air et à franchir l'espace. — Tel est l'homme quand la passion l'a longtemps impatienté; il se sent un besoin aveugle d'agitation, et se laisse emporter au hasard, sans autre désir, que celui d'une lutte frénétique avec l'infini.

On apprit au château de Roudnick que, dans Boukowine, Toudor avait levé

l'étendard de l'indépendance. Le vil esclave de l'usurpateur, l'hospodar fanariote, s'était enfui comme un lâche. Les Turcs, quoique nombreux, cherchaient des asiles au sein des places fortifiées, n'osant pas affronter l'élan d'un peuple résolu à redevenir libre.

— Toudor sera hospodar de Moldavie, dit Michaïlâki à Kirdgeali; tandis que toi.....

— Il y a encore d'autres pays, dit en l'interrompant Kirdgeali.

Cependant le trait envenimé avait atteint le but, car le jeune Boulgare resta soucieux et pensif.

Une autre nouvelle succéda à celle-là:

Alexandre Ipsilanti était arrivé à Yassi, apportant des sommes fournies par la cour de Pétersbourg. Il y avait trouvé le hospodar fanariote comme lui; et, de concert, ils avaient proclamé la liberté des Grecs, invitant les Gorals slaves à se réunir à eux; les Grecs eux-mêmes n'ayant pas l'humeur assez farouche pour affronter les balles des Musulmans.

Milosh dit :

— Il serait à désirer qu'un Slave s'y présentât, renvoyât les Grecs mercenaires, qui ne savent que trafiquer, et, se mettant à la tête d'hommes capables d'enthousiasme, s'occupât à rendre la liberté aux Slaves.

— Ce sera moi, dit Kirdgeali.

Quelques jours après, Michaïlaki rangeait, devant la porte d'entrée du château de Roudnick, les bataillons de volontaires serviens et les escadrons d'Arnaoutes.

Après avoir assisté à l'office divin, Kirdgeali fit ses adieux à sa femme, à son enfant, à Eudoxie et à Milosh. Ces adieux furent tendres, mais non déchirants; car un espoir prochain restait au fond des cœurs. Au moment de monter à cheval, Kirdgeali embrassa encore une fois sa femme, et quelques larmes vinrent mouiller ses paupières. L'enfant, qui commençait déjà à bégayer, dit à son père : — Embrasse Toudor ; maman, ajouta-t-il, prie le bon Dieu tous les jours pour lui. Kirdgeali se détourna, s'élança sur son cheval, serra la bride et disparut sans regarder en arrière. Sara Michaëla pâlit et se tordit les mains. Malheureuse

que je suis ! Il est informé de tout ! Que va-t-il faire ?

Elle fondit en larmes comme si son cœur se reprochait la funeste passion qu'elle n'avait cependant jamais encouragée ; et qu'il eût voulu expier le soupçon délirant, qu'il n'avait jamais mérité. Eudoxie, qui ne voyait que ses pleurs, cherchait à la consoler.

— Nous les reverrons bientôt, dit-elle, nous irons les rejoindre au camp de Toudor.

L'enfant l'entoura de ses bras.

— Papa n'est pas fâché, il va nous ramener Toudor.

Il ne savait pas, le pauvre enfant, le mal qu'il faisait à sa mère !

Le peuple servien avait accompagné de ses bénédictions le départ du pèlerin noir, et Milosh suivit long-temps des yeux le vaillant détachement. Levant ses mains au ciel :

—Que Dieu vous aide dans votre sainte entreprise! s'écria-t-il. Puissent tous les peuples slaves secouer ainsi le joug des oppresseurs! Mon bras, et mes biens, et ma vie, seront toujours prêts au premier appel des Slaves, à leur premier cri de liberté !

Ces paroles de Milosh partaient de son cœur vraiment slave, sincères comme sa foi, solennelles comme le serment. Dieu les a entendues, et Milosh en a gardé le souvenir. Le ciel était pur, le soleil radieux inondait le firmament des flots de sa lumière; comme pour manifester l'alliance du Tout-Puissant avec le

prince vertueux, dont le cœur aussi pieux que ses lèvres, lui avait mérité d'être le restaurateur de l'indépendance slave.



XVII.

Le drapeau tricolore flottait sur la belle ville de Yassi, capitale de la Moldavie, arboré au faîte du château des hospodars. Des trois bandes qui figuraient sur ce drapeau, la blanche mar-

quait la foi, suprême mobile des guerriers qui marchent sous la bannière nationale; la rouge et la noire montraient qu'ils sont résolus à vaincre ou à mourir. L'oiseau renaissant de ses cendres planait au-dessus. C'était l'emblème de la liberté des Grecs, qui, en rompant les chaînes, cherchaient à se régénérer, et à renouveler l'ancienne vie de Sparte, de Thèbes et d'Athènes.

Des soldats, en uniformes noirs, portant sur leurs casques des têtes de mort, jeunes Grecs de la sainte phalange, parcouraient les rues et les places de Yassi; tandis que les cavaliers albanais, commandés par l'intrépide Yordaki, bivouaquaient dans la plaine; et l'infanterie, composée des Kleptes de toutes les peuplades, occupaient les faubourgs.

Les habitants de Yassi se pressaient

autour des défenseurs de la foi, admirant leur fière prestance et leur guerrière importance.

Cependant, que faisaient les chefs de ces nouveaux croisés? Pourquoi ne marchaient-ils pas en avant, comme le vœu des peuples et leur devoir le leur commandaient? Hélas! c'est que ces chefs n'étaient pas ceux qu'il eût fallu à cette cause et à ces hommes! Peu soucieux de l'honneur et du bien du pays, ils avaient trop long-temps rampé devant les despotes; et l'air impur et corrosif des cours, avait terni la noble nature de leurs âmes et détruit en eux le germe des pensées élevées et généreuses.

Ces chefs étaient Alexandre Ypsilanti et George Kantakouzin. Le premier. issu d'une famille princière, avait servi comme général dans les armées de tzar; le se-

cond, descendant des empereurs de Byzance, avait porté l'uniforme de colonel à la cour de Vienne.

Habitués de longue date à l'obéissance mercenaire, ils voulaient bien commander à leur tour; mais trop abâtardis pour risquer vaillamment leur inutile existence, ils se laissaient porter au pouvoir par les circonstances et ne songeaient aucunement à la gloire. Ils se contentaient de lancer des manifestes, et passaient toutes les journées en fêtes et en banquets, ne s'informant ni des démarches de l'ennemi ni des besoins de leur armée.

A côté de *ces chefs fainéants*, le valeureux Yordaki brillait comme une étoile de salut. Ses vertus et son courage l'eussent bientôt mis au-dessus de ces princes courtisans qu'il méprisait profondément

dans son âme ; mais son intégrité se refusait à leur disputer une place qui leur eût appartenu s'ils avaient su s'en rendre dignes. Il savait bien que l'on dispute plus volontiers la prééminence au mérite qu'à la naissance, et il s'imposait le devoir de respecter une autorité qui ne se faisait pas respecter elle-même.

Tandis que l'inertie des chefs faisait perdre à Yassi des instants précieux au gros des combattants, des scènes plus rassurantes pour l'avenir de la liberté se passaient à Boukarest. Les Musulmans et les Fanariotes avaient déserté cette ville au premier cri de la guerre, et s'étaient sauvés à l'autre bord du Danube. De toutes les troupes de la garnison, il n'y eut que Kanimari Sawa avec ses Arnaoutes qui tinrent ferme, résolus à imposer aux habitants par la peur sinon par la confiance.

Cependant un corps de troupes avait paru se dirigeant vers la ville sur la route de Tchernetz. Le chef marchait à pied à la tête de son monde, ayant à sa droite un prêtre du rite grec portant le crucifix, et à sa gauche son lieutenant, vêtu comme un simple paysan. Une telle armée ne pouvait être qu'une armée populaire, improvisée par un saint enthousiasme. Une telle armée est invincible; aussi Kanimari se retira-t-il, sans brûler une amorce, dans l'enceinte du monastère.

Les habitants de Boukarest volèrent au-devant des amis qui venaient pour les sauver. Les cris d'allégresse et de bénédiction retentissaient dans les airs : Vivent nos frères! vivent nos libérateurs! vive Toudor, notre prince, notre tzar!

Toudor s'était rendu d'abord dans la demeure du Seigneur, et, chrétien avant

tout, il avait remercié le Sauveur du monde de sa miséricorde. L'action de grâces accomplie, il fit proclamer au son des cloches et des tambours l'*indépendance de la Moldavie.*

Kanimari posa les armes, et vint demander les ordres de Toudor.

Agiles comme l'instinct, souples comme les serpents, les boyars accoururent pour mendier des faveurs auprès du nouveau maître. Mais le nouveau maître ne se souciait pas d'établir aucune différence entre les boyars et les ci-devant serfs. Il ne reconnaissait parmi les enfants de sa patrie d'autre distinction, que le plus ou moins de zèle qu'ils apportaient à remplir leurs devoirs envers leur mère commune.

— Servons-la, disait-il à chacun, tous,

selon notre conscience, et la récompense ne nous manquera pas.

Il prêchait d'exemple aussi bien que de paroles. Il parcourait le pays à la tête des bataillons armés, dissipant les hordes ottomanes, réprimant les abus et façonnant le peuple à la liberté. C'était ainsi qu'il accomplissait sa mission de hospodar.

En rusé Grec qu'il était, Ypsilanti, voyant s'établir la domination deToudor, quitta avec son armée la ville de Yassi pour venir établir son camp à Kolentino, en vue de Boukarest. Ce n'était pas pour faire cause commune avec l'armée de Moldavie; ceux-là brûlaient d'en venir aux mains avec les Turcs; Ypsilanti ne cherchait qu'à temporiser. Il ne songeait qu'à supplanter Toudor par l'intrigue et même par des crimes. Il se tenait prêt

à occuper la Moldavie pour la livrer à son maître, le tzar blanc, qui l'avait envoyé dans ce but. Ainsi il débauchait l'armée de Toudor ; et par ses calomnies il insinuait que ce chef généreux trahissait la nation et tramait des négociations secrètes avec les Musulmans.

Toudor, averti de ces infâmes menées, se contenta de lui notifier : qu'armé, comme il voulait le faire accroire, pour reconquérir la liberté des Grecs, il eût à passer sur l'autre rive du Danube ; que lui, Toudor, lui en faciliterait les moyens, et lui prêterait son assistance dans telle occasion qui pourrait se présenter ; mais la condition *sine quâ non* était, qu'il se déterminât à quitter sur-le-champ le territoire moldave ; sans quoi il se verrait obligé d'user de force pour l'y contraindre.

Cette énergique signification d'un côté,

et d'un autre la continuité d'intrigues ténébreuses des chefs grecs, qui se brisaient toutes contre la solide base de probité de Toudor, n'auraient cependant pas manqué d'amener un conflit entre les deux armées chrétiennes, si l'on n'eût appris que les Turcs s'avançaient à marches forcées. Le pacha de Vidin entrait à Kraïowa, tandis que les pachas d'Ibrahilow et de Silistria tournaient la Moldavie.

Sur ces entrefaites, de nouveaux renforts étaient venus augmenter le nombre des combattants au camp grec de Kolentino. L'infanterie de ces nouveaux alliés portait le costume servien; la cavàlerie était équipée et montée à la boulgare. La figure de ces hommes était hâlée par le grand air; leurs membres étaient durcis par les rudes travaux de la guerre. On eût dit les spectres des anciens guer-

riers, tant leurs joues étaient hâves; mais leurs yeux brillaient comme des escarboucles, et leurs moustaches et leurs chevelures, lavées chaque matin par la rosée, jetaient sous le soleil de vigoureux reflets.

Ces hommes-là n'avaient point passé une vie indolente entre les murailles enfumées des villes; ils avaient grandi au milieu des combats; c'étaient de fidèles enfants des Slaves. Leur chef, monté sur un cheval noir comme le corbeau, se faisait distinguer par sa taille élancée et l'agilité de ses mouvements — signes de force et d'activité. Les traits de sa figure annonçaient de sauvages passions; l'orgueil reposait sur son large front, et les cheveux rares de sa tête témoignaient des profondes agitations de sa pensée; tandis que son regard perçant accusait l'inexorable volonté

d'une âme intrépide à un rare degré. Au milieu de ses soldats, il ressemblait à l'aigle altier, tzar des steppes, des montagnes et des airs, emmenant à sa suite une bande de vautours et d'orfraies.

Les Grecs saluèrent le détachement ami, et les chefs allèrent à sa rencontre. Yordaki, ancien jouteur du pacha d'Ismaïlow, serra amicalement la main du chef, qui lui rendit le salut fraternel; mais, en réponse aux humbles protestations des Grecs, il leur lança un regard sévère qui semblait dire: Que faites-vous donc ici? C'est face à face de l'ennemi que j'aurais dû vous trouver.

Ce chef était Kirdgeali. Sa troupe était formée de klephtes serviens et de cavaliers boulgares que Milosh avait équipés.

La perfidie grecque sourit en les voyant,

d'un sourire, qu'on eût pu interpréter ainsi : Nous vous acceptons comme des instruments utiles à nos desseins, et que nous briserons quand ils ne pourront plus nous servir.

Toudor avait appris le départ de Kirdgeali du château de Roudnick ; cette nouvelle l'avait rendu inquiet. Il ne respira qu'au moment où il le sut arrivé au camp de Kolentino. Dussé-je, se dit-il, tourner mes armes contre ces fourbes des Grecs, j'aime mieux le trouver en face de moi qu'à mes côtés.

Les mouvements des Turcs provoquèrent sur-le-champ la résolution de Toudor ; il fit sortir ses troupes de Boukarest, n'y laissant qu'une simple garnison pour la défense de la ville, et il marcha sur Piteshte à la rencontre de l'ennemi.

Les Grecs, au contraire, ne savaient quel parti prendre. Combattre n'était nullement dans leur intention. En vain Kirdgeali et Yordaki les conjuraient-ils par tous les motifs les plus sacrés; les conseils de la peur et de la perfidie l'emportèrent sur ceux de la bravoure et de la sagesse. On se décida, après longues délibérations, à occuper Tergowitza. Par ce moyen, l'armée de Toudor, avancée sur Piteshte, mettait les Grecs à l'abri d'une attaque de la part des Turcs. Ils avaient pour prétexte de protéger à revers l'armée des Moldaves, et pour ferme résolution de ne venir jamais à son secours.

Ces dispositions ne convenaient nullement aux deux seuls braves commandants qui se trouvaient au camp des Grecs; mais Yordaki s'était laissé fléchir par les caresses d'Ypsilanti, et Michaïlaki

s'était jeté aux genoux de Kirdgeali, et l'avait conjuré de patienter encore quelques jours dans son propre intérêt.

— Ban! lui avait-il dit, au nom du ciel, ne précipite rien! Nos frères des montagnes accourent à notre appel; ils s'empresseront de combattre sous tes ordres; ton avenir est entre tes mains; les guerriers qui te connaissent vont te proclamer tzar des Boulgares.

Par ces paroles, l'Arnaoute était parvenu à bercer la bouillante impatience de son chef. Telle est la bizarrerie de l'esprit humain; le plus indomptable ambitieux se laisse, comme un enfant, séduire par des contes! à la différence près, qu'on entretient l'enfant des contes sur le passé, et qu'à l'homme il en faut sur l'avenir. Et l'homme ne l'emporte sur l'enfant — qu'en folie.

Toudor ne faisait qu'entrer à Piteshte, quand il fut rejoint par un courrier, apportant des dépêches de la Servie et des nouvelles sans doute fort satisfaisantes, car une expression de plaisir inconnu vint éclairer les traits de Toudor. *La maison blanche* qu'il habitait, prit aussitôt un air de parure ; et lui-même, à la tête d'un escadron d'élite, se dirigea du côté du midi, en sortant de la ville par le *pont de Trajan*.

On fit différentes conjectures sur l'expédition de l'hospodar; mais personne ne devina juste. Cependant Ypsilanti se hâta de mettre à profit le départ de Toudor pour donner libre cours à ses intrigues. Il expédia ses émissaires auprès des boyars moldaves; il alarma si bien leur vanité, et irrita si à propos leur avarice, en insinuant que Toudor se proposait de partager leurs biens entre les

paysans, que neuf d'entre eux s'engagèrent à abandonner Toudor, et à reconnaître le prince grec pour leur souverain.

Toutefois, le but d'Ypsilanti n'était pas rempli. Que quelques boyars, trompés par ses artifices—ou bien achetés par l'or de la Russie—le proclamassent dans son propre camp, souverain de la Moldavie, cela ne mettait pas la contrée à sa disposition. Tant que Toudor vivait, Ypsilanti ne pouvaït être *le maître* en Moldavie. Un Grec d'autrefois eût tranché la question par les armes. Le Grec dégénéré—l'esclave du despote—songea à la résoudre par le poison—par le plus lâche des meurtres. Les boyars séduits n'osèrent pas cependant attenter à la vie du jeune hospodar; le Grec, avec précaution toutefois, sonda Kirdgeali, dont il connaissait la malveillance pour Toudor;

un regard de mépris arrêta ses odieuses insinuations. Il s'adressa alors à Yordaki, dont il espérait que le zèle aveugle pourrait se laisser égarer.

— J'ai de bonnes raisons, lui souffla-t-il confidentiellement, que Toudor trahit les intérêts de son pays, qui sont aussi les nôtres.

Yordaki ne répondit rien; mais, habitué aux franches allures de soldat, il monta à cheval et se rendit à Piteshte. Il fut bientôt de retour.

— Prince, vous vous trompez, dit-il brusquement à Ypsilanti; Toudor n'est ni traître ni parjure. Il ne veut pas souffrir la licence de nos troupes; il a raison. Il ne veut pas que l'on se mêle des affaires de son pays; il a raison encore. C'est un homme juste — il nous tendra la main,

si nous allons combattre le Turc, notre ennemi commun. Passons le Danube, et nous pouvons compter sur lui.

Ypsilanti savait tout cela ; il savait aussi que son confident Mawros exerçait impunément d'infâmes brigandages, pillant, incendiant, saccageant le pays au nom de *la sainte liberté des Grecs;* il savait que son lieutenant Karaviïa massacrait les paisibles habitants de Galatz pour s'emparer de leurs biens ; que les soi-disant héros de la renaissance grecque, n'étaient en Moldavie, que des bandits et des voleurs de grand chemin ; il savait bien aussi qu'en cela ils ne faisaient que suivre les instructions du maître ; mais il se garda bien d'en convenir en présence du noble capitaine ; il fallait couvrir ses desseins infâmes et homicides d'un masque de loyauté. Dans

ce but, il invoqua pour le lendemain un conseil de guerre.

Toudor était revenu à Piteshte le soir, ne ramenant pas, comme on s'y attendait, des prisonniers et du butin, mais escortant avec son détachement Eudoxie et Sara Michaëla. L'arrivée des dames fut moins célébré par des fêtes à *la maison blanche* de Piteshte que par la sincère joie de tous les cœurs. Les Moldaves pouvaient en effet se réjouir. Le drapeau national, qui naguère n'avait de refuge que le triste tombeau de Brankowan, flottait maintenant en liberté au-dessus de Piteshte; le signe de la foi chrétienne a repris sur les tours des églises sa place long-temps usurpée par le croissant de Mahomet. Le peuple moldave, grand par le seul effet de sa volonté—heureux, parce qu'il jouissait enfin de son indé-

pendance, ne songeait plus à sa misère passée, et ne rêvait qu'aux puissantes destinées qu'il lèguerait aux générations suivantes. Eudoxie se trouvait au comble de ses souhaits ; son Toudor, son fils, avait ouvert un glorieux chemin à ses compatriotes, qui s'empressaient à l'envi d'y marcher. Pourquoi donc son œil était-il parfois inquiet, comme si quelque objet eût manqué pour compléter son bonheur ? Le même objet manquait aussi à d'autres regards — non moins inquiets — mais plus timides.

Le matin même, où le conseil de guerre devait s'assembler dans le camp grec, un courrier de Piteshte apporta deux lettres à Kirdgeali, qui, en lisant la première, ne jeta pas une exclamation ; mais un spectateur attentif aurait pu deviner au jeu de ses muscles, à la rougeur de son front, au froncement de ses sour-

cils, les impressions profondes et variées que lui faisait subir cette lecture. Il n'ira jamais bien loin dans la science de l'homme, celui qui a besoin que les lèvres parlent pour connaître ce que le cœur éprouve; la première parole n'a pas encore fait place à la seconde, que, déjà, la subtile réflexion a éveillé la réticence, et a changé la naïve et véritable expression en un mensonge improvisé. D'ailleurs, il est des nuances de sentiments pour lesquelles le froid langage des hommes n'a pas encore trouvé de termes.

La figure de Kirdgeali, aux premières lignes de sa lecture, s'était subitement empourprée, ses yeux s'étaient enflammés, ses noirs sourcils s'étaient rapprochés et avaient plissé son front. Quand il eut fini, il chiffonna la lettre et la jeta loin de lui. C'étaient là de l'éton-

nement et de l'indignation, suivis d'un méprisant refus. Or, cette lettre était d'Eudoxie.

Il ouvrit l'autre : son front se dérida, son sourcil s'arqua, son œil plongea dans le papier, une douce expression voltigea autour de ses traits qui conservaient au fond une contraction amère. Ainsi, une feuille de rose, détachée du calice par l'haleine du zéphir, se joue sur les piquants d'un chardon sauvage, qu'elle orne un instant sans en changer la nature.

Cette seconde lettre était de Sara Michaëla.

Kirdgeali médita quelques instants, le front voilé d'une tendre mélancolie; il fit un geste, comme s'il se fût réveillé en sursaut, et s'adressant à Michaïlaki :

— Que mes gens se tiennent prêts à me suivre, lui dit-il ; et il sortit pour se rendre au conseil.

Dans la vaste salle du château de Tergowitza, où les boyars moldaves s'assemblaient autrefois pour discuter avec leurs hospodars sur les affaires de l'État ; dans cette salle tout empreinte encore de souvenirs nationaux, les hommes des diverses hordes, qui se donnaient le titre de capitaines des Grecs, se trouvaient alors réunis pour écouter les communications de leur digne chef. On apercevait, il est vrai, çà et là, quelques belles figures de jeunes Grecs, animées d'un noble enthousiasme ; mais, à côté de ces purs descendants des Hellènes, figurait le farouche Bosniaque à l'œil hagard, à la peau bronzée ; l'impatient Albanais s'agitait auprès du grave Monténégrin rêvant à ses montagnes, à sa patrie de

rochers et à sa capricieuse liberté; le sombre Boulgare, au cœur et au bras de fer, avait pour voisin le joyeux Hongrois, dont le costume scintillant contrastait avec l'austère vêtement du Servien : celui-ci, fier de sa nation, promenait sur l'assemblée un regard qui semblait dire je suis un de ceux qui ont combattu sous Milosh. Là, se trouvaient aussi de blonds Russiens, et des boyars moldaves, et quelques étrangers venant des pays lointains; singulier amalgame pour représenter ce *tout* compacte qui s'appelle un peuple.

Ypsilanti, empruntant les airs d'un souverain qui donne audience, présidait aussi fier, que s'il eût chassé le sultan à l'autre bord de l'Hellespont; Kantakouzin, Kirdgeali, Yordaki, et quelques autres se tenaient rangés à ses côtés. On s'attendait de toute part à entendre enfin

de la bouche d'Ypsilanti une sincère déclaration de guerre; ses longues hésitations avaient lassé les cœurs des soldats, qui n'entendent rien à la guerre des paroles.

Le prince ouvrit la séance par un pompeux éloge de *la gracieuse et magnanime* protection du tzar blanc; il parla en termes très humbles des bienveillantes dispositions du souverain de Vienne, et tâcha enfin d'inspirer à son auditoire une confiance sans bornes dans les promesses des cours étrangères. Ce préambule n'était pas du goût des gens qui aimaient mieux se fier à leur valeur qu'à des notes diplomatiques; mais Ypsilanti avait son but, et lorsqu'il eut fini la longue énumération de bienfaits qu'on aurait pu attendre de la part du *généreux*, *magnifique* et *tout-puissant* tzar de la Russie, il accusa Toudor d'avoir aliéné de la

cause des peuples le cœur de ce potentat; d'avoir arrêté *le flot de ses libéralités* par la propagation d'opinions subversives de tout état social, qu'il n'introduisait en Moldavie que sous des vues personnelles.

Ce discours calomnieux, aussi bien que l'apologie emphatique des souverains étrangers, produisit sur l'assemblée un effet diamétralement opposé à celui que l'orateur se proposait d'obtenir.

Yordaki murmurait hautement; Kirdgeali restait sombre et pensif, seulement de temps en temps quelque geste échappait à son impatience. Était-ce son invétérée malveillance contre Toudor qu'il trahissait ? était-ce la résolution de séparer sa cause de l'indigne chef qu'il méprisait ?... Parmi les autres assistants, les uns s'étaient endormis au sermon étudié de l'orateur, d'autres n'y prê-

taient qu'une attention distraite, et la plus grande partie n'y entendait rien du tout.

Ypsilanti n'était pas encore arrivé à ses conclusions : il se préparait à frapper pour la péroraison le grand coup qu'il avait médité d'avance, lorsqu'on vint annoncer que les boyars moldaves, venant du camp de Piteshte, demandaient à être introduits.

— Qu'on les fasse entrer, dit Ypsilanti.

Et les boyars entrèrent; ils saluèrent l'assemblée et prirent des siéges en face du chef. Le Grec pâlit. Un des boyars prit la parole.

— Nous ne troublerons pas long-temps vos délibérations. Notre message est facile, et nos paroles seront brèves. Tou-

dor, notre hospodar, nous envoie pour faire part au prince grec que les neuf capitaines moldaves gagnés par son or et ses promesses, ont été, par le tribunal du peuple, condamnés à mort, et pendus ce matin pour expier leur trahison. Voilà, prince Ypsilanti, à quoi les sourdes menées ont abouti. Tu n'as qu'à choisir : de passer le Danube ; et dans ce cas, notre hospodar, oublieux de toute rancune, s'engage à t'en frayer le chemin — ou bien de congédier tes troupes — car la Moldavie accorde avec joie, sur son libre terrain, protection et refuge aux individus, mais elle n'y souffrira pas une armée étrangère.

Ypsilanti tâcha de couvrir son embarras par un sourire forcé.

— Je n'ai tramé aucun complot, répondit-il. Mon dessein fut toujours d'agir

de concert avec votre hospodar ; c'est lui qui me repousse, et qui dans ce moment même vient encore me menacer.

— Notre hospodar ne menace point, répliqua le boyar ; c'est la peur qui menace : — nous, nous ne craignons d'ennemi déclaré ni secret. Nous ne venons pas non plus pour te faire des reproches, ni écouter tes excuses. C'est un oui, ou un non que nous demandons ; songes-y, prince, car...

Ypsilanti ne laissa pas achever ; il craignait qu'on ne mît au grand jour tout l'odieux de sa conduite.

— Ma réponse, leur dit-il, ne se fera pas attendre. Retournez auprès du hospodar ; dites-lui que je le salue d'amitié, et lui ferai connaître aujourd'hui à quoi nous nous serons décidés. Je n'ai pas le

droit de répondre avant la délibération des chefs.

Les boyars jetèrent sur lui un regard de mépris et un regard de pitié sur les assistants, et ils quittèrent la salle du conseil.

— Et moi aussi, dit Kirdgeali en se levant aussitôt le départ des boyars; et moi aussi, je me retire. Je suis venu pour combattre les Turcs, et non pour assister à des querelles entre des chrétiens.

— Attends, Kirdgeali! s'écria Ypsilanti. Tu veux combattre — et moi je le veux aussi; — mais, dis — le pourrions-nous, en présence d'un traître qui ne cherche qu'à nous livrer aux Turcs? — Qu'on fasse venir Mawros, dit-il en s'adressant au capitaine de ses gardes. On va vous

produire des preuves de la trahison de Toudor.

Kirdgeali haïssait Toudor instinctivement; mais il avait reçu ses bienfaits, il était sûr de son innocence; Toudor était absent; que de motifs à un cœur généreux de prendre la défense d'un accusé!

Il frappa la table de son poing fermé.

— C'est faux! s'écria-t-il, Toudor n'est pas un traître!

Le Grec trembla de tous ses membres.

Yordaki ajouta avec calme :

— Non, ce ne peut être!

Ypsilanti baissa les yeux.

— Et moi aussi, je voudrais croire à son innocence! Mais vous allez être convaincus comme je l'ai été.

Alors entra Mawros.

Il était jeune d'années, mais sa figure était sillonnée de rides prématurées, et la bile, qui débordait par tous ses pores, couvrait ses traits d'une teinte livide qui servait d'enveloppe et de manteau à ses vils sentiments. Son front ignoble, ses yeux caves, recouverts des cils hérissés, ses lèvres pendantes, son menton pointu, ses doigts crochus et caillés, ses genoux et ses jambes cagneux en faisaient un monstre hideux, une œuvre marquée de la création, qui ne savait que haïr et lançait son venin sur tout ce qui l'entourait. Sa marche était indécise et craintive, bien que ses pas fussent rapides, comme s'il avait eu hâte à faire le mal. Il

s'arrêta devant son maître, et tira de son sein deux papiers.

— Voici deux lettres, dit-il en les présentant à l'assemblée, adressées à Mehemed, pacha de Silistria, par Kanimari Sawa, lieutenant de Toudor. J'ai obtenu la première d'un confident du pacha qui s'est vendu à moi; j'ai trouvé l'autre sur le cadavre du courrier qui la portait. Il remit alors les deux papiers à Yordaki qui en fit la lecture à haute voix. Par la première, Kanimari Sawa s'engageait à faire faire à Toudor sa soumission au sultan, sous la garantie d'amnistie et de priviléges pour le peuple moldave, qui devait désormais se trouver délivré de la lèpre des Fanariotes. Si le padishah, ajoutait Sawa, consent à nommer Toudor hospodar de la Moldavie, je prends sur moi d'exterminer tous les rebelles et de vous livrer mort ou vif Ypsilanti. Par la

seconde, Sawa annonçait au pacha l'arrivée des Grecs à Tergowitza, et celle de Toudor à Piteshte. Dans la position actuelle des troupes, il serait facile à l'armée moldave de couper aux Grecs la retraite vers les montagnes, et de les livrer, sans qu'un seul pût échapper, au glaive des enfants du Prophète. Il insistait en conséquence pour que le hatischeriff du sultan vînt au plus tôt apporter l'amnistie et confirmer à Toudor sa nomination de hospodar. La lettre finissait par ces mots : « Ce chien d'infidèle, cette vipère nourrie dans ton sein, ce traître qui t'a privé de ton bonheur de père, Kirdgeali se trouve au camp d'Ypsilanti, et ta fille séduite arrive à Piteshte. Pacha, leur sort est entre tes mains ; tu n'as qu'à dire un mot, et ta fille te sera rendue, et ta vengeance tombera sur la tête du parjure. »

Kirdgeali resta immobile ; mais ses yeux lancèrent des éclairs homicides, et ses doigts crispés déchiraient son sein à en faire jaillir le sang.

Ypsilanti sourit.

— Eh bien, vous voyez la triste vérité!

De nombreuses voix s'élevèrent dans la salle : Mort au traître! mort à Toudor!

Ces cris éveillèrent Kirdgeali de sa douloureuse léthargie; il tourna la tête du côté des *vociférants*, et d'un seul geste fit taire la cohue, comme l'apparition d'une orfraie fait taire le babil des petits oiseaux criards.

— Si Kanimari Sawa est traître à son pays, s'écria-t-il d'une voix qui retentit sous les sombres voûtes de la salle; s'il

trahit la cause de la liberté — Dieu et les hommes puniront le parjure. — Je nie que Toudor le sache. A l'instant même je me rends dans son camp. Ypsilanti, choisis parmi tes capitaines les témoins de notre entrevue. Si je le reconnais coupable — voilà sa sentence et sa mort ! — dit-il en brandissant son sabre; mais, s'il est innocent — que toute votre armée se déchaîne contre lui — je serai là — et un cheveu ne tombera pas de sa tête !

Personne n'osa remuer pour rompre le silence qui accueillit ces énergiques paroles. Après quelques instants le front d'Ypsilanti se dérida; on voyait que sa tête avait conçu un nouveau crime.

— Kirdgeali, dit-il en secouant amicalement sa main, tous les chrétiens opprimés, et d'abord les Grecs, te devront leur salut. Yordaki, Karaviïa, Mawros,

et mon aide-de-camp Ozanbruck , t'accompagneront au camp de Piteshte. Réconciliez-vous avec Toudor; notre cause est commune, et je ne désire rien tant que de l'absoudre.

Le conseil fut dissous; mais Karawiïa, Mawros et l'aide-de-camp allemand eurent encore une conférence secrète avec leur digne chef Ypsilanti.

Yordaki fit monter à cheval un escadron albanais, pour les escorter à Piteshte. Kirdgeali se fit suivre par une partie de son détachement, avec injonction aux autres de se tenir prêts au premier ordre.

Malgré l'impatience que devait ressentir Kirdgeali, et les intérêts divers et pressants qui l'attiraient au camp des Moldaves, il ne voulut point hâter sa

marche; il sentait le besoin de se recueillir.

Mais, quand en approchant de la maison blanche, naguère résidence de l'aga de Piteshte, qui servait maintenant d'habitation provisoire au chef de la nation moldave, il aperçut sur le perron un groupe dont faïsaient partie sa femme et son enfant, alors il ne fut plus maître de lui; il secoua avec emportement la bride de son cheval à droite et à gauche, enfonça ses éperons dans ses flancs, le fit cabrer et ruer.

Michaëla, apprenant que ces cavaliers qui arrivaient étaient des Albanais, était rentrée, suivie de Toudor et d'Eudoxie, qui se trouvaient avec elle.

Kirdgeali prit aussitôt la résolution de quitter Piteshte sans la voir.

Les gardes moldaves rendirent les honneurs militaires aux arrivants; les chefs mirent pied à terre et furent introduits.

Toudor les reçut sans ostentation, sans aucun appareil de puissance ni de luxe. Il était seul. En apercevant Kirdgeali, une rougeur subite lui monta au visage, mais cette émotion fut aussitôt comprimée; il le salua même avec cordialité.

— Ma mère et ta femme, lui dit-il, sont ici. Veux-tu qu'on les prévienne de ton arrivée?

— Rien ne presse, répondit Kirdgeali. D'autres soins m'amènent vers toi.

Alors Yordaki s'approchant de Toudor, lui expliqua avec douceur, mais en conservant la sévère dignité de sa mission, quel était le sujet de leur visite. Il

lui fit part des accusations d'Ypsilanti, et mit sous ses yeux les deux lettres de Kanimari Sawa.

Toudor écouta de sang-froid les paroles accusatrices. Son regard n'évitait pas les yeux qui étaient fixés sur lui, et son front conservait la noble sérénité de l'innocence calomniée. Il parcourut les deux écrits qu'on lui présenta : une vive indignation éclata sur ses traits.

— Ce n'est ni vous ni Ypsilanti, mais moi, qui devais être victime de la trahison de Kanimari Sawa. Le jugement du peuple en fera justice, comme il l'a fait ce matin des neuf capitaines. Je ne descendrai pas à des explications sur un pareil sujet avec le prince Ypsilanti; mais vous me connaissez, Yordaki, ainsi que vous, Kirdgeali; c'est donc à vous que je le dis : — Non — je n'ai jamais voulu

m'appuyer sur les Turcs contre les chrétiens; mais, je le répète, et je saurai tenir ce que je viens d'annoncer au prince Ypsilanti par l'organe de mes boyars; s'il persiste dans ses projets, je saurai moi-même, sans l'infâme assistance des Turcs, débarrasser la Moldavie de ces hôtes importuns. Armés pour la défense d'un peuple opprimé, vous prodiguez des instants précieux dans une honteuse inaction; et tandis que les malheureux Grecs tombent par milliers sous le fer des Bissourmans; vous, qui avez pris les armes pour leur défense au lieu de remplir cet engagement sacré, vous laissez votre soldatesque dévaster un pays ami qui vous a reçus en frères. Je vous le demande à vous, est-ce là une conduite chrétienne? Est-ce sous de pareils auspices que doit renaître la Grèce?

Kirdgeali et Yordaki gardaient le si-

lence; ils connaissaient bien la justice des paroles de Toudor, et, comme lui, condamnaient les menées d'Ypsilanti. Mais le confident du prince grec, Karaviïa, qui tout récemment avait incendié Galatz, égorgé et pillé ses habitants; Karaviïa éleva la voix pour dire avec une insolence préméditée :

— Boyar moldave, tu nous accuses de lâcheté ; mais toi, tu n'es qu'un traître.

— Brigand! incendiaire! s'écria Toudor, étincelant de rage, et levant la main pour frapper l'infâme qui l'outrageait.

Le coup fut calculé dans le conseil privé des bandits. Karaviïa recula pour entraîner Toudor entre Mawros et Osanbruck, et tous les deux plongèrent à la fois leurs poignards dans le sein du vertueux hospodar.

Toudor chancela et tomba. Kirdgeali, furieux d'assister à l'exécrable guet-apens, se jeta sur Mawros, et l'impur Fanariote tomba à côté de sa victime. Les deux autres assassins prirent la fuite..... La porte s'ouvrit à ce moment, et Eudoxie parut, suivie de Sara Michaëla. Le bras de Kirdgeali était encore levé — son sabre fumait encore — et le cadavre de Toudor gisait à ses pieds.

— Malédiction sur toi! assassin de mon fils! s'écria Eudoxie; et elle tomba, privée de connaissance, aux genoux de l'agonisant.

— Ma mère!... Sara!... dit-il, et son corps inanimé glissa des bras de Yordaki. L'âme s'en était envolée.

Kirdgeali était comme pétrifié. A l'instant même, un cri rauque—déchirant—

perça jusqu'à la moelle de ses os. Toudor! Toudor! C'était Sara Michaëla qui le jetait; — son œil hagard rencontra l'immobile regard de Kirdgeali.

— Assassin! dit-elle avec un geste d'effroi et d'horreur; et comme si la mort seule eût été son refuge, elle étendit ses bras vers le cadavre de Toudor.

Toute la rage de Kirdgeali se réveilla à ce mouvement. D'un coup de pied il repoussa le cadavre — du bras, il écarta sa femme.

— C'était donc moi qu'il trahissait!... dit-il d'une voix étouffée par la colère. Dans le sombre délire qui l'aveuglait, son fer, avide de vengeance, rouge encore du sang infâme du meurtrier Mawros, eût versé le sang le plus pur... Mais de nouvelles voix, arrivant du de-

hors, avertirent Yordaki du danger qui les environnait. Il poussa Kirdgeali d'un bras nerveux, en criant à son oreille :

— A cheval! à cheval! nos soldats sont attaqués.

En effet, les assassins qui étaient parvenus à s'échapper, voulant à la fois se débarrasser de Toudor et de deux chefs qui les gênaient, les avaient accusés du crime qu'ils venaient de commettre eux-mêmes. On se battait dans la cour de la maison. Les Albanais et les Boulgares en défendaient l'approche. Les Moldaves criaient : Vengeance! mort aux assassins! Et les chevaux trépignaient, les balles sifflaient, les armes se choquaient. Un horrible carnage allait sortir de ce tumulte.

L'infâme Karaviïa, courageux à la ma-

nière des chacals, se glissa dans la maison du deuil, et coupa la tête et le bras droit de Toudor, afin de garder une preuve non équivoque de sa victoire et de s'assurer son salaire.

Cependant le bruit des armes et l'aspect du combat éveillèrent Kirdgeali de cette morne stupeur qui ne lui laissait demêler dans cet affreux cauchemar que le meurtre de Toudor et la malédiction de Sara Michaëla. Mais le souffle de l'armure le ranimait toujours ; c'était pour lui ce qu'est l'eau pour le poisson — ce qu'est l'air pour l'oiseau. Son esprit devint lucide et calme. Son redoutable yatagan dispersa la foule qui pressait ses soldats, mais son tranchant ne s'abattit sur aucune tête moldave. Il se contentait de faire voler leurs sabres en éclats et de les écarter de son passage. Il se précipita au plus fort de la mêlée

pour rallier ses gens et ménager une retraite.

Cependant la lutte continuait toujours; tantôt à demi suspendue par les efforts des chefs intrépides, et tantôt recommencée avec une fureur nouvelle par les soldats. Au milieu de ces fluctuations, le combat s'était peu à peu éloigné de la scène du crime et était descendu dans la vallée.

Tout-à-coup, aux derniers rangs des Moldaves, les cris s'élevèrent: En arrière! en arrière! les Turcs sont à Piteshte! Et soudain, Moldaves, Albanais et Boulgares tournèrent bride ensemble vers Piteshte. Ceux dont tout à l'heure les fers se croisaient, par un mouvement spontané s'élancèrent d'un accord subit contre leur ennemi commun. Kirdgeali et Yordaki se mirent à la tête de ces esca-

drons bigarrés. Ils atteignirent rapidement les hauteurs qui environnent Piteshte. — Quel spectacle frappa leurs yeux! Sur la vaste plaine qui borde la ville, on apercevait partout les Moldaves dispersés et poursuivis par les spahis; les uns tombaient sous le fer des infidèles, les autres jetaient les armes et se remettaient à merci; d'autres s'enfuyaient vers les montagnes et les bois. La déroute était complète; les Musulmans triomphaient. Il n'y avait pas de chef dans le camp chrétien pour rallier les combattants autour du drapeau sacré. L'assassin de Toudor avait porté le coup de mort à l'indépendance des Moldaves.

Kirdgeali reconnut les spahis d'Achmet, pacha de Vidin.

— Ma femme! mon enfant! s'écria-t-il; et déjà il était au milieu des spahis, et

déjà il semait le carnage. Les têtes des Turcs volaient sous ses coups. Le cri d'Allah retentit sur toute la plaine. Des masses inombrables des spahis accoururent de tous côtés. Trois fois, les braves conduits par Kirdgeali, se firent jour à travers les rangs des infidèles; trois fois les Turcs les renfermèrent et les repoussèrent vers les montagnes.

Des bandes nouvelles arrivaient incessamment, et formaient de nouveaux cercles autour des chrétiens. Qui comptera le nombre de ceux auxquels le bras sanglant de Kirdgeali fit mordre la poussière? Mais que lui importait, puisqu'il ne pouvait pénétrer dans Piteshte, dont toute l'armée du pacha défendait l'entrée à cette poignée de héros! Kirdgeali ne pouvait sauver son enfant — mais ses soldats étaient aussi ses enfants; — son devoir de chef lui ordonnait de cesser

une lutte inutile. Il se retira à regret, et le petit détachement, pour ne pas être anéanti, se replia sur le camp de Tergowitza.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis que Kirdgeali et Yordaki avaient quitté le camp grec pour se rendre à Piteshte. Kanimari Sawa, qui y entretenait des intelligences secrètes, choisit cet instant pour détruire le parti chrétien. Au moment où Piteshte, privé de son valeureux hospodar, tombait au pouvoir du pacha de Vidin; Mehemed, dirigé par Kanimari Sawa, vint attaquer les insurgés à Tergowitza. Au premier coup de feu, Ypsilanti et Kantakouzin abandonnèrent lâchement leurs drapeaux. Ils allèrent rejoindre les assassins de Toudor; car des guerriers comme eux ne connaissent que la trahison et le meurtre

par derrière. — Combattre n'est pas leur métier !

La sainte phalange, composée de jeunes Grecs, se défendit héroïquement; ils se montrèrent les dignes descendants des guerriers de Marathon et des Thermopyles. Les capitaines slaves, fidèles à la bravoure héréditaire de leur race, firent des efforts qui devaient leur mériter la victoire. Mais que peut le seul courage contre un courage égal, uni à la discipline et au nombre? Le farouche Mehemed avait juré par le Prophète qu'il ne remettrait pas son glaive dans le fourreau avant d'avoir exterminé les rebelles. Il tint sa promesse; car Dieu avait abandonné les chrétiens à cause des crimes de leurs chefs.

Lorsque Kirdgeali et Yordaki se trou-

vèrent en vue de Tergowitza, la ville et le château étaient déjà la proie des flammes, et les débris de l'armée chrétienne se sauvaient devant la rage des Musulmans.

Le soleil était couché, les nuages couvraient l'horizon, et une pluie tiède et silencieuse descendait sur la terre, déjà humide du sang des combats.

Entouré de ténèbres, Kirdgeali repassa dans son esprit tous les événements de cette fatale journée. Il se sentit suffoqué à l'étreinte de la malédiction qui l'environnait. Mais son âme repentante était instruite aux pieuses consolations; il s'humilia dans la prière — et versa des larmes de contrition. Langage puissant pour implorer la clémence divine!

Les hommes ne voyaient pas son hu-

miliation. D'ailleurs, qu'était-ce dans ce moment que l'opinion des hommes pour Kirdgeali !

Quand, dans le volcan ténébreux de l'âme, les feux des passions ont tout dévoré ; — quand elles ont calciné jusqu'aux moindres vestiges des tendres émotions terrestres; — il ne reste plus que la prière et les larmes !... le repentir et l'expiation !

*

XVIII.

Un immense rideau noir voilait la voûte des cieux — pas un seul point lumineux n'en trouait la funèbre épaisseur. Toutes les blanches cohortes des étoiles avaient été mises en déroute, sans laisser traîner

un seul rayon après elles. L'espace était comme un abîme sans bornes, où s'engloutissait la terre. La terre aussi était sombre; —seulement, vers les deux points cardinaux du sud et du nord, deux vastes foyers, semblables à deux aurores boréales, éblouissaient la vue de leur poignante clarté. Au midi, c'était l'incendie de Piteshte — au nord c'était celui de Tergowitza : par-ci par-là encore, de petites langues de feu semblables à des feux follets paraissaient et disparaissaient — c'étaient les signaux de ralliement des chrétiens dispersés.

Près de Tergowitza, sur le chemin de Boukarest, Kïaïa Mehemed avait établi son camp de nuit, en forme de croissant. Le camp de Hagi-Achmet devait se trouver du côté de Pitheste ; mais la forêt en dérobait l'aspect. Dans cette forêt, une oreille attentive eût distingué par inter-

valles des pas de chevaux, et de rapides et fugitives voix qui s'appelaient et se répondaient. Ce ne pouvaient être que des chrétiens. Mahomet a dit : « Au coucher du soleil, remettez vos sabres dans le fourreau; » et les fidèles sectateurs d'Allah ont garde de transgresser le commandement du Prophète. « Allah et le Prophète savent bien distinguer, disent-ils, les vrais croyants des bandits ou des bêtes fauves.— A ceux-ci, les ombres de la nuit! à nous la clarté du jour!»

A distance égale de Tergowitza, et de Piteshte se trouvait le bourg de Dragoneshti, et vis-à-vis s'élevait une colline couronnée d'une forêt de chênes, du sommet de laquelle Kirdgeali et Yordaki contemplaient en silence le tableau du deuil universel. Cependant des cavaliers albanais et boulgares couraient à travers les champs pour ramener les groupes épars

à Dragonesti, et indiquer aux blessés le monastère d'Argis comme second point de rassemblement.

L'espérance de réparer le fatal échec qu'ils venaient d'essuyer n'avait pas abandonné Yordaki. Sa sombre immobilité témoignait de la douleur profonde qu'il ressentait; mais cette douleur ne pouvait jamais tourner en désespoir dans une âme aussi assurée que la sienne aux célestes promesses — aussi résolue dans sa résignation. Malgré toutes ses épreuves et ses pieux élans, Kirdgeali était bien loin de cette austère solidité. S'il échappait à l'abattement, ce n'était que par la passion. Un seul désir surnagea au chaos de ses idées — le désir de la vengeance. La vengeance fut le seul besoin de son âme. Il sentait que les délais étaient pour lui un poison lent auquel il ne résisterait pas. Il lui fallait un bain de

sang pour retremper son énergie. Saisissant le bras de Yordaki, il lui montra du doigt le camp des Turcs. Yordaki secoua la tête ; Kirdgeali tourna les yeux du côté de Piteshte.

— Là, dit-il d'une voix étouffée; là aussi, enivrés de leur succès, reposent les spahis d'Achmet!... Il s'arrêta pour respirer, puis il reprit :

— Nous pouvons rassembler quelques hommes; favorisés par la nuit, nous pouvons tomber à l'improviste sur ces chiens... Nous ne mourrons pas deux fois — et nous sommes sûrs au moins de vendre chèrement notre vie.

Yordaki réfléchit un instant, puis il secoua la tête.

— Non, dit-il, nous sommes mainte-

nant les seuls chefs de cette armée délaissée. Il est de notre devoir de veiller sur elle, et de ne pas l'engager par une bravade inutile dans un coup désespéré. Tout n'est pas encore perdu. Le monastère d'Argis va nous servir de place forte pour nous recruter de nouveau. Bientôt nous nous retrouverons en force, et, avec l'aide de Dieu, la victoire peut encore couronner nos efforts.

— Eh bien! répondit Kirdgeali avec mécontentement, va recruter ton armée et guerroyer derrière des murailles; moi, je n'abandonnerai pas le champ de bataille. Dussions-nous périr jusqu'au dernier, moi et les miens nous allons à Piteshte.

Vainement Yordaki chercha-t-il à combattre cette résolution; il est des hommes qui sont esclaves de leur propre

volonté, et qui, lorsqu'ils ont dit: Je veux, ne s'en dédiraient pas, même pour des conseils dont ils sentiraient la sagesse.

Kirdgeali donna l'ordre à Michaïlaki de ranger sa troupe pour se mettre en marche.

Cependant, nombre de chrétiens de toutes les peuplades s'étaient ralliés au bourg de Dragoneshti, indiqué comme premier point de rassemblement. Tristes et silencieux, ils se groupaient autour des feux. Ceux qui arrivaient jetaient en silence un regard honteux sur ceux qui les avaient précédés. Les uns ni les autres n'osaient s'adresser de questions; car tous ils avaient également lâché pied. Ils ne se répandaient pas par les rues, ils se gardaient bien de faire résonner leurs sabres sur le pavé; car chaque son d'une arme guerrière était un reproche à leur

couardise. Les vieillards et les femmes auraient pu leur demander : Où donc est l'ennemi? et que faites-vous au milieu de nous? Ils ne songeaient même pas à la nourriture ni au repos.

Oh! telle n'est pas l'attitude du soldat qui revient d'une bataille gagnée. Ce n'est alors que bruit et tumulte. Autour des feux on n'entend alors que des éclats de rire et de joyeux propos. On fait fièrement résonner des armes dont on n'a pas à rougir; et tel même qui n'était rien moins qu'un héros sur le champ de bataille, prend un ton héroïque pour raconter les prouesses que le succès commun rend au moins possibles, s'il leur manque d'être vraies.

Parmi les groupes circulait alors la nouvelle qu'Ypsilanti et consorts (c'est-à-dire Kantakouzin et leur état-major)

avaient déserté le pays, et qu'ils étaient allés cacher leur honte sur un sol étranger. Cette lâche défection n'étonnait pas les soldats affligés : jamais ils n'avaient vu ces prétendus chefs affronter le péril; ils ne les connaissaient que par leurs noms, et ils n'avaient nul regret de s'en voir délivrés. Dès que Yordaki se montra au milieu d'eux, ils reçurent ses ordres avec respect, bénissant le ciel qui leur envoyait un homme d'action et de probité à la place de ces vils courtisans. L'espoir leur revint au cœur; car les bras les plus forts et les plus intrépides ne sont rien s'ils ne sont bien dirigés. L'essaim privé de chef se dissout — et périt. Et, s'il en est ainsi, même dans les temps prospères — quand la mauvaise fortune étant loin, chacun se croit capable d'appeler la victoire — qu'est-ce donc au moment d'une défaite? Alors les soldats consternés saluent comme un messie

l'homme à la forte voix qui, les rappelant à eux-mêmes et les rassemblant autour de soi, vient remettre le chemin sous leurs pieds égarés.

Michaïlaki avait rassemblé environ trois cents Serviens et une centaine des Boulgares, débris des beaux escadrons équipés aux frais de Milosh. Une centaine de Grecs de la sainte phalange, commandés par Safïanos et Kantagoni, vinrent augmenter le détachement expéditionnaire de Kirdgeali, qui se mit en marche à travers les champs et les bois par des chemins de traverse, en se guidant sur l'incendie de Piteshte.

Pas une parole n'était prononcée; on n'entendait que le sourd bruissement des feuilles et des herbes humides qui grinçaient sous les pieds des chevaux, et les éternuments des chevaux secouant leurs

crinières trempées par la bruine, et le son monotone de la pluie qui, tombant dans le ruisseau, semblait murmurer la prière.

Tous les sens de Kirdgeali s'étaient concentrés dans son regard... fixé sur l'incendie de Piteshte — comme celui du vengeur du sang. Cependant, que de désolation sous ce front haineux! que de larmes sous cette prunelle de feu! Sa pensée tourbillonnait dans son cerveau, toujours ramenée dans un même cercle d'idées qui s'y étaient en quelque sorte incrustées. Et quelle était cette pensée intime? quelle était cette confession de cœur?

— Eudoxie me croit l'assassin de son fils! Elle me maudit! Et cependant, au prix de ma vie, j'aurais voulu détourner le crime..... Et elle aussi.....

Il n'osait achever — mais il sentait une invisible harpie enfoncer ses sanglantes serres dans son cœur ulcéré.

Parvenu au revers des collines qui bordent la plaine de Piteshte, l'œil de Kirdgeali chercha de tous côtés à distinguer le camp des Turcs, mais pas un feu ne le trahissait. L'incendie venait enfin d'expirer. La lueur noirâtre qui s'en échappait encore, ne dépassait pas l'enceinte de fumée qui englobait les ruines, et dont quelques minces traits rouges dessinaient à peine les premières assises. Mais, où est le camp? Les Turcs endormis auraient-ils laissé s'éteindre les feux?

Kirdgeali avait arrêté son détachement. Du haut du mamelon il plongeait son regard dans la plaine, et fouillait dans les ténèbres comme s'il y eût cherché

un diamant perdu. Il n'aperçut aucun mouvement; — il n'entendit pas le plus léger bruit — pas un gémissement d'agonisant qui pût en balbutiant lui apprendre par où était passé l'ennemi!... Il continua alors sa marche jusqu'à la ville. De petites flammes jaunes et déliées, panachées de bleu et de vert, rampaient et sautillaient sur les cendres grouillantes, semblables aux reptiles d'un lac infernal. Les noirs squelettes des maisons consumées roulaient autour de leurs membres hideux les flasques draperies de la fumée, comme s'ils eussent voulu se dérober aux regards de l'aube dont le voile grisâtre commençait à flotter au bord de l'horizon.

Kirdgeali détacha quelques cavaliers et les envoya dans différentes directions pour découvrir les traces de l'ennemi; il leur indiqua un point de ralliement,

et lui-même il fit le tour de la ville avec le gros de ses gens. Après avoir accompli cette manœuvre, sans en avoir obtenu plus de résultat, Kirdgeali fit faire halte à son escadron, et laissant le commandement à son lieutenant, il pénétra dans l'enceinte même de la ville, suivi seulement de deux ou trois de ses plus anciens et déterminés satellites. Une épaisse muraille de fumée leur en barrait l'entrée — le génie de la mort y cachait ses mystères. — A demi étouffés, ils franchirent la sombre barrière; leurs paupières s'ouvrirent et leur poitrine respira. — Mais là ils ne trouvèrent aussi que la solitude et le silence. Pas un seul symptôme de vie et d'animation. Tous ceux des habitants que le sabre avait abattus, avaient été dévorés ou engloutis par l'incendie. Le feu même était mort à son tour. Tout était noir et carbonisé; à peine si les tisons soulevés par la marche des aven-

tureux visiteurs découvraient encore quelques taches cramoisies sous le duvet blanchâtre qui y végétait. L'air était étouffant et le sol brûlait les pieds des chevaux effarés. Kirdgeali poussa jusqu'à l'endroit où la veille encore s'élevait la *maison blanche*. Les murailles seules en étaient restées debout, semblables au tombeau d'un antique géant. Là — Kirdgeali s'arrêta, et contempla immobile ce lieu, où la fatalité avait de nouveau prévalu contre lui. Sans rien dire, il descendit de cheval, et, prenant le long fusil d'un de ses Arnaoutes, il se mit machinalement à remuer les cendres avec le bout du canon, comme s'il eût voulu en sonder l'horrible mystère... car, ces cendres, en partie, furent des os et de la chair — cette poussière a vécu..... Tout-à-coup, Kirdgeali pâlit horriblement, comme si l'odeur de la mort trop

violemment respirée lui eût porté à la tête. Il se baissa en tremblant — et ramassa un objet qu'il se mit à examiner avec une effrayante attention..... C'était quelque chose qui ressemblait au tibia d'un enfant..... Il restait là comme pétrifié, tournant et retournant la chose entre ses doigts. Une sueur froide suintait sur son front. Ses cavaliers silencieux demeuraient à le regarder, ne comprenant rien à ce qu'il faisait, et s'interrogeant stupidement de l'œil. Enfin, par un dernier effort de sa volonté, Kirdgeali, prêt à s'évanouir, cassa dans ses mains le mince objet qu'il examinait... Béni soit ton nom, Dieu des affligés! soupira-t-il, reconnaissant un manche de poignard brisé. Soudain la voix de Michaïlaki retentit, appelant le nom de Kirdgeali, et presque aussitôt le lieutenant arriva près de son chef.

— Quelles nouvelles? demanda-t-il brusquement.

— On nous a ramassé quelques Moldaves. Ils assurent qu'Achmet s'est dirigé vers Boukarest. Autant le suivre là qu'ailleurs.

Kirdgeali était déjà remonté à cheval, et rejoignit rapidement ses gens à l'entrée de la ville. L'atmosphère s'était entièrement éclaircie, et les objets étaient alors parfaitement visibles. En voyant paraître Kirdgeali, les Moldaves se mirent aussitôt à fuir, criant : Au meurtrier! c'est là celui qui a tué notre prince!

Michaïlaki indigné se lança après eux, et les eût très certainement écharpés, si la voix tonnante de Kirdgeali ne l'eût arrêté instantanément.

— Laisse-les, cria-t-il; ce sont des fous.

— Des fous ou des imbéciles, dit Michaïlaki en revenant; en tout cas, ce sont des chiens, et je ne vois pas quel mal il y aurait à les faire cesser d'aboyer.

Kirdgeali fit mettre pied à terre à ses gens, pour laisser reposer les chevaux, et se retirant à l'écart, il alla poursuivre ses sinistres palinodies.

— Le ciel est juste, se disait-il. Les crimes cachés rencontrent leur punition. Les hommes m'ont en horreur; ils m'accusent d'un meurtre que je n'ai pas commis,— ceux que j'avais commis ne sont donc pas expiés! Le sang fume encore contre moi! C'est le bourreau de Hrazgrada, l'assassin de Houssaïn, que

poursuivent la haine et le mépris des hommes.

— Qu'allons-nous faire, ban? lui dit Michaïlaki qui s'était doucement approché de lui.

— Ce que je voudrais, répondit Kirdgeali avec colère.

— Ah! d'accord; ce que j'en dis, n'est que pour entrer en conversation. Écoute, Kirdgeali, il faut que je te parle franchement. Au point où nous en sommes, c'est mon devoir et je le remplirai. Depuis que je te connais, tu t'es laissé continuellement égarer par un fantôme qui t'a fait faire un nombre de chutes assez grand, et dont tu n'es revenu que par miracle. Tu me parais en ce moment songer à reprendre la piste : eh bien! je crois qu'une nouvelle folie serait la der-

nière — et que tu y romprais également ton cou et les nôtres.

— De qui et de quoi me parles-tu, Arnaoute? Quel est ce fantôme ?...

— Ce fantôme, eh bien! ban, puisqu'il faut lâcher le mot — c'est la vertu de ta femme.

— Comment, chien, tu oses encore me parler ainsi !

Kirdgeali avait armé un de ses pistolets.

Michaïlaki découvrit sa large poitrine.

— Tire ! dit-il; mais tuer n'est pas répondre. Laisse-moi au moins te raconter ce que j'ai vu ; ensuite, si tu

veux, tu pourras prendre ma vie; j'y tiens moins qu'à ton amitié.

Kirdgeali remit son pistolet dans la ceinture.

— Parle! dit-il.

Alors Michaïlaki se mit à raconter ce qu'il avait vu à sa première visite au château de Roudnick; il prit Dieu à témoin que son récit n'était que l'exposé des faits tels qu'il les avait vus, sans aucune exagération. Il ne mentait pas en parlant ainsi; car il pouvait raconter les faits comme il les avait vus, sans dire comme ils s'étaient réellement passés. La prévention change l'aspect de tout. L'Arnaoute raconta donc qu'il avait surpris Sara Michaëla en conversation intime avec Toudor; tous deux se tenaient familièrement les mains, et le visage animé

des plus vives couleurs; qu'à son approche, la jeune femme s'était sauvée, et que Toudor était très embarrassé de sa personne.

Un condamné à mort n'écoute pas sa sentence avec plus d'anxiété que ne faisait Kirdgeali, en écoutant les paroles de son lieutenant. — A celui-là, on ne fait qu'ôter un avenir incertain — ici, c'était le passé même, cette inaltérable propriété, qui se trouvait détruite — les souvenirs effacés — l'amour anéanti — la foi méconnue — la paternité outragée; — en un mot, c'était une âme ici qu'on suppliciait.

Kirdgeali changeait de couleur à chaque instant, mais il ne dérangeait pas le narrateur. Michaïlaki s'arrêta enfin, scrutant du regard l'effet produit par ses paroles. Après quelques instants

d'examen : Je le tiens, se dit-il; et il rompit de nouveau le silence.

— Tu n'as pas de quoi t'affliger, mon chef; bien au contraire : te voilà libre de quitter une femme qui t'avait quitté. Partons — retournons dans nos montagnes — et, quant à ton enfant, nous saurons le trouver — et nous amasserons de l'or pour lui fournir des jouets qui lui feront oublier sa mère. Il grandira comme un prince de la montagne.

L'idée de devoir la fortune de son enfant au secours des bandits, fit rougir Kirdgeali d'indignation.

— Assez! dit-il; et du geste autant que de la parole ayant imposé silence à l'Arnaoute : Désormais, ajouta-t-il, plus un mot de tout cela!... Et maintenant

fais rebrider les chevaux et préparer le départ.

Le lever du soleil était magnifique ; l'Orient débordait comme un volcan, et montrait la verdure des prés et des forêts comme à travers un voile de pourpre ondoyante. Malgré le coup terrible qu'il venait de recevoir au cœur, et qui le faisait trembler intérieurement, comme tremble la chair traversée par une flèche, Kirdgeali ressentait l'influence de ce glorieux spectacle, et la trame incohérente de la pensée brouillait les soies vermillonnées de l'ambition avec les fils noirs de la jalousie et de la vengeance.

— Je la tuerai... se disait-il, et je deviendrai tzar des Boulgares... Puis il avait des retours de tendresse et d'espérance. — C'est un ange ! se disait-il alors. — Elle

ne pouvait déchoir..... Et soudain le doute le ressaisissait à la gorge.....

Le détachement s'avançait en silence comme s'il respectait la douleur du chef. Arrivé à l'embranchement des chemins de Boukarest et de Fokshany, Kirdgeali arrêta son cheval, et regarda à plusieurs reprises dans les deux directions; puis, entortillant brusquement sa bourka autour de ses épaules, il poussa vers Fokshany. Ses cavaliers filèrent à sa suite, non sans s'intriguer quelque peu des vues de leur chef, mais toujours confiants en lui Michaïlaki lui-même ne pouvait deviner à quoi tendait ce circuit.

— Il est certain, se disait-il, que le pacha de Vidin se porta sur Boukarest; — or, le pacha de Vidin emmena Sara Michaëla; — Kirdgeali ne se presse pas

sur les traces de son épouse — c'est toujours autant de gagné ; — mais pourquoi nous fait-il marcher vers le Prout ? Ma foi ! c'est une énigme.

Michaïlaki n'était pas homme à pénétrer les projets de Kirdgeali.

— En tournant du côté de Prout, pensait ce dernier, je ferai prendre le change aux Turcs ; ils s'imagineront que mon intention est de me réfugier sur le territoire du tzar blanc ; sur cette assurance, ils cesseront de garder le Danube. — Alors, ô mon vieux ami ! ô fleuve des Slaves ! tu me recevras une fois encore sur tes flots — tu me protégeras, afin que j'aille au prix de mon sang racheter l'indépendance des Boulgares — relever la croix du Christ — et laver enfin ma sanglante apostasie de Silistria !

Il rêvait déjà le trône de Boulgarie, et se persuadait que sa naissance mystérieuse cachait un illustre secret; — il était sans doute issu d'une famille princière et souveraine.

Mais comment l'orgueil pouvait-il ainsi étaler ses prestiges dans un cœur que le deuil et les larmes auraient dû combler? Ah! c'est que les sentiments et les pensées de l'homme sont presque toujours complexes; c'est que l'espérance habite en lui à côté de la désolation, et y festonne toujours comme un lierre vivace les ruines du souvenir; enfin, c'était surtout la nécessité d'échapper aux tortures de son cœur qui poussait Kirdgeali dans les aberrations ambitieuses; — il était bien sûr de retrouver toute sa souffrance et tout son courroux quand il le faudrait.

Pendant trois jours et trois nuits que dura cette marche forcée, les chrétiens ne furent nullement inquiétés par la poursuite des Turcs. Le quatrième jour, comme ils venaient de passer de l'autre côté de Sérêt, ils découvrirent vers le blanc Ryvnick les premiers avant-postes des spahis. La cavalerie boulgare couvrit la marche du détachement; mais bientôt on vit déboucher par la route d'Adzouda d'autres escadrons de spahis, ayant avec eux de l'artillerie. Les chrétiens, menacés sur l'un et l'autre flanc, se replièrent en ordre vers le Prout. A l'autre bord de la rivière, on distinguait sur les colonnes de démarcation les aigles noirs à deux têtes, enseignes de la domination russe. On voyait la ville de Skoulany, formant une guirlande de maisons, près du rivage, et, au devant, les habitants de la ville et les soldats regardant cu-

rieusement le sanglant spectacle qui s'apprêtait pour leurs yeux. — Pas un ne songea à venir au secours de ces hommes — ses frères! Au surplus, Kirdgeali ne songea pas à l'assistance de la part des Russes; ayant découvert un ancien retranchement, il s'en empara, et, tout dégradé qu'il le trouva, il prit la détermination de s'y défendre jusqu'à la nuit; alors il pourrait se frayer un passage à travers les masses qui le cernaient, et se retirer ensuite au-delà du Danube.

Les essaims des Bissourmans bourdonnaient à l'entour du frêle retranchement, assaillant les chrétiens de leurs cris répétés d'*Allah* et leur tirant de loin d'inutiles coups de feu. Par bonheur, les munitions ne manquaient pas aux chrétiens, et ils pouvaient répondre vigoureusement aux tâtonnements des Turcs. Par l'ordre de Kirdgeali, on ne devait viser,

tant que le combat continuerait à distance, que tout ce qui avait l'air de chefs, ou tout au moins les plus déterminés des soldats. Ce système était bon, et les Arnaoutes avaient le coup d'œil sûr. Au bout de quelques heures, les chrétiens n'avaient encore perdu que quelques hommes, tandis que la plaine était jonchée des cadavres des Musulmans, et l'attaque, au lieu de s'échauffer, semblait au contraire devenir de plus en plus réservée. Les spectateurs de ce combat commençaient à croire qu'il leur faudrait se coucher sans en connaître l'issue. Cependant il faut leur rendre justice, qu'ils ne manquaient pas d'applaudir aux héroïques efforts de leurs coreligionnaires.

Enfin on vit s'avancer au grand trot, du côté de Berlat, une nouvelle colonne de cavalerie. Ce n'étaient ni des spahis, ni des Albanais : c'étaient les enfants des

Lechs, les fils des Zaporogues. Il était facile de les reconnaître à leurs longues lances et à leur belle ordonnance.

— Nous sommes perdus ! pensa Kirdgeali. Ainsi ce seront des chrétiens et des Lechs qui nous donneront le dernier coup. Adieu la vie ! Que Dieu protège mon fils !... et sa mère... si elle n'est pas coupable.

Il s'adressa à ses gens d'un air parfaitement serein :

— Qu'on ne lâche pas un coup avant que j'aie donné le signal.

Il fit descendre de cheval ses cavaliers boulgares, il mit pied à terre lui-même ; la cavalerie n'était plus nécessaire.

Les Zaporogues arrivaient au trot al-

longé. L'attaman avait vu ce qui se passait, et, sans s'inquiéter des difficultés qu'un retranchement devait offrir à une attaque de cavalerie, sans s'informer des dispositions des autres chefs, il avait de suite dirigé une charge sur le point dangereux autour duquel gravitaient depuis si long-temps les Bissourmans. Ceux-ci s'écartèrent à droite et à gauche pour livrer passage, et se bornèrent dès lors au rôle de spectateurs.

Au moment où les Zaporogues atteignaient le bord du fossé et se préparaient à le faire franchir à leurs chevaux, le commandement de feu ! se fit entendre, et une décharge terrible se détacha de la redoute, et faucha presque tout le premier rang des assaillants. Mais l'attaman avait plongé par une trouée, et pénétré jusqu'au centre des assiégés, suivi de quelques uns de ses meilleurs compa-

gnons. Cette funeste diversion ne fit qu'augmenter la rage des combattants : Kirdgeali bondissait comme un lion, sa voix et son exemple ranimaient ses soldats ; il semblait être partout à la fois, et son passage faisait toujours un vide au rang des Zaporogues. Ils parvinrent cependant à franchir le fossé, et, parvenus sur le terre-plein, ils perçaient leurs ennemis de leurs terribles piques. Animés d'une fureur égale, les assiégés, malgré la différence du nombre, ne cédaient d'un pas aux assaillants. Tous les chefs slaves ou grecs s'étaient dévoués à la mort. Kantdagoni tomba éventré par le sabre de l'attaman ; Safianos, son frère d'armes, roula presque au même instant sur la terre, entraînant avec lui son adversaire, qui expira dans ses bras. Michaïlaki ne quittait pas Kirdgeali. Chaque coup du chef avait pour jumeau un coup de son lieutenant, qui semblait avoir à

la fois un œil sur l'ennemi et un autre sur son ami. Le carnage durait toujours, cependant le résultat ne pouvait plus être douteux : Kirdgeali donna ordre au Servien Besherewitch de rassembler le reste de la troupe, et d'évacuer le retranchement vers le Prout, ce côté étant le moins vulnérable à la cavalerie. Tandis que ce mouvement s'effectuait, Kirdgeali et Michaïlaki, avec quelques guerriers d'élite, s'efforcèrent de tenir les assaillants en échec. Le redoutable attaman se précipita aussitôt pour forcer cette barrière, et les deux chefs se trouvèrent en présence — tous deux à leur poste — l'un dirigeant l'attaque, l'autre protégeant la retraite. Une colère qui ne pouvait provenir uniquement de la véhémence du combat, éclata dans le regard du Zaporogue à la vue de Kirdgeali.

— Ah! chien, lui cria-t-il, je te retrouve. A toi!

Il lança aussitôt son cheval sur son ennemi dans le but de l'écraser; mais Kirdgeali détourna le cheval en le frappant du manche de son yatagan, et adressa aussitôt un coup de pointe au flanc du cavalier. Mais son bras, épuisé par la perte du sang, ne portait plus de ces coups terribles — l'arme glissa — et l'attaman riposta par un coup de sabre, que Michaïlaki ne put parer qu'à demi, et qui abattit Kirdgeali; à l'instant même une balle atteignit le cheval de l'attaman; et, tandis que les siens étaient occupés à le dégager, Michaïlaki emporta le chef privé de connaissance dans ses bras jusqu'au bord de la rivière. Tout couvert de blessures, l'Arnaoute se jeta à la nage, et n'abandonna son chef que lorsqu'il eut atteint le rivage opposé. Là,

il le déposa sur l'herbe avec toute la tendresse dont une mère manie son enfant ; lui-même il s'assit auprès : cet effort avait achevé d'épuiser ses forces — ses yeux blanchirent — ses membres se roidirent — et il expira sans prononcer un mot. Certes sa mort n'était pas celle d'un bandit.

Lorsque Kirdgeali rouvrit les yeux, les coups de feu avaient cessé de se faire entendre. Il tourna autour de lui un regard languissant. Il vit d'abord quelques femmes, aux mains ensanglantées, qui achevaient de bander ses blessures. Un très petit nombre des siens, échappés au carnage, l'entouraient en silence, assis comme lui sur la terre. Tous étaient sans armes — saignants — et brisés. Des habitants et des soldats russes formaient des groupes; tout près de lui gisait le cadavre de Michaïlaki. Kirdgeali chercha

à se soulever, les forces lui manquèrent; — il poussa le cadavre de la main — il appela l'Arnaoute par son nom. — Un des assistants l'avertit qu'il était mort.— Il lança du regard un douloureux adieu à cet ami fidèle, et prononça d'une voix, que l'on saisissait à peine, ces lamentables paroles :

— Mon brave compagnon... et toi aussi il faut que je te perde!... Mon fils!... honneurs... adieu..... Il ferma les yeux, et se tourna la face contre terre. On fit un brancard, et l'on porta le blessé à Skoulany.

Les Zaporogues avaient allumé des feux à quelque distance du champ de bataille. Assis en rond près des brasiers, ils s'occupaient à manger, à boire, à causer, et chantaient les chansons mélancoliques de leur ancienne patrie — de

la belle Ukraine; chansons composées au temps où les Kosaques étaient glorieux et puissants. Ah! ils sont loin ces temps où l'attaman, pour répondre à l'appel du roi son maître, et du noble sénat de Pologne, rassemblant ses vaillantes *Kourègnes*, allait porter le ravage et la mort sur le territoire des Turcs mécréants ou dompter le Tatare révolté! C'était maintenant à l'appel des infidèles qu'ils obéissaient; c'était le sang chrétien qu'ils venaient de répandre. Ah! la victoire qu'ils venaient de remporter ne devait pas faire éclore de nouveaux chants! Ils ne se tournaient pas du côté de l'Ukraine, pour en dédier le triomphe à la mère-patrie. De tristes réflexions s'élevaient au milieu du fracas et des paroles guerrières, et les éteignaient subitement. Une sombre pensée, comme une ritournelle plaintive, revenait toujours assiéger leur esprit.

— Ah ! disaient-ils, la Pologne ne renaîtra-t-elle jamais ?

— Et ne serons-nous jamais rappelés de notre long exil ?

— Oh ! si un jour la république sortait de ses ruines, si le trône de Pologne était relevé — nous irions encore, comme le faisaient nos pères, combattre gaiement pour le salut de la patrie commune et pour la grandeur du nom kosaque !

— Et nous reverrions encore les plaines fertiles de l'Ukraine — ses steppes ondoyantes — et ses grands troupeaux errants ! Nous naviguerions de nouveau dans nos frêles nacelles sur les flots bleus et rapides du Borysthène !

— Nous pourrions alors répéter avec

la gaieté du cœur les chants guerriers des ancêtres et les airs du pays.

— Et nous remercierions librement et avec effusion le grand Dieu des chrétiens ; hélas ! qu'on oublie malgré soi sur cette terre infidèle.

Ainsi, les fiers Zaporogues devisaient entre eux et plaignaient leur exil. Les mains teintes du sang de leurs frères, ils soupiraient au souvenir de la patrie ; et, sous le turban des Osmanlis, ils offraient au Dieu des chrétiens l'encens d'une prière orthodoxe.

Le vieux Neczaï, leur attaman, se tenait à l'écart assis sur un petit tertre. Le chef était sorti de ce dernier combat sans blessures, et, malgré son âge avancé, il paraissait peu fatigué. C'était une de ces puissantes organisations que le hasard

même semble respecter, et que Dieu garde sans doute sous sa main comme un glaive bien trempé. Le guerrier s'entretenait avec son confident Bogdan, qui, depuis bien des années, n'avait pas quitté son maître un instant. Tout en causant, l'attaman caressait son sabre recourbé, arme de son ancienne patrie. Si ce sabre — ou cette karabela, comme on l'appelle dans le langage des Lechs — eût été fée ; — si le don de la parole lui était accordé — il eût eu à raconter bien de beaux faits d'armes et bien de nobles dévouements ; car cette arme, aussi solidement trempée qu'elle était magnifiquement montée, avait été associée à toute la vie de Neczaï. De combien de périls n'avait-elle pas préservé l'aventureux guerrier ! Combien d'ennemis n'avait-elle pas couchés sur la poussière ! Jamais on n'avait impunément croisé une lame avec cette

lame; jamais Neczaï n'avait refusé de l'éprouver contre qui que ce fût.

— Allons! disait le vieux chef à son confident; bien peu de ces brigands ont pu se sauver auprès de leurs dignes alliés, les Moscovites. Je me suis enfin trouvé en face de ce chien de Kirdgeali — il a fait connaissance avec ma lame; et si ces voleurs de Russes ne l'enterrent point, les chiens et les corbeaux auront bientôt fait ses funérailles. Je suis fâché que son cadavre ait été enlevé, je l'aurais fait mettre au gibet. L'essentiel, après tout, est que la terre en soit débarrassée. Son lieutenant était un vaillant homme, et lui aussi; car il faut être vrai.

— Père attaman, dit l'Assaoula en redressant sa moustache, tu avais donc un sujet de haine particulière contre ce

jeune homme? Où l'as-tu donc connu? Il ne s'est jamais trouvé au milieu de nous avant l'affaire de Hrazgrada, et depuis nous ne l'avons plus rencontré. Il est trop jeune pour avoir été ton rival à l'époque de ta jeunesse? Il n'est jamais venu comme un lutin harasser ton cheval à l'heure du repos?

— Te souvient-il de Kordaki?

— S'il m'en souvient! Et comment ne me rappellerais-je pas ce vieux brigand? J'ai appris qu'il avait été tué à la révolte d'Ismaïlow : c'était une proie que le diable attendait depuis long-temps. Mais qu'y a-t-il de commun entre ce vieux païen — qui était noir et laid comme un démon — et le jeune homme dont nous parlions, adroit, svelte, et gracieux comme un enfant des Zaporogues? Il ne saurait être fils ni frère de Kordaki?

L'attaman fronça les sourcils.

— Maudit soit le nom du mécréant!— grommela-t-il avec humeur.—Lui! ce brigand! comparé à un enfant des Zaporogues!

Puis, comme si l'envie de raconter quelque secret long-temps comprimé se fût soudain emparée de l'attaman, il passa sur ses moustaches sa main ridée par l'âge, et commença par une nouvelle question adressée à Bogdan.

— Te rappelles-tu aussi cet autre fils de chien dont Kordaki fut le compagnon?

— N'est-ce pas d'Ywandgi, que tu veux parler? Oui, je m'en souviens. Il avait de l'or autant qu'un han des Tatares —

et il le semait avec la prodigalité d'un seigneur lech.

— C'est vrai, ce que tu dis là; — il semait l'or comme un Lech, mais il ne l'était pas, Dieu merci! Notre frère Tétéra était, lui, un véritable Lech de race et de sentiments : tu ne l'as pas oublié, j'espère?

— Oublié!... Les hommes que l'on oublie ne sont point pétris du même ciment que Tétéra. Et d'ailleurs — père — c'était ton ami. Sa mémoire m'est aussi fraîche que si je l'eusse vu hier, quoique j'ignore quelle a été sa destinée après notre séparation.

— Que Dieu ait pitié de son âme! répondit l'Attaman en faisant le signe de la croix. Ecoute, Bogdan, tu vas apprendre tout mon secret, l'éternelle préoccupa-

tion de mon cœur. J'ai besoin de délier ma langue et de t'expliquer cette colère qui t'étonne. Tétéra était un homme rare — tu le sais ; le premier au conseil comme à la guerre, — noble de sang et noble de cœur. Enfants, nous étions déjà unis d'amitié — puis, nous nous fîmes inscrire ensemble sur le registre des Zaporogues. Nous étions de la Kourègne de Nékrassa. Toi, Bogdan — tu n'étais alors qu'enfant — tu te roulais encore sur les pelouses de l'Ukraine, que déjà, plus d'une fois, nous les avions arrosées de sang. — Je ne te ferai pas le récit de nos combats — tu sais quand et pourquoi nous avons mis le Danube entre nous et l'ennemi acharné de notre patrie, qu'il fallut nous résigner à abandonner. — La mort de Nékrassa arriva ensuite; et tous nous restâmes orphelins après la perte de notre père attaman.

Le vieillard s'émut à ces graves et douloureux souvenirs; sa voix s'altéra sensiblement... il fut obligé de s'arrêter. Puis, poussant un profond soupir, il reprit :
— La guerre contre les Russes ne se prolongea pas; le sultan laissa nos bras languir dans l'oisiveté. Tétéra et moi, nous nous mîmes à parcourir le pays des Boulgares. Dans cette malheureuse tournée, nous fîmes connaissance du prince boulgare Stribosh : il nous reçut chez lui avec toute la cordialité d'un Slave. — Fêtes et banquets, rien n'y manqua — c'était comme dans notre chère Pologne!... Or, ce prince boulgare avait une fille, une divine créature! Son teint était blanc comme la crème; ses paroles étaient aussi douces au cœur que le miel l'est aux lèvres. Elle était aussi gracieuse que belle, et aussi spirituelle que gracieuse. Dès que Tétéra l'eut vue, ce fut fait du cœur de mon ami. Il oublia le proverbe :

« Ne te fie jamais au cheval ni à la femme, brides-en même la carcasse, si tu la rencontres sur ton chemin, car elle peut encore te jouer quelque mauvais tour. » Notre frère Tétéra ne l'éprouva que trop. Dans sa passion, il n'avait pas cherché cinquante chemins : il aimait la fille — il la demanda au père en mariage — elle lui fut accordée sur-le-champ. Les noces furent splendides. Tétéra emmena sa femme à Tcharnovody; moi, je revins à Babadadgi. Nous n'avions fait que peu d'attention à ce chien d'Iwandgi, jeune homme élevé dans la maison de Stribosh, et qu'on disait issu d'une famille princière déchue. Six mois plus tard, cet Iwandgi vint me trouver ; j'avais pris déjà à mon service ce coquin d'Arnaoute Kordaki. Ils se lièrent bientôt étroitement, comme deux scélérats qu'ils étaient. Un jour, Ywandgi me demanda Kordaki pour l'accompagner chez Tétéra. — J'y consen-

tis volontiers. Que n'avais-je plutôt perdu la parole! que ne restai-je plutôt perclus de tous mes membres que d'avoir accédé à ce voyage!.... Le lendemain de leur départ, je sentis comme un remords instinctif, et je pris moi-même le chemin de Tcharnovody. Chemin faisant, je ne rencontrais que des présages sinistres : tantôt c'était un lièvre qui traversait la route — tantôt c'étaient des corbeaux qui croassaient à ma gauche; et pas un augure favorable! pas un loup! pas une seule pie sur mon chemin!.. J'arrivai enfin. Aucune figure humaine ne vint au-devant de moi. — La porte d'entrée était toute grande ouverte .. la porte de la maison, ouverte pareillement... J'entrai... Le premier objet qui frappa mes regards, ce fut le cadavre du Kosaque fidèle de mon ami... Un froid mortel m'assaillit jusque dans la moelle de mes os. Je me précipitai dans la chambre de Tétéra, — je le trouvai noyé

dans son sang, luttant avec une douloureuse agonie... Cependant, il me reconnut — et, d'une voix entrecoupée par le râle, il murmura ces mots : « Assassiné... Ywandgi... ma femme... » Le râle l'interrompit : il se redressa un instant après : « Venge-moi ! cria-t-il, sang pour sang ! » et il retomba : il était mort. — J'ai juré de le venger, ou d'y perdre la vie. Hélas ! ma carrière a été bien longue, et mon serment n'est pas encore accompli !... Les domestiques avaient été tous massacrés par les brigands ; je ne pus avoir aucun indice de la route qu'ils avaient suivie. Je les cherchai en vain trois mois durant, courant sur tous les chemins, visitant toutes les villes environnantes. Je ne recueillis aucune trace de leur passage. Ce n'a été que bien des années plus tard, que j'ai appris la mort de Kordaki, à l'époque de la révolte à Ismaïlow ; alors que l'on parla pour la première fois de

ce chien de Kirdgeali. Tu l'as vu à Hrazgrada; et là, je n'aurais pas manqué d'en finir de suite avec lui; mais il était sans défense — livré par trahison — mon bras s'est refusé à le frapper; et cependant, je savais déjà qui il était : Hakin m'avait donné quelques renseignements — et j'avais aussi recueilli quelques particularités à Silistria de la bouche d'un homme qui avait connu la mère de Kirdgeali — l'épouse adultère de Tétéra; — il l'avait vue mourir dans la misère; sur le même grabat où elle avait donné le jour à l'enfant du crime; — il y avait une fois rencontré Ywandgi lui-même; mais il ne sut pas me dire ce qu'il était devenu. Ces indices ne suffisaient pas pleinement à ma vengeance, car ils laissaient à l'écart le premier coupable; mais, à défaut du père, j'avais le fils. Mon ami doit être satisfait, car il a eu sang pour sang — et non seulement le

sang de l'homme, mais aussi celui de la femme.

Le vieux attaman finit son récit; sa bouche resta muette, mais ses pensées ne cessèrent de s'agiter sous l'influence de ses tristes souvenirs. Après une pause prolongée, il ajouta, comme s'il eût voulu répondre à une objection qu'il venait de se faire mentalement :

— Ha! si le malheur voulait que mon sabre fidèle ne m'eût servi qu'à demi — s'il n'avait pas été frappé mortellement! Mehemed ne manquera pas à le réclamer; et les Russes n'hésiteront pas à le lui livrer, plutôt que d'irriter le pacha. Ainsi, de manière ou d'autre, le fils de l'assassin ne peut plus échapper : le sang demande du sang!

Une pareille vengeance accomplie

vaut un devoir rempli, et laisse à sa suite le calme intérieur. Le vieux attaman s'étendit donc dans son manteau, et s'endormit paisiblement; les autres Zaporogues dormaient déjà, et rêvaient de leur belle Ukraine. Les sentinelles passaient et repassaient en silence, au long des feux languissants qu'elles ranimaient par instants en rassemblant les tisons avec le bout de leurs lances.

Kirdgeali avait été transporté au monastère de Kishénieff, où les bons moines exerçaient une hospitalité digne des serviteurs de Dieu. Le supérieur du monastère, le vénérable père Athanase, fut celui qui prodigua les soins les plus empressés au jeune blessé. Jour et nuit, il était à son chevet; le malade ne faisait pas un mouvement qu'il ne fût là pour prévenir ses désirs et pour soulager ses maux. Les moines disaient que le jour où Kird-

geali avait été apporté au couvent, le supérieur, qui visitait ses blessures, ayant aperçu l'image de la sainte Vierge que le chef portait sur sa poitrine, il avait été tellement touché de cette circonstance, qu'il s'était jeté à genoux, et avait prié Dieu en pleurant. Depuis, aucune main étrangère n'avait posé ou levé un appareil aux blessures de Kirdgeali. Le supérieur lui préparait lui-même ses potions; il veillait enfin sur le guerrier blessé comme veillerait une mère sur son enfant malade.

La charité chrétienne du père Athanase était bien connue des moines du monastère de Kishénieff; toujours on le voyait prêt à venir au secours de toutes les souffrances morales ou physiques — mais jamais on ne l'avait vu attendri à ce point — ni prodiguer à personne des soins aussi touchants. Depuis que Kird-

geali se trouvait au monastère, le supérieur oubliait souvent de prendre des aliments, il négligeait de soulager son corps par le repos; quand il allait se prosterner aux pieds des autels, ses prières étaient ferventes — mais courtes; il retournait bientôt près du lit du blessé, et s'occupait soit à verser dans son cœur le baume de consolation, soit à lui rétablir le corps par toutes les ressources de l'art.

Les moines se disaient que le père supérieur s'intéressait sans doute si vivement à ce blessé, parce que c'était un défenseur de la sainte foi du Christ; — d'autres ajoutaient qu'il avait peut-être reconnu en lui un compatriote; car personne ne savait au juste de quel pays slave était le père Athanase.

Dix jours s'étaient écoulés depuis le

désastreux combat de Skoulany : grâce aux remèdes et aux soins du père, les blessures de Kirdgeali commençaient à se cicatriser. et le malade sentait déjà ses forces revenir, mais son âme restait toujours abattue. Cependant le père Athanase semblait exercer sur son patient un pouvoir surnaturel, et le fier Boulgare, accoutumé à n'obéir jamais qu'à sa propre impulsion, avouait maintenant l'existence d'une influence morale, et admettait la discussion de ses sentiments et de ses volontés. Les paroles du père Athanase avaient achevé de convaincre cet esprit égaré et rétif. Non content de détester ses fautes, il excusait aussi celles des autres; il disait : — Dieu dans sa miséricorde pardonne au pécheur; — hommes, nous devons pardonner au prochain.

Ainsi la charité lui était venue enfin après la foi.

Les prières du père Athanase avaient effacé toutes les aspérités de ce farouche caractère. Toute pensée haineuse et jalouse avait fui de son cœur ; il priait pour l'âme de Toudor sincèrement et sans arrière-pensée. S'il demandait au Seigneur de lui rendre son fils, c'était surtout pour le diriger dans une voie toute différente de celle que lui-même avait suivie, et pour le garantir de la contagion de son exemple.

Un soir, le père Athanase était assis avec Kirdgeali à l'entrée du monastère; le soleil à son déclin répandait une douce clarté; ses rayons amollis ne frappaient plus sur tous les objets comme des flèches acérées, mais ils semblaient y glisser complaisamment. La rosée commençait à effleurir sur les herbes; on entendait au loin les troupeaux domestiques rentrant des pâturages mugir à leurs étables; les

hirondelles rasaient la surface cristalline du lac, et décrivant des zigzags dans leur vol, elles se rencontraient en leur route aérienne — gazouillaient au passage, comme si elles se fussent confié un secret — et poursuivaient leurs courbes agiles; cachés dans les buissons, les chœurs des oiseaux inoffensifs chantaient leurs refrains du soir, où ils se racontent sans doute leurs peines et leurs plaisirs; et les hommes s'acheminaient vers leurs demeures après avoir rempli leur tâche journalière, causaient entre eux, et se communiquaient leurs désirs et leurs espérances. Tout invitait l'homme souffrant à soulager son cœur en déposant dans le sein d'un ami le fardeau qui l'oppressait; toutes les voix de la nature semblaient dire à l'unisson : « La peine confiée perd de son amertume. »

Kirdgeali a compris ces voix; il sentit

ce besoin de l'âme de s'épurer en s'humiliant : sans rien omettre, sans se disculper sur aucun point, il fit confidence de sa vie tout entière au père Athanase. Aucune question de la part du supérieur — si détournée qu'elle fût — n'avait jamais provoqué ces aveux bien coûteux; mais une fois que Kirdgeali se fut mis à lui raconter les orages et les sinistres dont il avait été la proie, il ne perdit pas une parole de sa bouche. — Recueilli comme au tribunal sacré de la pénitence — attentif à chaque mot, comme si chaque mot de cette révélation eût décidé du salut de son âme — il tremblait — il pâlissait.... subissant les diverses émotions du pénitent.

Kirdgeali venait d'achever sa confession ; — le saint moine posa ses deux mains sur la tête du pécheur, et la serrant contre son sein avec l'affection qu'un

ange eût témoignée à l'homme repentant, il prononça d'une voix tremblante d'émotion : — Mon fils, la miséricorde de Dieu ne connaît pas de bornes ! Celui qui pardonna à de plus coupables que toi, n'a pas épuisé la source de sa bonté! Place ton espérance en lui — car lui seul peut mettre un terme à tes souffrances — et lui seul peut te consoler.

Ces mots furent à peine prononcés, que l'on entendit le bruit d'une sonnette indiquant l'arrivée d'une voiture attelée de chevaux de poste ; presque aussitôt une troupe nombreuse de cavaliers russes entra dans la cour du monastère. Le *capitaine Sprawnik* sauta en bas du *kibitka*, et s'adressant au père Athanase, il dit avec arrogance :

— Un Boulgare, nommé Kirdgeali, est venu se réfugier dans votre monastère : où est-il?

Sans laisser au supérieur le temps de répondre à cette brutale interpellation, Kirdgeali dit en lançant un regard de mépris sur cet automate :

— C'est moi qui me nomme Kirdgeali; que me voulez-vous?

L'officier sourit.

— Fais tes paquets; tu vas retourner chez nos amis les Turcs rendre compte de quelques petites gentillesses de ta façon.

— De quel droit me donnez-vous des ordres? reprit Kirdgeali. C'est à l'hospitalité, et non à la violence, que j'ai droit de m'attendre sur cette terre. Qu'avez-vous à me reprocher?

Pour toute réponse, le servile employé donna le signal convenu ; les soldats se ruèrent sur le blessé, et le chargèrent de fers. Toute résistance eût été inutile ; aussi Kirdgeali n'essaya-t-il pas de se défendre. Le respectable supérieur implorait en vain le sbire.

— Tel est l'ordre du tzar, disait-il en montrant un papier scellé ; ce n'est pas mon affaire de songer à ce qui peut arriver au prisonnier.

— Ce sont des vils esclaves, dit Kirdgeali. Mon père, adieu! et il se jeta aux genoux du père Athanase et il lui demanda sa bénédiction, que le religieux lui donna en étouffant de larmes. Il ajouta qu'il le suivrait au milieu des Turcs. Il le baisa au front, à plusieurs reprises, avec une effusion paternelle,

tandis que Kirdgeali lui embrassait les mains, avec une tendresse vraiment filiale.

— Mon père, priez pour moi! dit-il. Maintenant, faites votre devoir, dit-il à l'officier russe en se relevant; et bientôt la *karoutza* emporta le prisonnier sur le chemin de Skoulany.

❀

XIX.

Comme toutes les choses se mêlent dans ce bas monde! et quel est l'homme qui puisse par les connaissances humaines, dire seulement ce qui l'attend demain?

Quelques jours auparavant, le drapeau de l'indépendance flottait sur la ville de Yassi, et les chrétiens se croyaient à jamais victorieux et libres; mais le croissant avait repris la place qu'il usurpa sur la croix, et, au lieu du drapeau à trois bandes, le *bougnfchouk* — l'étendard de queues de cheval — flottait aux faîtes de la belle capitale.

Quelques jours auparavant, le château des hospodars recevait dans sa noble enceinte l'héritier de ses anciens maîtres, escorté des enfants de la Grèce, qui revendiquaient leur patrie : maintenant c'était le *pacha à trois queues*, le séraskier Mehemed, qui commandait souverainement dans le château des hospodars, réservant la prison et le pal pour les chrétiens.

Et puis, voilà que le même Mehemed — ce sanglant favori du sultan — ce fléau

des chrétiens— qui, depuis qu'il avait traversé le Danube, n'avait su donner d'ordres que pour incendier, piller et massacrer, et qui n'avait jamais accordé de quartier à un ennemi, ni de grâce à un délinquant ; eh bien, ce Mehemed s'était tout-à-coup humanisé : d'inexorable, il était devenu presque bénin : on aurait dit que le mot *pardon* ne sonnait plus vide de sens à son oreille.

C'est que l'enfant du pacha s'était retrouvée à Piteshte. Mais qui eût dit que, dans ce cœur farouche, l'amour paternel eût été assez fort pour y faire naître la pitié?

Cependant, il en arriva ainsi.

Depuis l'instant où l'on eut appris que Sara Michaëla était au nombre des captifs que l'armée d'Achmet avait emme-

nés de Piteshte, jusqu'au moment de son arrivée à Yassi, personne ne doutait qu'elle ne fût punie par son père, suivant toute la rigueur des lois du Prophète.

Elle avait renié la foi des vrais croyants, et souillé le sang de son père en s'alliant à un giaour deux fois renégat: ce double crime n'était point pardonnable aux yeux d'un Musulman aussi rigide et aussi orgueilleux que l'était Mehemed

Hakin tenait déjà prêt un sac de cuir pour l'enfant de Kirdgeali, et une corde de chanvre pour le cou de Zoulma. Et, quant à Sélima, il pensait qu'on lui donnerait à choisir entre un cordon de soie et une pilule empoisonnée. Mais ses sages prévisions furent déçues de tout point. Le pacha s'effaça devant le père: et celui-ci reçut sa fille, comme si jamais elle ne

l'eût offensé. Il la prit avec transport dans ses bras, et la baigna de ses larmes. Il prit l'enfant, et le serra contre son sein Il dit à Zoulma : « Tout est oublié; qu'Allah et le Prophète t'accordent longue vie et prospérité ! » Et le pacha paraissait heureux de ce pardon illimité qu'il accordait pour la première fois.

Quant à Sara Michaëla — elle ne répandit pas une larme — elle ne répondit à aucune des caresses de son père : car — elle ne le reconnut pas. Elle ne montra ni tristesse, ni gaieté — elle ne pleurait ni ne riait. Sa pâle figure, ses yeux naguère brillants, ses lèvres à demi colorées se trouvaient voilés d'un étrange réseau — semblable à ces flocons vaporeux qui flottent dans l'air vers le déclin de l'année, et qui, presque imperceptibles à l'œil, et ne laissant apprécier ni leur couleur ni leur forme, communiquent

cependant quelque chose de terne et de singulier à l'atmosphère. La figure de la jeune femme avait une *expression* pour laquelle le langage humain n'en aurait pas. Elle semblait ne reconnaître ni son fils ni Zoulma — elle ne questionnait sur rien — ne demandait rien — elle avait perdu tout souvenir du passé. Ses idées avaient reçu un choc si terrible, qu'elles s'étaient comme pulvérisées, et n'avaient plus ni ordre — ni suite — ni liaison. Aucun sentiment ne pouvait plus germer dans cette âme frappée d'inertie, et nulle image du passé ne pouvait plus s'y réfléchir. Cependant, on la voyait souvent prier. Mais que pouvaient être ses prières? Étaient-ce seulement des paroles prononcées par ses lèvres, et mécaniquement, sans que son âme y prît part? Serait-il possible que Dieu frappât l'homme dans son intelligence jusqu'à le rendre incapable de tout élan vers son Créateur? ou

bien, plutôt, les paroles incohérentes que la pauvre insensée débitait les mains jointes, et les yeux au ciel, n'avaient-elles pas revêtu un nouveau sens pour son âme oublieuse, et, quoique inexplicables pour les hommes, n'étaient-elles pas comprises et recueillies par les anges? Elle mangeait quand on lui présentait de la nourriture —elle s'endormait quand on la mettait au lit; mais il fallait que d'autres pensassent pour elle. Son état était un alliage inexplicable de vie et de mort. Son corps habitait la terre ; mais où était son âme? Flottant entre la terre et le ciel, traînait — elle après soi son enveloppe mortelle, comme le serpent traîne la peau dont il se dégage par degrés? Le coup qui l'avait frappée n'avait-il pas été assez violent pour amener une disssolution instantanée? et alors, ne subsistait-il plus entre le principe immortel et son expression matérielle, qu'un rapport de contact, suffi-

sant pour rendre le corps agissant—mais non intelligent?

C'était depuis l'assassinat de Toudor, dont chacun avait cru Kirdgeali coupable, que Sara Michaëla en revenant de son évanouissement, s'était trouvée dans l'état de démence que nous venons de décrire. Elle était d'une impassibilité que rien ne pouvait altérer ; on combattait à ses côtés sans qu'elle témoignât — non pas de l'effroi — mais même de l'attention. Les Turcs l'emmenèrent — elle ne sembla pas s'en apercevoir. On lui parlait de Kirdgeali — de Toudor — elle ne donnait pas le plus léger signe d'intelligence et de souvenir. Elle assista aux derniers moments de la vénérable Eudoxie, qui fut assez heureuse pour ne pas survivre long-temps à son cher Toudor. Le prêtre qui assistait la moribonde ainsi que tous les autres témoins fondaient en larmes,

en écoutant ses dernières paroles, dictées par la vertu chrétienne et par l'amour constant de son pays : Sara Michaëla resta immobile comme une statue.

Le pacha a retrouvé sa fille, et sa tendresse cherchait à ressaisir un simulacre de bonheur. Cet impérieux Musulman, qui, dans toute sa vie, n'avait pu se façonner à la résignation, cherchait maintenant à se faire illusion, et à se contenter de peu — il demandait des consolations à l'avenir. Musulman, il se soumettait à la fatalité — père, il s'appuyait sur une ombre pour se créer une espérance.

Personne à la cour de Mehemed n'osait prononcer le nom de Kirdgeali; toutes les fois que Hakin rencontrait Sara Michaëla ou son enfant, il tremblait de tous ses membres, et l'expression de sa face, à la fois grotesque et effrayante,

indiquait d'horribles imprécations mentales. La cupidité, la haine, la vengeance et la peur, sont les seuls mobiles que puisse connaître un eunuque; il s'attache à son maître par habitude et par calcul, mais non par affection.

Deux hommes se trouvaient encore intéressés au sort de Kirdgeali : c'était Achmet et son fils Abdallah. Mais le vieux pacha de Vidin — bien que, grâce au yatagan de l'implacable Boulgare, il eût perdu six de ses fils, et qu'il ne lui en restât qu'un seul — ne montrait pas le moindre acharnement contre l'ancien aga. Il avait été le premier à dire à Mehemed : Soumets-toi à ta destinée, il est inutile de lutter contre le sort; là — toute puissance est sans force. Quant à Abdallah, il n'avait pas oublié l'impression qu'avaient produite sur lui les traits ravissants de la fille de Mehemed : il

pouvait se dire aussi — les trésors du père seraient les siens s'il obtenait la main de la fille — mais, deux fois Kirdgeali lui avait sauvé la vie; à Roudnick il lui avait dû sa liberté — et le noble cœur du jeune Musulman ne pouvait un instant souhaiter la mort de celui auquel il devait tant de reconnaissance.

Sur ces entrefaites le vieux Neczaï arriva à Yassi avec ses escadrons zaporogues. Le séraskier — Turc de la vieille roche — détestait par orgueil, ainsi que par conviction, tout ce qui portait le nom de chrétien. Cependant il reçut en frère le vieux attaman. Il y a entre tous les hommes de cœur une parenté qu'ils ne peuvent eux-mêmes renier, quelles que soient les barrières que leur religion et leur race aient élevées entre eux.

Neczaï raconta le combat de Skoulany.

— Je me suis aperçu, dit-il, que les spahis de Youssouf, pacha d'Ibrahilow, allaient un peu à la manière des Russes, c'est-à-dire qu'ils s'amusaient à tirer de loin avec leurs longues carabines, et qu'ils dépensaient de la poudre à ne faire que du bruit. De cette façon ils auraient pu ne jamais venir à bout de ces quelques hommes, qui se défendaient mieux qu'on ne les attaquait. Alors j'ai montré ces ennemis à mes compagnons — je leur ai dit que c'étaient des alliés des Russes — et, en un quart d'heure, ajouta-t-il, en faisant un geste de sa main, pour exprimer qu'il regardait cette affaire comme une bagatelle — et en un quart d'heure nous les avons expédiés. Il n'a pas été nécessaire de nous y reprendre à deux fois.

Neczaï ne fit point mention de Kirdgeali, de peur d'irriter la saignante bles-

sure de Mehemed ; mais celui-ci lui demanda lui-même ce qu'était devenu le chef des rebelles.

— Il s'est vaillamment comporté, reprit Neczaï en caressant sa moustache ; ses gens ont emporté son corps ; mais, s'il a survécu à ses blessures, le pacha Youssouf aura soin de le réclamer pour le remettre entre tes mains. Je lui ai recommandé cet arrangement avec les Russes; quant à moi, je ne veux avoir avec ces gens-là que des relations directes, le sabre au poing, sur le champ de bataille.

Quelques jours après, le Tatare envoyé par Youssouf apporta la nouvelle que, livré par les Russes, Kirdgeali, enchaîné et sous bonne escorte, serait bientôt à Yassi.

Mehemed reçut la dépêche d'un air

mécontent; il eût mieux aimé apprendre que le ravisseur et l'époux de sa fille était mort de la mort du guerrier. C'en eût été fini, et lui, Mehemed, ne se serait pas vu forcé d'employer contre lui le glaive de la justice. Qui sait, si, dans ce moment l'ancien attachement qu'il avait pour l'aga de sa garde albanaise ne vint pas lui émouvoir le cœur; si le souvenir des services qu'il en avait reçus, du respect qu'il lui avait montré jusque dans le fort des batailles, ne vint pas plaider la cause du captif? Qui sait si l'orgueil musulman ne répugna pas à flétrir par un supplice, celui dont le sang s'était mêlé au sien?

Mehemed ne communiqua à personne le fond de ses pensées, mais Hakin apprit la prochaine arrivée du captif, et toutes ses anciennes craintes se réveillèrent. La mort de Houssaïn et de Hopour

se retraça à sa mémoire, et leurs spectres sanglants ne lui laissèrent plus un instant de paisible sommeil. Le cri de la conscience n'entrait pour rien dans toutes ses transes, mais la peur livide torturait son âme ; il craignait que Kirdgeali ne le déclarât complice de ces assassinats, et que la corde vengeresse ou la pointe de fer de Mehemed ne fissent droit à cette accusation.

Hakin prit son parti : il alla trouver le sérasquier son maître. Assis sur un divan à la mode orientale, Mehemed, Achmet et Neczaï fumaient dans de longs chiboukes, humectant de temps en temps leurs lèvres avec le café parfumé de Moka, qu'on leur servait continuellement. Tous les trois gardaient un silence convenable à leur dignité. Hakin entra, et se prosternant la face contre terre, il s'écria :

— Oh! le plus puissant parmi les puissants de la terre! souverain maître de ma vie! que ta colère s'abatte sur ma tête : je suis coupable, et je viens pour m'accuser.

— Que veux-tu? dit Mehemed.

— Je suis coupable, et j'ai commis un grand crime.

— Lève-toi, et parle.

Mais l'eunuque continuait sans se lever :

— Lion de vaillance! astre de justice! souffre que je m'accuse devant toi! Ce que j'ai à te dire concerne l'honneur du noble sang de tes veines.

La figure du pacha se rembrunit.

— Lève-toi, te dis-je, et parle! Je n'ai rien de caché pour mes amis.

Hakin se leva, croisa ses bras sur sa poitrine et commença le récit.

— Lieutenant du padishah du monde! sache que ce n'est pas Hopour qui assassina Houssaïn. Ce fut ce mécréant — ce démon de Kirdgeali.....

Il s'arrêta; — personne ne prononça un mot — on entendit seulement le vieux Achmet soupirer. Hakin continua.

— Soit qu'il se fût laissé dominer par les menaces, ou séduire à l'appât du gain, Hopour avait aidé Kirdgeali à pénétrer dans l'enceinte du harem; il me l'avoua lui-même, quand je vins visiter le jardin. A la vue du cadavre de Houssaïn, je ne fus pas maître de ma fureur;

et, pour sauver l'honneur de ton harem, j'ai percé moi-même le cœur de Hopour. J'ai gardé le silence; mais, puisque le criminel se trouve maintenant entre tes mains, que ta vengeance atteigne le coupable! Coupable de mon côté, j'attends ta juste sentence.

Il dit, et se prosterna de nouveau la face contre terre. Le sérasquier jeta sur lui un regard de mépris insouciant.

— Lève-toi, et va-t'en! lui dit-il.

L'eunuque se leva et sortit, en se félicitant sur son stratagème, et de s'être ainsi tiré de toute anxiété par un aveu tronqué de son crime.

— Noble pacha, dit le sérasquier après quelques instants de silence, et s'adressant à son père adoptif; noble pacha, je

remets à ta disposition l'assassin de ton fils Que ta justice ne prenne conseil que de ta douleur.

Le vieux pacha de Vidin leva ses yeux humectés des larmes paternelles.

— Noble sérasquier, dit-il, une sanglante vengeance ne rendrait pas la vie à mon enfant. Allah avait fixé sa destinée; elle ne pouvait être différente. Je pardonne à Kirdgeali la mort de mes fils. S'il n'a pas d'autres crimes à expier, je te supplie de le faire remettre en liberté.

La touchante voix du vieillard attendrit le sérasquier; — mais ces paroles lui rappelèrent aussi qu'il était organe et gardien de la loi.

— La vengeance s'efface, mais non la

justice, dit-il ; et ces mots tombèrent comme un arrêt de mort inflexible.

Abdallah entra à son tour.

—Sérasquier, dit-il, les spahis du pacha d'Ibrahilow viennent d'amener Kirdgeali prisonnier. Que dois-je faire de lui ?

— Qu'on l'enferme dans la tour noire, répondit le sérasquier, et qu'on mette six janissaires de garde à sa porte.

Abdallah savait bien ce que présageait cette prison et cette surveillance; il se permit de glisser une observation.

—Sérasquier, les prisonniers grecs ont déposé que Kirdgeali n'avait pris aucune part aux pillages que leurs chefs ont exercés dans le pays ; que les brigands, qui avaient mis à feu et à sac toutes ces

contrées, ont aussi commis le meurtre sur la personne de Toudor, meurtre dont injustement on avait accusé Kirdgeali.

Il y avait de la générosité et de la hardiesse dans ce discours du jeune aga. Le pacha l'apprécia sans doute, mais il avait pris une détermination inébranlable.

— Va, répondit-il avec sévérité; et veille à ce que les ordres que je t'ai donnés soient strictement exécutés.

La karoutza qui avait amené Kirdgeali s'était arrêtée à la grande porte du château; les fers du captif résonnèrent sur le pavé; les Turcs se jetèrent à sa rencontre, semblables à des loups affamés qu'attire l'odeur du sang — mais, si au lieu d'un vil mouton, les

loups rencontrent un sanglier blessé — ils reculent épouvantés, et n'osent l'attaquer, accoutumés qu'ils sont à le redouter. Ainsi firent les Turcs à l'aspect de Kirdgeali. Les rangs s'ouvrirent devant la seule puissance de son regard — personne n'osa l'insulter. Abdallah s'approcha de lui, la tristesse peinte sur la figure.

— Kirdgeali ! tu m'as donné la liberté et la vie ; moi — je me vois forcé de devenir ton geôlier. Ce n'est pas ainsi que je voudrais m'acquitter envers toi — mais tel est notre sort. Suis-moi.

Et ils s'acheminèrent tous les deux vers la tour noire.

Que de tristes pensées accompagnaient le captif !

— Voici donc où viennent se briser tous les élans de mon ambition! Voici le trône que j'ai rêvé! Et ma femme!... elle a horreur de moi comme d'un lâche assassin... Et mon fils!... on lui apprendra peut-être à maudire le nom de Kirdgeali!... Ah! père Athanase! que n'es-tu ici pour m'aider à prier!.....

Et soudain craignant que ces idées lugubres ne se reflétassent sur sa figure, et ne fussent apparentes à la tourbe qui l'environnait, il baissa les yeux — et d'un pas sûr, quoiqu'il traînât à ses pieds de lourdes chaînes il traversa la cour à la suite d'Abdallah.

Kirdgeali avait bien dépouillé le vieil homme; — la voix du devoir — le cri de la conscience, avaient pris désormais le dessus sur les accents de ses passions; — mais il n'était pas entièrement hum-

ble, il ne pouvait souffrir la compassion. Est-ce un crime, est-ce même un péché que de vouloir se conserver un maintien digne? Et n'y a-t-il pas une pudeur pour l'âme comme pour le corps!

Toutes les nouvelles circulent aisément au harem; à plus forte raison lorsqu'elles y sont lancées avec intention. Par un sentiment d'orgueil bien placé, Abdallah proclamait tout haut que, s'il possédait la liberté et la vie, ce n'est que grâces à la générosité de Kirdgeali, et son cœur jeune et ardent échauffait ainsi une sympathie générale en faveur du captif magnanime.

L'enfant de Kirdgeali se trouvait à la fenêtre du harem au moment où l'on menait son père en prison, la fidèle Zoulma écarta brusquement l'enfant pour qu'il ne fût pas témoin d'une scène

qui pouvait imprimer à son jeune cerveau une sensation incompatible avec le respect qu'il devait à l'auteur de ses jours; mais, espérant qu'une forte émotion pourrait amener une crise salutaire pour sa maîtresse, elle l'attira vers la fenêtre, et lui montra son époux enchaîné, et entouré des janissaires qui le suivaient vers la prison. Mais quel fut son chagrin en voyant que, non contente de se refuser à reconnaître les traits de son époux, la jeune femme, bien éloignée de ressentir une commotion douloureuse de ce spectacle, se livrait au contraire à une indéfinissable joie — battant des mains — sautant de plaisir — et, dans ses monologues tronqués, s'adressant tantôt à des êtres imaginaires, tantôt se félicitant d'un bien-être physique qu'il était facile d'apprécier à son teint animé, à son regard fiévreux et à la vivacité saccadée de ses mouvements.

Cette contradiction cruelle entre l'état réel et l'état visionnaire de la malade, arrachait les larmes à la pauvre nourrice. Tout-à-coup, la jeune femme se leva gravement, fit quelques pas de l'air d'une inspirée, s'agenouilla, et se mit à prier à haute voix. La vieille suivait des yeux tous ses mouvements : ses paroles étaient claires — une joie mystique rayonnait sur son visage — on eût dit que sa tète s'était soudain encadrée au nimbe des bienheureux! — C'était, dans toute sa physionomie et dans sa pose, l'ineffable satisfaction d'un ange, apportant sur la terre un message de la bénédiction céleste. La nourrice comprit que dans ce moment l'intelligence suprême rendait par une voix inconnue la lumière à cette âme obscurcie — une révélation surhumaine venait d'enseigner à l'épouse la proximité de son bien-aimé; comme par une compensation du temps qu'elle avait passé

dans les ténèbres, son esprit se rouvrait à la fois et sur le passé et sur l'avenir.

Kirdgeali était donc prisonnier. Un étroit cachot, sombre et froid comme le tombeau, était sa nouvelle demeure. Pas un petit carreau — pas une fente seulement pour y laisser pénétrer le jour. L'air n'y entrait qu'après de longs détours. Depuis qu'Abdallah l'avait quitté, Kirdgeali était resté debout, appuyé contre la muraille humide. Ses regards avaient beau plonger dans les ténèbres — rien n'y perçait : c'était une véritable préparation au cercueil. La porte s'ouvrit — un eunuque, muet comme un fantôme, parut devant lui, une petite lanterne à la main. Il descendit quelques marches en pierre — jeta sur les dalles qui formaient le sol, une botte de paille — plaça à côté une cruche d'eau — un morceau de pain

— et il s'en alla, sans avoir prononcé une parole. A la faible lueur de la lanterne qui s'en allait, Kirdgeali put s'esquisser le puits infect dans lequel on l'avait jeté. Des pierres brutes, grossièrement jointes, un anneau énorme, et d'horribles crocs de fer scellés dans la muraille; — voilà ce qu'il y vit. A l'instant où la porte s'ouvrit, il aperçut les six janissaires armés qui le gardaient; puis, la porte retomba — la clef tourna — et Kirdgeali se trouva de nouveau dans son cercueil anticipé. Le malheureux! il ne pouvait se faire illusion sur son sort; et ce qui lui était le plus affreux — ce n'était pas l'idée de cette interminable agonie et de cette soif dévorante qui brûle le malheureux supplicié sur le pal impitoyable, où il se tord comme un ver de terre — épouvantables tourments, qui, lentement et à petites gouttes, font

savourer au patient tous les rongements hideux du trépas — et qui à chaque instant le réveillent à la vie, pour ne pas laisser jusqu'à la moindre parcelle de son corps, jusqu'à la partie la plus retirée de la moelle de ses os, sans qu'elle ne soit macérée par la torture — non, ce n'était pas la mort — ce n'était pas la douleur, si atroce qu'elle pût être, qui couvrait le front altier du chef des grosses gouttes de sueur froide.... ce qui faisait reculer ainsi son âme — c'était d'aller à la mort, entouré du même appareil ignominieux, que les vulgaires malfaiteurs — c'était de laisser sa mémoire entachée du souvenir d'un supplice infamant — et d'en léguer la souillure à son enfant.

— Oh ! s'écria-t-il, trop heureux Michaïlaki ! que ton sort est digne d'envie !

Il secoua ses chaînes en désespéré ; mais elles étaient attachées au bloc de granit.

Soudain, une idée consolante jaillit du fond de son malheur — une sainte confiance éclaira son âme.

— Oui, dit-il, mes fers resteront sur la terre ! — Libre de toute entrave — pur de toutes mes souillures, que Dieu me remettra dans sa miséricorde, j'irai habiter un autre monde — et mon temps d'épreuves — et ma misère terrestre, ne seront pas perdus ni pour moi ni pour mes frères !

Son sang s'apaisa — ses paupières se fermèrent ; — et il sommeilla calme et tranquille — sa respiration était régulière et douce, comme celle d'un homme en

paix avec ses voisins et avec sa conscience.

Ce calme béatifique vint, sans doute, rafraîchir son âme, au moment où Sara Michaëla pria pour son époux.



XX.

Plusieurs heures s'étaient écoulées, et Mehemed n'avait pas encore prononcé l'arrêt du captif; ce qui était éminemment contraire à l'usage établi en Orient. Là, on absout ou l'on condamne; mais

on ne fait pas habiter les prisons — préventivement — pendant des mois et des années entières. On n'y énerve pas l'âme des accusés par les inquiétudes et les pensées solitaires. Les Turcs, tout barbares qu'ils soient, ne cherchent pas à avilir, à dégrader les forces intellectuelles par l'affaiblissement graduel du corps; ils respectent l'énergie de sentiments, même dans un captif condamné à subir une peine infamante. Ils sont trop loin encore de cette civilisation européenne, qui, dans sa sollicitude pour le repos public, craint les héros — autant que les voleurs.

Mehemed hésitait à condamner un homme! lui, qui plus d'une fois avait, d'un seul mot, fait des milliers de cadavres! qui, jamais ne s'en était repenti un instant!... Les vieux amis du sérasquier sentaient à sa préoccupation qu'une

lutte violente s'était établie entre les penchants de son cœur et les devoirs du magistrat; et leur silence rendait d'avance hommage à sa décision. Abdallah tirait bon augure de cette lenteur inaccoutumée; il n'y avait que Hakin qui tremblât de voir la situation se prolonger, et qui, dans son angoisse croissante, parût craindre maintenant l'arrêt presque autant que le pardon. Il était en proie à une agitation que l'immobilité générale rendait encore plus frappante : au surplus, il n'évitait plus la rencontre de Zoulma; loin de là, il avait avec elle des entretiens secrets et très explicites; deux fois aussi il se rendit chez Abdallah. Bref, soit que la peur lui eût tourné l'esprit, soit que quelque sac d'or lui eût fait oublier et ses craintes et ses antipathies, il s'était fait un très notable changement dans ses idées et dans ses vues. Il était certainement d'intelligence avec la nourrice et le

jeune aga, et le complot qu'ils tramaient ensemble était en bonne passe, car ils échangeaient souvent tous les trois de rapides coups-d'œil, reluisants d'assurance et de satisfaction. Était-ce le hasard qui avait immiscé le méchant vieillard dans le secret? ou bien, le perfide eunuque l'aurait-il surpris aux amis de l'infortuné? ou bien encore, par une coïncidence étrange, une bassesse criminelle et une noble pensée se seraient-elles rencontrées en chemin pour arriver au même but?

Vers le soir, Mehemed entra dans la chambre de sa fille. Immobile et silencieuse, on l'eût prise d'abord pour une statue représentant la Résignation — mais la foi sublime de son front — la distraction extatique de son regard — et l'expression de tendre mélancolie qui se mêlait, dans tout son être, à un doux contentement respiré dans des régions

plus élevées — donnaient encore mieux à l'infortunée, l'air d'une madone priant pour le genre humain.

Mehemed la contemplait dans un recueillement religieux. Le petit enfant vint alors, avec ses caresses enfantines, attendrir le cœur ballotté du sérasquier. Zoulma lui fit observer que sa fille, complétement étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, avait appris par une révélation intime et symphatique que son époux se trouvait près d'elle — et, chose étrange, bien qu'elle le sût prisonnier, elle ne s'en affligeait pas. Son cœur pressent, ajouta la nourrice, leur réunion prochaine ; car elle voit ce que les hommes ne voient pas.

Cet entretien, si intéressant pour le cœur d'un père, fut interrompu par l'arrivée de Hakin.

— Puissant seigneur, dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, le grand visir, la main droite du Padishah du monde, est arrivé récemment à Silistria ; il vient de t'expédier un courrier, qui attend tes ordres pour te remettre les dépêches dont il est porteur.

Le sérasquier sortit après avoir embrassé le petit enfant, qu'il avait pris sur ses genoux; l'eunuque resta, et eut encore avec Zoulma une mystérieuse conversation, dans le courant de laquelle il n'y eut qu'un très petit nombre de paroles échangées, et à voix si basse, qu'aucune oreille étrangère n'en pouvait surprendre le sens. Cette conversation, plus abondante en gestes qu'en mots, était d'ailleurs conforme aux habitudes silencieuses des harems, qui rendent ce langage familier à ceux qui les fréquentent.

L'eunuque sortit de son sein, avec toutes sortes de précautions préliminaires, une bague d'or qu'il montra à la nourrice, en lui disant :

— J'ai le signe — sois prête.

Il leva les dix doigts de ses mains, puis, les ayant refermés, il en leva deux encore — enfin, ayant de nouveau caché la bague avec soin, il sortit de la chambre, en recommandant encore une fois par ses gestes, le silence et la prudence.

Pendant que les deux interlocuteurs mimiques s'entretenaient ainsi que nous venons de le dire; le témoin de ce muet dialogue, l'infortunée Sara Michaëla s'était retirée dans un coin de la chambre, avec toutes les démonstrations d'une vive terreur; à quoi les acteurs principaux,

trop préoccupés de leur affaire, ne donnèrent aucune attention.

S'étant blottie dans l'endroit le plus reculé, elle faisait autour d'elle des signes de croix, comme pour chasser le démon; ses yeux — qui, par l'effet de sa frayeur, s'arrondissaient dans leurs orbites — ses yeux ne se détachaient pas de la figure de l'eunuque, et suivaient le moindre de ses mouvements; et au moment où Hakin fit briller le précieux talisman aux regards de la nourrice, elle plia ses mains en signe de prière, et murmura tout bas, avec l'expression d'une angoisse intime : — Sauveur du monde! arrache-le des hommes!... là!... là!... voilà! qu'ils s'y opposent... ils ne veulent pas me le laisser... là! tous les deux, nous devions aller vers toi! sur ce rayon doré — tu nous recevras tous les deux — oh! quel calme! quel bonheur!... oui! oui! je le

vois... Père éternel, sauve tes enfants!...

Dès que Hakin se fut retiré, la frayeur disparut des traits de la jeune femme, ses yeux se fermèrent, sa tête se baissa, elle s'endormit... comme l'enfant qui s'endort sur le sein de sa mère.

Le sérasquier avait reçu les dépêches des mains du courrier du grand visir; à mesure qu'il lisait, sa physionomie devenait de plus en plus sombre — il finit; relut de nouveau. — La seconde lecture achevée, il plia le papier, le serra dans la poche de son kaftan — et ne dit pas un mot. Le courrier, immobile, comme s'il eût été taillé en pierre, se tenait devant le pacha.

Mehemed leva les yeux.

— Va! demain tu auras la réponse.

Le courrier sortit. Le sérasquier frappa dans ses mains, et l'un des eunuques parut. Sans le regarder, le maître dit :

— Tu avertiras l'attaman et le pacha de Vidin que je souhaite les voir, aussitôt après l'izan du soir.

Le sérasquier resta long-temps à méditer. Aucune syllabe ne s'échappait à travers ses lèvres, et sa posture immobile ne trahissait aucune émotion — sinon, que ses épais sourcils arqués vers le centre du front, se convulsaient par intervalles, ce qui, joint au frémissement de ses paupières abaissées, semblait exprimer une douleur, et une déception profondes. Enfin, un soupir gonfla sa poitrine, et il prononça ces paroles, comme en réponse à ses propres réflexions :

— Non ! on ne lui laisse pas de milieu —

la mort — ou l'ignominie. C'est à lui de choisir.

La nuit était venue; les Musulmans, après avoir murmuré l'izan sacré, et avoir, par l'accomplissement de ce devoir pieux, couronné les travaux du jour, ne pensaient plus qu'à se livrer au repos. Les lumières disparaissaient les unes après les autres des nombreuses fenêtres du harem, comme les étoiles s'éteignent, quand l'aurore reparaît. Dans tout le vaste bâtimeut, la chambre du sérasquier restait, seule, éclairée comme de coutume, malgré l'heure avancée de la nuit.

On apercevait aussi une faible lumière percer à travers les meurtrières de la tour noire. C'était de la chambre des gardes qu'elle s'échappait, cette lueur.

Kirdgeali dormait dans les ténèbres.

Soudain il s'éveilla. Oh! quel rêve il venait de faire! Il avait revu Sara Michaëla dans tout l'éclat de sa beauté, son bel enfant sur les bras, entourant son époux d'amour et de respect. Eudoxie était là, bénissant leur heureuse union. Toudor lui prodiguait les témoignages d'une héroïque amitié. Son noir coursier l'attendait à la porte et des milliers de Boulgares assemblés devant la maison faisaient retentir les airs des cris : vive notre héros! notre tzar! Cependant le père Athanase, la sainte croix à la main, invoquait le Très-Haut pour l'armée chrétienne et pour le chef qui la commandait. Éveillé en sursaut, Kirdgeali ne se rappelant pas sa cruelle position, voulut se dresser sur ses pieds — ses chaînes le ramenèrent à la réalité. Les beaux songes, les belles illusions s'envolèrent, sans que leurs ailes d'or laissassent aucune trace. Kirdgeali écouta alors les

bruits de la nuit. Mais il n'entendit que les cris lugubres du hibou — et les gémissements du vent, qui rôdait autour de sa prison — parfois aussi, quelque exclamation bruyante des janissaires qui veillaient sur lui, arrivait à son oreille.

Oh! s'il avait pu seulement respirer quelques bouffées d'air pur — de l'air du ciel — et s'étendre librement sur la terre! remuer seulement à son aise ses bras et ses jambes, sans rien de plus! il lui semblait que cela seul eût suffi à sa vie, et à sa satisfaction! Mais, hélas! ses chaînes ne devaient tomber que devant son trépas! il en avait fini même avec les plus indifférentes fonctions de la vie : jamais il ne marcherait dans la campagne—jamais il ne s'assiérait sur l'herbe — jamais il ne reverrait ni l'aurore, ni le crépuscule, ni les cieux, ni les arbres — jamais il n'entendrait ni les voix de la nature ni la parole d'un ami. Oh! comme à ce

moment il envia toutes les occasions de sa vie où il s'était trouvé si malheureux — où il avait rugi et blasphémé! Le gouffre du désespoir est incommensurable : on ne sait jamais si l'on est au fond. Enfin, Kirdgeali entendit son âme lui chanter ses dernières paroles — la suprême élégie : rien ne lui fut épargné — pas un regret — pas un remords — pas une ironie — pas un reproche. Sa vie entière lui apparut sous la forme de son propre spectre, poursuivi à la fois de ses persécuteurs et de ses victimes, de ses amis et de ses ennemis. Un groupe immobile se tenait à l'écart — et l'indéfinissable expression des regards de ces trois personnes lui faisait plus de mal que l'acharnement de la foule qui clabaudait contre lui — ces trois personnes étaient Michaëla, Toudor et Eudoxie. Michaïlaki était là aussi, tout sanglant et déchiré, mais gardant son ironique ten-

dresse et sa cruelle gaieté. » Ah! disait-il en passant son bras dans celui de Kirdgeali, je puis maintenant te dire tout ce que je voudrai; tu ne peux plus me menacer de me tuer, car je suis mort — mort en te sauvant, quoique cela ne t'ait pas servi à grand'chose — mort, comme un héros des anciens temps; tandis que toi, tu vas mourir comme un voleur; ce dont je serais fâché, si le contraste ne le rendait plaisant. Eh bien! comme je suis toujours ton ami, après comme avant, je te dirai que là-bas où l'on sait tout, je me suis assuré que ta femme t'avait bien réellement trompé. D'ailleurs, tu peux voir en ce moment ce qui en est, seulement il faut renoncer à la vengeance. Tu n'as pas voulu m'écouter! tant pis pour toi!...

C'est par de semblables cauchemars que le prisonnier occupe les heures intermi-

nables qui traînent sur lui leurs lentes et innombrables pattes, comme rampent des insectes immondes sur un cadavre putréfié ; mais, si longues et si élastiques qu'elles soient, l'active pensée du vivace moribond trouvera toujours à les remplir! Il semble que l'âme du malheureux veuille, avant de se séparer du corps, distiller toutes les douleurs qui lui sont propres. En effet, c'est encore là de la vie!

Kirdgeali était dans le paroxisme de l'hallucination que nous venons de décrire à demi, quand la porte de son cachot, en s'ouvrant, lui montra Abdallah, qui, après avoir introduit deux eunuques encapuchonnés, se retira, sans être entré lui-même.

— C'est la mort, pensa Kirdgeali. Mehemed se souvient de son favori ; et il lui accorde le lacet au lieu du pal.

Dans l'état d'agitation où il se trouvait, il se sentit faible en face du trépas : il lui fallut un effort pour ne pas trembler à l'approche de deux eunuques. — Cet état ne dura qu'un instant — ils se découvrirent le visage, et l'un d'eux levant la lanterne qu'il portait, montra aux yeux étonnés de Kirdgeali les traits connus de Hakin et de Zoulma. Le captif se serait signé de surprise, si les chaînes n'eussent été un obstacle à la vivacité de ses mouvements. Il se remit avec sa promptitude habituelle, et fut le premier à rompre le silence.

— Viens-tu de la part de ta maîtresse? demanda-t-il à Zoulma ; en ce cas, quel est le mensonge que tu veux employer pour sa justification ?

Ce fut au tour de la nourrice de se signer.

— Kirgeali, répondit-elle, es-tu devenu insensé? Michaëla se justifier! et de quoi, au nom du ciel? Est-ce de t'avoir trop aimé? est-ce de tout ce qu'elle a souffert et souffre encore pour toi?

— Est-ce aussi à cause de moi qu'elle a souffert l'amour de Toudor?

— Ah! quel est le démon qui a soufflé cette calomnie dans ton oreille? Reprends ta raison, homme, et tu rougiras de l'avoir écoutée. Toudor était un vertueux seigneur et un chrétien austère — il n'a jamais adressé à mon enfant que les paroles qu'un frère peut adresser à sa sœur. Michaëla est un ange! — jamais une pensée mauvaise n'a pu traverser son esprit; ce n'est pas un cœur qui puisse aimer deux fois — ni jamais cesser d'aimer — sinon en cessant d'exister. Tu as éprouvé son amour, il est toujours le même — en

démence comme en raison, tu es son unique et continuelle pensée.

— Que parles-tu de démence, Zoulma? Que s'est-il donc passé?

— Hélas! ne l'as-tu point appris? Mon enfant, ma chère Michaëla, ta chaste et noble femme est malade dans son esprit. Son âme n'habite plus qu'à demi son corps.

Zoulma raconta alors tout ce qui s'était passé à Piteshte et à Yassi. Kirdgeali recueillait avidement chaque parole de la vieille nourrice; à son tour il la questionna minutieusement.... et tous les soupçons si mal interprétés par Michaïlaki furent éclaircis — et tous les germes de jalousie qui avaient fermenté si long-temps dans son sein, furent anéantis. — Tout fut expliqué — la vérité ra-

mena la conviction dans l'âme éclairée du captif. — Alors, il secoua ses chaînes avec horreur, et il s'écria :

— Maintenant, à moi la vie ! — je veux vivre pour l'amour de mon ange et le bien de mon fils.

— Et tu vivras ; dit en s'approchant Hakin, qui avait écouté avec une imperturbable patience, toutes les explications de Zoulma — oui, tu vivras ; la seule condition que j'y mette, c'est que, quoi qu'il arrive, tu ne diras jamais que ce fut moi qui t'avais ouvert la porte du harem, lors de ton incursion nocturne que tu y fis à Ismaïlow.

— Et penses-tu, dit le captif, en toisant depuis la tête jusqu'aux pieds la chétive personne de l'eunuque ; penses-tu,

misérable, que jamais Kirdgeali puisse se faire délateur?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, reprit l'esclave; mais sache seulement que de tous les crimes que tu peux avoir commis, il n'en est qu'un seul que mon maître ne te pardonnerait pas.... c'est l'assassinat de Houssaïn.

— Houssaïn n'était-il pas mon rival? Un de nous deux devait périr.

— N'importe — ton salut exige qu'ici, ou ailleurs, tu ne conviennes jamais de l'avoir tué.

— Jamais un mensonge n'aura souillé mes lèvres. Houssaïn était mon ennemi — j'avais le droit de le tuer.

— Nous perdons un temps précieux,

dit Zoulma s'entremettant dans la conversation. Hakin, hâte-toi de lui ôter ses fers — une fois libre, et hors de prison, il n'aura pas à répondre de la mort de Houssaïn; — et, quant à ton secret — tu le sais trop bien — il est incapable de le trahir.

Hakin tremblait, comme si la fièvre l'eût saisi, et cherchait, ou faisait semblant de chercher quelque chose dans ses poches — quand la porte s'ouvrit, et Abdallah parut devant eux.

— Allons! sortez, esclaves : vous parlez un peu trop haut pour des conspirateurs; votre coup est manqué. Toi, Kirdgeali, ne te laisse pas abattre; j'espère que le sérasquier te remettra en liberté.

Zoulma allait se jeter aux pieds d'Abdallah pour le supplier d'aider à la déli-

vrance du captif, mais Hakin la retint en lui soufflant ces mots à l'oreille :

— Abdallah n'oserait pas prendre cela sur lui ; laisse-le — retardé n'est pas perdu. — Je possède la bague ; et nous exécuterons la prochaine nuit ce que nous nous proposions pour celle-ci.

Zoulma s'est laissé entraîner vers la porte.

—Dieu te bénisse, lui dit Kirdgeali pour le fardeau dont tu as soulagé mon âme.

— Espère en la miséricorde divine, reprit Zoulma en se tournant vers lui.

La porte se referma, et le prisonnier se trouva de nouveau dans les ténèbres, et seul.

Abdallah ne savait rien du projet réel ou simulé de Hakin, de mettre Kirdgeali en liberté. La bague du sérasquier — preuve irréfragable d'une commission secrète — et que l'eunuque, grâce à son adresse, avait su obtenir de la faveur du maître; la mystérieuse bague lui avait ouvert la porte de la prison, d'ailleurs soigneusement gardée; — il était probable cependant que Hakin ne cherchait qu'à tromper la crédulité de Zoulma en lui promettant la liberté de Kirdgeali — son but véritable était de s'assurer de la discrétion du captif sur l'ancienne visite au harem — et, voyant que son caractère n'avait nullement fléchi; qu'il était aussi fier en prison, qu'il l'avait été à la tête de ses escadrons — l'eunuque était sorti tranquille sur son secret, et se souciant fort peu du dénouement du drame où était engagée la vie du prisonnier.

Malgré la mauvaise issue de son entreprise, Zoulma n'en avait pas moins été pour Kirdgeali une véritable libératrice. Si elle n'avait pu faire tomber les fers qui entravaient ses membres, elle avait du moins débarrassé son âme des mauvais levains qui l'obstruaient, et y faisaient fermenter les pensers âcres et turbulents. L'amour de la vie était rentré au cœur du captif avec toute l'intensité qu'il emprunte naturellement d'une nature jeune, forte et riche d'avenir. Il voulait vivre — non plus pour la haine et la vengeance — mais pour le bonheur et les paisibles affections. La molle rêverie lui remplaçait déjà le cauchemar âpre et lourd. Il se reportait au premier temps de sa félicité conjugale — à ces jours de sérénité amoureuse qu'il avait coulés avec Michaëla sous le toit de Toudor. Il se rappelait, avec plus de charme encore, cette autre époque — où, revenu de ses erreurs, il

avait échangé l'austérité de la pénitence pour les chastes joies de la paternité et du légitime amour. Oh! se disait-il, des jours semblables peuvent encore renaître. A ma voix les ténèbres qui obscurcissent l'esprit de ma bien-aimée tomberont comme une brume légère !

Cette extatique méditation, tout embaumée de la croyance en cet amour chaste et unique, qui prend sa source dans l'amour divin, ne fut pas troublée un seul instant par aucune bouffée d'orgueil — par aucune ambitieuse envie. Au fond de son infect cachot — chargé de fers — prêt à être livré au bourreau, le prisonnier goûta du bonheur réel — du bonheur qui naît de la satisfaction intérieure.

Cependant une nouvelle rumeur vint le distraire de ces consolantes réflexions.

La porte s'ouvrit : le vieux Achmet pacha entra dans la prison — et la porte resta toute grande ouverte derrière lui. Le front du vieillard était soucieux, et son regard n'annonçait pas des nouvelles heureuses. Il évitait le regard du prisonnier, dont le cœur se faisait d'amers reproches, car la voix de sa conscience lui criait : C'est toi qui as détruit le bonheur et flétri les espérances de ce vieillard !

Le pacha s'approcha :

— Le grand-visir, dit-il, a signé ton arrêt de mort : le sérasquier doit se conformer à ses ordres. Mais il reste un moyen de sauver ta vie — le visir avait promis pardon et liberté à tout prisonnier chrétien qui se chargerait de lui livrer Yordaki mort ou vivant. Mehemed n'a besoin pour garantie que ta parole : consens à tenter l'entreprise — si-

non le pal t'attend au lever du soleil. — Choisis.

— Choisir !... dit Kirdgeali en levant fièrement sa tête. Y a-t-il à choisir ?

Achmet baissa la tête.

— Jeune homme, réfléchis avant de prononcer. La faveur qu'on te propose est grande. — Emplois — puissance — fortune, tout cela peut encore te sourire.

— La mort ! répondit le captif.

Un long silence succéda à ces paroles. Le prisonnier le rompit le premier.

— Le sérasquier, dit-il, s'est étrangement mépris sur mon compte ; — et tandis qu'il parlait, une expression marquée de dédain accompagnait ses paroles. — Il

n'existe plus rien du jeune homme, poursuivit-il — qui, ébloui, fasciné à l'aspect inattendu de la douce beauté de la fille de Mehemed, trahit la cause de ses compagnons, et couvrit de son corps le pacha, au lieu de lui enfoncer son poignard comme c'était son devoir.— Alors, je ne me connaissais pas —et mes actions ne m'appartenaient point.., aujourd'hui, je suis un homme. — Ma réponse est faite.

—Kirdgeali, reprit le pacha, le sérasquier t'aime presque à l'égal de son enfant—il ne t'a pas méconnu — et n'a pas oublié ce qu'il te doit. Songe que tu vas flétrir à jamais sa vieillesse...

— Pacha de Vidin, répondit Kirdgeali tout ému, demande à Mehemed l'oubli de mes fautes, et l'oubli des peines que je lui ai causées ; — et toi, pacha, toi aussi

— tu as beaucoup à me pardonner...

— Dieu qui est infaillible pardonne aux hommes leurs offenses. Les hommes n'ont pas le droit de poursuivre les crimes qu'a expiés le repentir. — Quelle réponse dois-je porter à Mehemed ?

— J'ai choisi le pal.

— Tu l'auras donc, dit le vieillard en détournant sa figure pour cacher son affliction.

— Tel était son destin ! murmura-t-il en repassant le seuil de la prison, dont la porte resta ouverte après son départ. Ainsi le veut la coutume chez les Musulmans : un condamné à mort doit passer les dernières heures de sa vie dans la société des hommes qu'il va quitter pour toujours.

Les sombres visages des janissaires qui gardaient le prisonnier, devinrent plus sombres encore du moment où l'arrêt était prononcé. Le prisonnier se trouva livré à leurs regards.

Triste spectacle en effet que celui de ce fiancé de la mort, qui ne compte plus que par minutes! On aimerait mieux voir un cadavre — cela ne conserve de l'homme que l'écorce; — on aimerait mieux même voir un agonisant — la trame de la vie est terminée ou usée pour celui-là; et le souffle animateur lui échappe, parce que son corps ne saurait plus le garder; — mais voir un homme à la fleur de l'âge — dont la force du corps promet un long séjour au milieu des vivants — dont l'énergie vitale se décèle à chaque geste, à chaque parole — et penser qu'à quelques heures de là, cet homme, qui ne demande qu'à

vivre, va devenir, par le fait des hommes, un cadavre mutilé et dégoûtant... Il y a dans ce fait quelque chose de nâvrant et de désespérant... comme la fatalité — soit, qu'on en demande compte à l'intelligence ou à la matière. C'est une pensée qui, pour peu qu'on la creuse, ne manque jamais de conduire à une révolte complète contre toutes les lois divines et humaines.

Kirdgeali n'avait point abdiqué sa fierté; il priait en lui-même assis en face de la porte, et ne faisant nulle attention aux ragards stupides et curieux que les gardes lui jetaient à la dérobée. Les janissaires gardèrent long-temps le silence devant lui, comme dominés instinctivement par un mystère dont l'énoncé seul eût été au-dessus de leur portée. Bientôt cependant ils se furent habitués à l'aspect du condamné. Ils s'avisèrent — qu'après tout,

il ressemblait à tous les prisonniers — qui, eux-mêmes, ne différaient point des hommes — lesquels étaient exactement, ou à peu près, faits comme des janissaires. Cette réflexion leur délia la langue, et ils se remirent à causer comme devant.

Une impression morale n'a pas grande prise sur des êtres accoutumés à être tenaillés par les faits. Dans une agrégation pareille, il suffit d'ailleurs d'une négation pour déterminer l'opinion générale et dissoudre instantanément les sensations inaccoutumées.

Les six janissaires devisaient donc des combats qu'ils avaient soutenus, du butin qu'ils avaient gagné, des gestes des bandits célèbres, et enfin des trésors enfouis. Kirdgeali écoutait leurs propos — soit qu'il ne pût faire autrement; car une

profonde occupation de l'âme nous rend très accesibles aux sensations superficielles — soit que son oreille fût avide de paroles humaines, avant que de s'y fermer à jamais.

Soudain une idée le frappa ; il se dressa sur ses jambes, et s'approchant des janissaires :

— Puis-je compter sur votre parole ? leur dit-il.

Étonnés de cette question, ils tournèrent sur lui leurs regards, hésitant à répondre.

— Et pourquoi cette question? demanda l'un d'eux.

— C'est que, moi aussi, je possède un trésor enfoui. — Dans quelques heures

j'aurai cessé de vivre; je ne saurais l'emporter avec moi — mais si vous vous engagez à remplir ma dernière volonté, vous pourrez bien en avoir chacun votre part.

Les janissaires ne savaient que trop avec quelle largesse Kirdgeali semait son or; ils pouvaient s'attendre à une récompense magnifique, à raison de son caractère généreux; et, quant aux trésors, personne n'eût douté qu'il en possédait : sa carrière aventureuse lui imposait la nécessité de faire des réserves, autant qu'elle lui fournissait les moyens de se les alimenter. Il n'y eut donc qu'un cri parmi les janissaires, qui protestèrent tous, par Allah et le Prophète, et jurèrent sur le tranchant de leurs sabres, qu'ils accompliraient à la lettre tout ce que le chef exigerait d'eux.

— Je vous crois, dit-il; maintenant

écoutez avec attention. — A une petite distance de la ville où nous nous trouvons, en suivant le chemin de Kotmar, vous verrez à gauche de la route de vieux poiriers plantés tout le long de la plaine. A partir du premier, que vous trouverez au bord de la route, vous en compterez le nombre de quinze — et, marchant vers le sud — arrivés au quinzième, vous tournerez vers l'ouest; vous en compterez dix dans cette direction — le onzième sera un gros poirier fourchu à sa base; à deux pieds du sol, vous découvrirez trois nœuds du côté qui regarde le nord — alors, en partant de ce dernier arbre, vous compterez cent pas — en tournant vers le midi — vous trouverez à cette distance une pierre ayant la forme d'un turban, et de couleur rougeâtre. C'est dessous cette pierre qu'il vous faudra creuser. Vous y trouverez quatre boisseaux de lévas d'or — vous en remettrez deux de

ma part au monastère d'Argis — vous porterez le troisième au père Athanase, supérieur au monastère de Kischenïeff; en lui disant que c'est un legs pour le fils de Kirdgeali — le quatrième vous appartiendra : il y en aura certes assez pour vous tous et pour vos enfants.

Les janissaires étaient tout oreilles pendant que Kirdgeali parlait; ayant fini, il alla se recoucher sur sa botte de paille, comme s'il pensait à se livrer au repos.

Quant aux janissaires, le sommeil avait fui bien loin d'eux; ils s'entretenaient tout bas; ils discutaient entre eux sur les moyens de s'emparer du trésor et de le transporter — Kirdgeali ne bougeait pas.

– Voyez, disait l'un d'eux, il n'y

pense plus seulement! il dispose de son or comme si c'était des grains du sable!... et je jurerais cependant par la barbe du Prophète que tout ce qu'il nous a dit est vrai.

— Si c'est vrai! il n'y a pas de doute, reprit un autre. Ce n'est pas cela qui me tourmente — c'est la difficulté de trouver l'endroit sans éveiller de soupçons — car, si nous nous mettons à rôder sur les lieux, on va le rapporter au sérasquier, et alors — adieu le trésor!

— Et puis, ajouta un autre, il nous a bien dit : Vous compterez le dixième — vous compterez le quinzième poirier — mais du diable si je me rappelle déjà quand il faut compter le dixième ou le quinzième? Et puis — c'est au nord — c'est au midi — que sais-je? nous ne trouverons jamais.

— Il faut nous faire répéter les indications, et y aller de suite.

— C'est cela ! il a raison. Il faut y aller de suite, la nuit est close; nous pouvons sortir sans que personne s'en doute. Mais le mieux serait d'emmener le prisonnier avec nous, pour qu'il indique juste la place ; car la chercher sans lui, c'est chercher une épingle dans une botte de foin.

— Oui, pour qu'il nous échappe — objecta l'un deux.

— Est-il stupide ! s'écrièrent tous les autres en chœur. Ne vois-tu pas que nous sommes six et qu'il est seul ; que nous sommes armés, et qu'il n'a pas seulement le manche d'un couteau ? Enfin, nous sommes libres de nos membres, et il est

chargé de fers. Quand nous le prierions de s'enfuir, il ne le pourrait pas.

— Ce serait comme s'il voulait s'échapper de dessus le pal, quand on l'y aura planté !

Et tous se mirent à rire.

— Tout cela va bien. Mais pour sortir, repartit l'opposant, comment ferons-nous ? Il faut avoir les clefs.

— Oh ! n'est-ce que cela ?... je m'en charge, répondit aussitôt celui qui dirigeait l'affaire ; il y a au moins une heure que le gardien ronfle ; et je sais très bien, ajouta-t-il en clignant de l'œil, où trouver les clefs quand il m'en faut. Quant au factionnaire d'en bas — il s'arrangera pour ne pas nous voir. Enfin, quand même il faudrait risquer quelque mor-

ceau de notre peau, ne la risquons-nous pas tout entière continuellement pour un misérable salaire? et maintenant qu'il s'agit de milliers, nous ferions des façons!... Il faudrait que nous fussions de grands imbéciles, de grands lâches, de grands scélérats, et nous mériterions d'être empalés à la place de ce noble, illustre et très généreux ban! — Qui est-ce qui dit le contraire?...

— Personne! personne! crièrent-ils tous. Partons, allons!...

— Commençons par ne pas faire du bruit — continua l'orateur. Pour ce qui est du prisonnier, ce serait folie, comme je vous l'ai montré, de concevoir la moindre appréhension. Je verrais la tour où nous sommes, réduite en poussière sans qu'on y touchât, avant qu'on pût trouver un subterfuge qui nous le dérobât.

— Très vrai! très juste! répondirent les autres; et tandis que le préopinant courait à la conquête des clefs, ses compagnons s'avancèrent vers Kirdgeali.

Le prisonnier ne remuait pas sur sa couche.

— Voyez, dit l'un d'eux à voix basse, pour se mieux confirmer dans leur conviction : est-ce là un homme qui songe à s'échapper? Il n'a jamais rien fait comme un autre — il possède un trésor; et il n'y a pas une heure qu'il a refusé la vie qu'on lui offrait, à une condition bien légère. — C'est un fou!

— Holà! debout! lui cria-t-on en secouant les bras.

Kirdgeali se tourna vers eux en bâillant.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Viens nous montrer où est ton trésor ; nous et nos enfants, nous bénirons ta mémoire.

— Laissez-moi, je ne puis remuer ni bras ni jambes ; tout ce que je puis faire, c'est de vous répéter encore où et comment il faut chercher.

— Non, non, il faut que tu viennes avec nous.

— Mais, encore une fois, je ne puis me bouger — mes chaînes sont trop lourdes.

— Nous allons te les ôter ; tu auras seulement les bras liés avec une corde.

— Et si cela se sait?.. Pour mon compte

je n'ai rien à y perdre; mais, vous, ne craignez-vous point pour vos têtes?

— Nos têtes, c'est notre affaire ; en attendant, suis-nous.

— Soit! si vous y êtes décidés.

Il se leva lentement, se laissa ôter ses chaînes, et garrotter les mains derrière le dos, de l'air du monde le plus insouciant et le plus détaché de la terre. Les janissaires s'armèrent de toutes leurs armes.

Quand Kirdgeali se sentit délivré de ses fers, il lui sembla renaître à la vie ; mais il se montrait si nonchalant et si endormi, qu'il eût fallu être plus que janissaire pour prendre ombrage de ses mouvements. On sortit à pas de loup ; le factionnaire, en bon camarade, pour avoir sa part du butin, suivit l'escorte — on

passa à côté de la sentinelle extérieure sous un faux prétexte — enfin, on se trouva dehors.

La lune se montrait de profil ; les blanches étoiles scintillaient comme des diamants sur le fond demi-clair du firmament ; la terre rafraîchie par la rosée et par les brises de la nuit, exhalait ses parfums les plus précieux. Kirdgeali aspira à pleins poumons l'air des champs ; puis, il éleva ses regards et son cœur vers les cieux. Deux fois vingt-quatre heures ne s'étaient point écoulées depuis qu'il se trouvait sous les verrous, et voilà qu'il saluait de nouveau la belle nature ! L'air qui soufflait dans ses cheveux l'enivrait — comme si des mois et des années l'eussent vu languir en prison. L'amour de la vie, et l'amour des êtres en qui se doublait son existence, inhérait maintenant si fort à son cœur, qu'il lui semblait

qu'aucune puissance au monde n'eût pu désormais lui ravir l'aspect de ce ciel auquel il se confiait. Il lisait clairement le succès de son stratagème dans les astres —le zéphir lui murmurait à l'oreille de prendre courage, et, quoi qu'il fût de ses pressentiments, son cœur était joyeux, son front serein et son pas léger. Les stupides janissaires ne l'observaient pas — ou plutôt n'observaient que ses mouvements, sans en deviner le sens — ils ne voyaient que l'homme extérieur, l'homme intime leur échappait — sans quoi ils n'eussent pas joué la partie jusqu'au bout. Mais ils ne rêvaient que l'or. D'ailleurs, n'étaient-ils pas sept pour le garder?

Une vaste plaine s'étend des deux côtés de la route de Kotmar. On aperçoit sur la surface les vagues contours des arbres plantés régulièrement — plus loin, au bord de l'horizon, de sombres montagnes

se découpent en formes fantastiques. Quand la silencieuse caravane fut à un quart de lieue de la ville, elle vit les ombres gigantesques des vieux poiriers se dessiner le long de la route — Kirdgeali leur fit exécuter de point en point les manœuvres qu'il leur avait indiquées. — A mesure qu'ils approchaient du but, le cœur des janissaires battit de plus en plus fort de joie — celui de Kirdgeali d'espérance. Ils arrivèrent enfin : une pierre tumulaire de couleur rougeâtre et surmontée d'un turban, se trouvait à la place indiquée.

— Vive Kirdgeali ! exclama à demi-voix l'orateur ; c'est-à-dire vive son or !... et sa mémoire.

Après s'être fait encore montrer le point précis où il fallait creuser, ils se mirent tous ensemble à fouiller la terre à l'envi

avec leurs yatagans. Kirdgeali s'assit par terre à les regarder. Leur ardeur s'épuisait en efforts infructueux — l'opération se prolongeait outre mesure, même en ayant égard à l'imperfection des instruments employés — la sueur ruisselait des fronts des janissaires — leurs bras tombaient de fatigue — l'impatience les gagnait... Kirdgeali était impassible. L'œil fixé sur la terre, il ne paraissait remarquer ni les témoignages d'épuisement ni les signes de colère des travailleurs. L'orateur de la bande fut le premier qui se rebuta. Il ficha son yatagan dans la terre ameublie, et redressant les reins non sans quelque peine, il vit que l'aube ne tarderait pas à les surprendre.

— Où est-il ce trésor? dit-il avec un ton de menace. Te serais-tu joué de nous, par hasard? Kirdgeali tourna lentement la tête, comme pour s'assurer que c'était

bien à lui que s'adressait cette brusque apostrophe; puis, il répondit d'un air distrait :

— Le trésor est là — sous vos pieds. Mais vos bras sont comme de la cire molle.

— Eh bien, va le chercher toi-même; et malheur à toi si tu nous trompes!

Aussitôt on coupa la corde qui lui liait les bras; on lui mit un yatagan dans la main. Les sept janissaires se formèrent en cerle autour de lui, leurs sabres levés sur sa tête. Kirdgeali commença paisiblement une tranchée dans une direction où les Turcs n'avaient point creusé, et qu'à vrai dire il ne leur avait point positivement indiquée. Ses membres roidis par l'immobilité et par le poids des fers se détendaient et se ranimaient à ce travail.

Tout-à-coup, un bruit distinct et métallique — un bruit de bon aloi frappa l'oreille attentive des janissaires. Ils se penchèrent avec avidité pour aspirer le premier rayon du métal sacré... un seul instant ils oublièrent leur surveillance... c'en fut assez. — Rapide comme la pensée, Kirdgeali plongea son yatagan dans le cœur de son voisin, et lui arracha en même temps un pistolet de la ceinture; puis sautant quelques pas en arrière, et poussant un sifflement aigu, il défia ses gardiens le pistolet dans une main — le yatagan dans l'autre. Il siffla de nouveau à la manière des Klephtes. Les janissaires épouvantés crurent entendre une réponse à son signal — et comme la terreur ne raisonne pas, ils prirent spontanément la fuite sans songer même au trésor.

Kirdgeali, resté seul, sourit de mépris.

— Vile engeance! pensa-t-il, tu n'auras pas beau jeu, le jour où tu auras affaire à des hommes vraiment amoureux de la liberté. Plus lâches que des brigands! l'or même ne leur fait pas oublier d'avoir peur. Il se prosterna ensuite sur la terre, et rendit grâces au Seigneur de sa délivrance. Libre alors de son âme comme de ses membres, il se dirigea d'un pas rapide vers les montagnes.

❋

XXI.

En sortant de la prison de Kirdgeali, Hakin avait promis à Zoulma de le remettre en liberté la nuit suivante. Deux heures s'étaient à peine écoulées, qu'il entra chez la nourrice, pour lui annon-

cer que toutes leurs démarches étaient vaines, le supplice devant avoir lieu le lendemain au lever du soleil. Et pas le moindre signe de banale pitié ne se dévoilait dans l'œil de ce reptile à figure humaine. Le timbre de sa voix semblait au contraire trahir une satisfaction intérieure, quand il ajouta en sortant :

— Il était maître de vivre. — Que n'a-t-il accepté les conditions qu'on lui a proposées !

Zoulma ne fit que pleurer le reste de la nuit ; mais à l'approche du jour, son angoisse n'eut plus de bornes — guettant le progrès lent, mais continuel, de la lueur qui commençait à dorer l'horizon du côté de l'orient, elle sanglottait en pensant à Kirdgeali — lorsque tout-à-coup Sara Michaëla s'éveilla — après une courte prière, se leva toute joyeuse — et

courut avec une expression de bonheur, depuis long-temps étranger à sa figure, combler son enfant de ses caresses. Alors Zoulma sécha ses larmes, et l'espoir rentra dans son cœur : car la bonne nourrice croyait... et ne songeait pas à raisonner ses croyances! Elle vit la mère et l'enfant heureux d'un bonheur intime et serein — et sa foi religieuse éveilla dans son cœur un *pressentiment* — reflet de celui qui brillait sur le front de ces êtres purs — pressentiment qui, s'il n'eût pas été réel, eût été une négation de la miséricorde divine!

D'ailleurs la bonne Zoulma partageait la croyance populaire, que les hommes auxquels Dieu retire l'intelligence des choses de la terre, possèdent en revanche le don de s'entendre avec les êtres invisibles; et que, par ce moyen, il leur est

donné de connaître des choses d'un ordre inaccessible aux autres hommes.

Mehemed apprit bientôt l'évasion du prisonnier, ainsi que la désertion des sept janissaires. Il donna ordre à Abdallah d'envoyer ses fidèles Albanais à la recherche des déserteurs. Mais il paraît que le sérasquier ne fut pas courroucé; car le gardien de la prison, qui, par sa négligenoe, avait laissé soustraire les clefs, ne fut pas étranglé; et les factionnaires du poste extérieur n'eurent pas la tête tranchée. On retrouva le janissaire blessé par Kirgeali. Le sérasquier le questionna sur les moindres détails.

— Misérables ! dit-il, après avoir tout écouté, un seul brave les a mis tous sept en fuite ! On reconnaît bien à leur lâcheté les soldats natifs de Damas !... Quant à

Kirdgeali — pensa-t-il, il mérite par sa bravoure de porter le titre de mon gendre. Que n'est-il musulman ! J'aurais été fier de le nommer mon fils. Mais qu'il revienne seulement.... il n'aura plus à craindre le pal !....

Après ce court monologue, il expédia un courrier au grand visir, qui ne reçut pas la réponse à laquelle il s'était attendu.

La nuit même où il avait si vaillamment reconquis sa liberté, Kirdgeali alla trouver une de ses anciennes connaissances, comme il en avait plusieurs dans le pays, soit comme ancien ban des Heyducks — soit comme chef des partisans dans la guerre de l'indépendance. Dans ce malheureux pays, rien n'était si commun que de voir un bandit retiré du métier — ou bien un soldat improvisé fuyant

après un échec — qui venaient vous demander un asile pour échapper à la proscription, jusqu'à ce que l'ennui, ou une espérance nouvelle, les rappelassent à leurs combats respectifs. Aux uns ni aux autres l'hospitalité n'était jamais refusée, non plus que des secours au prorata de leur position dans le monde.

Kirdgeali trouva donc un de ses camarades qui lui fournit un bon cheval, un sabre à lame damassée, et une bourka boulgare pour compléter l'équipage.

Ce lui fut un grand bonheur quand il se retrouva armé et monté de la façon qu'il convenait à un guerrier tel que lui. Il faut avoir été malade, pour savourer la santé — et captif, pour bien jouir de la liberté et de la force.

Kirdgeali apprit par ses affidés que Yor-

daki était parvenu à rallier un nombre assez considérable de volontaires, et qu'il avait établi son quartier-général au monastère d'Argis. Il partit donc dans cette direction, prenant les bois et les sentiers détournés, pour éviter les détachements de spahis qui battaient le pays. Il restait depuis trois jours en route, et venait de passer dans le voisinage de Hrazgrada, de sinistre souvenir — dont l'aspect toujours désolé lui avait causé une poignante émotion, et avait rouvert ses anciennes blessures — lorsque son attention fut heureusement détournée par un roulement redoublé de mousqueterie. Il courut aussitôt dans la direction où le bruit se faisait entendre, et vit deux troupes de cavalerie escarmouchant sur la lisière du bois : c'étaient des Arnaoutes et des spahis. Ceux-ci se trouvaient en force, et, maîtres de la plaine, ils cherchaient, en resserrant leurs lignes de tirailleurs, à acculer

leurs ennemis contre le bois, pour les écraser alors sous un choc auquel ils ne pourraient opposer aucun élan. Les Arnaoutes, au contraire, tout en gardant bonne contenance, semblaient décidés à la retraite plutôt qu'à l'attaque.

Il n'est pas pour un soldat de stimulant plus actif que la vue du combat. Par un mouvement instinctif, Kirdgeali mettant les éperons au ventre de son cheval, et coupant à travers champs, piqua droit vers le champ du combat. Sa course rapide ne laissait pas aux combattants la faculté de distinguer les couleurs du cavalier; on ne pouvait préjuger le parti dans lequel il venait se ranger. Mais le doute fut bientôt éclairci — le premier spahis qui se trouva à sa portée roula par terre, frappé par la balle de Kirdgeali — un autre chercha à lui barrer le chemin.—Kirdgeali fit faire à son cheval un

mouvement subit à gauche, et du revers de son sabre fit voler la tête du téméraire. Les cris « d'Allah ! Allah ! » retentirent dans la plaine, et les spahis furieux vinrent tous à la fois pour tomber sur l'inconnu — mais il était déjà au milieu des siens qui le saluèrent d'un cri de joie, et de son nom, si fatal aux Bissourmans.

— En avant! suivez-moi! répondit le guerrier; et il s'élança sur les spahis.

Une ardeur subite avait rallumé le sang des Arnaoutes.

— En avant! Kirdgeali! en avant!

Les combattants croisèrent bientôt le fer, et cessant d'échanger de ces coups de feu à distance dont se compose la guerre des poltrons, ils s'entre-brûlèrent

la moustache à la flamme de leurs pistolets. On se colleta de front et d'homme à homme; mais les spahis ne tardèrent pas à faiblir. La véhémente intervention de Kirdgeali, qui avait ranimé les Arnaoutes, avait produit un effet contraire dans les rangs opposés. La panique se mit parmi les Turcs. Déjà ce n'était plus Allah! qu'ils criaient — mais « Aman! Aman! » et s'éparpillant dans la plaine, ils s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs chevaux. Les Arnaoutes leur firent bonne chasse, et leur taillèrent de vigoureuses croupières. Les chevaux de ceux-ci étaient beaucoup plus frais, de façon qu'il n'échappa qu'un très petit nombre de spahis, qui couraient dans la plaine comme des moutons frappés de vertige. Ils eussent été exterminés jusqu'au dernier, si Kirdgeali n'eût fait sonner le rappel.

— Qu'on les laisse! s'écria-t-il — je

veux qu'ils portent de mes nouvelles à Mehemed.

En prononçant ces mots, un sourire de satisfaction effleura ses lèvres. — Au moins, se disait-il, j'ai marqué mon retour parmi les miens!

Il se redressa, prit cet air imposant qui lui était devenu familier, commanda aux Arnaoutes de se saisir des chevaux des spahis qui couraient à travers les champs, fit ramasser le butin, et rangea la troupe pour se remettre en marche. Personne ne l'en avait proclamé le chef — et cependant aucun des soldats n'avait hésité un instant à exécuter chacun de ses ordres. L'ancien capitaine, devenu son lieutenant de la même façon, c'est-à-dire facilement, et sans peut-être s'en rendre compte, s'empressait le premier à lui obéir, et veillait à ce que chacun en fît

autant. C'est que Kirdgeali leur avait prouvé, et de reste, qu'il était fait pour commander.

Le soleil s'inclinait vers la terre au moment où Kirdgeali, à la tête de sa troupe victorieuse, arriva en vue du monastère d'Argis. On voyait le sommet du rocher couronné des vieux bastions, et les masses imposantes du monastère se dessinant d'un ton tranchant et hardi sur le fond transparent du ciel. Le soleil couchant se mirait sur le toit doré de l'église, et en détachait de longs et splendides reflets. A gauche, les lames d'argent de l'impétueuse Oltan glissaient en frémissant sur leur lit de rocher. Plus loin, vers l'ouest, se montrait la chaîne gigantesque des Karpates. — Au devant, comme un fort détaché, se présentait une montagne isolée, hérissée de blocs immenses de granit; — c'était le tombeau des Bran-

kowans, où fut naguère la demeure du boyar. Un peu vers la droite, une bande d'un vert clair serpentait en s'enfonçant au milieu des rocs sourcilleux qui gardent le défilé de la *Tour rouge*, et marquent la frontière de la Transylvanie.

A l'aspect de cette contrée, un monde de souvenirs s'évoqua à l'esprit de Kirdgeali. Mille tableaux rapides se succédèrent... et passèrent... sans qu'aucun s'arrêtât devant la glace intime de la répétition, qui n'en saisit que le vain reflet. Ici — pour la première fois, il avait aperçu le monastère, en venant par le chemin de Kampo-Loungi, quand il conduisait à l'autel l'épouse que son cœur avait choisie. Là — vers la demeure des Brankowans, le ciel l'avait comblé de ses bénédictions!...

— Eudoxie! Toudor! s'écria-t-il, où

êtes-vous?... Ici — touché par le repentir, je me séparai du fidèle Michaïlaki — là — plus loin, quand je revenais vainqueur de Slatina, j'ai rencontré Mehemed. — C'est sur le tombeau des hospodars que mon premier malheur me fut annoncé — j'y vis expirer mon cheval noir, le compagnon des beaux jours de ma jeunesse!... Et ce fut dans le saint monastère que Dieu toucha mon âme de sa grâce suprême; qu'il me versa le baume de sa miséricorde, et qu'il me permit de pleurer...

Attendri, ému, il promenait ses regards autour de lui, comme s'il eût voulu relire tout son passé — et trouver dans la rude expérience de sa vie une nouvelle assurance des vérités religieuses.

Alors, les paroles du père Athanase résonnèrent à son oreille — l'âme de

Kirdgeali s'ouvrit de nouveau à ces paroles de consolation et de paix. Une tendre reconnaissance, une soumission toute d'amour, semblaient l'attacher aux pieds du moine par un lien mystérieux et irréfragable. Oh! qu'il aurait voulu passer le reste de ses jours sous le même toit que le vieillard! Qu'il aurait voulu renaître de nouveau... plus comme guerrier — mais comme époux, comme fils, comme père!...

A son entrée au monastère, Yordaki le salua en frère; le père Eugène le reçut comme un père reçoit un fils dont il avait pleuré la mort. Ses anciens compagnons d'armes ne se possédaient pas de joie en le voyant sauvé. Les Moldaves mêmes, instruits maintenant qu'ils étaient, qu'au lieu d'avoir été l'auteur de la fin tragique de leur Toudor, Kirdgeali eût voulu le défendre au péril de sa

vie, les Moldaves mêmes s'empressaient de lui témoigner leur joie de le revoir au milieu d'eux.

Une vérité nouvelle frappa alors l'esprit de Kirdgeali : lui, qui pensait toujours que, pour commander aux hommes, il ne fallait que semer l'épouvante — que le courage et l'ambition faisaient courber les masses — il voyait maintenant qu'on obtient bien davantage en se faisant aimer.

Pénétré d'amour, il entra à l'église où il avait prêté le serment d'aimer. A côté de l'autel, il vit un marbre fraîchement posé sur un tombeau, avec cette épitaphe :

Ci-gît Eudoxie fille des Brankowans,
mère de Toudor.
Chrétiens, priez pour eux !

Il s'agenouilla, et pria.

Il fut averti bientôt qu'on l'attendait chez le supérieur pour tenir un conseil de guerre.

Il fit part alors à ses amis de tout ce qui lui était arrivé du jour où il s'était séparé de Yordaki. Celui-là l'invita à partager avec lui le commandement.

— Dieu, qui t'a délivré des mains de tes ennemis, ajouta-t-il, se servira de ton bras pour les exterminer.

Puis Yordaki exposa l'urgence d'une attaque contre Yassi.

— Des avis certains, dit-il, m'ont informé que le sérasquier ne se tient nullement sur ses gardes — que l'armée turque est éparpillée dans le pays — et

qu'on peut surprendre Yassi sans trouver de résistance sérieuse.

Quand il eut fini, Kirdgeali dit à son tour qu'il fallait se méfier d'un pareil avis, qui n'était peut-être qu'une embûche.

— Il se peut, continua-t-il, que la ville de Yassi ne soit pas suffisamment gardée pour le moment — mais vous savez aussi combien le grand visir tient à s'emparer de la personne de Yordaki, qu'il regarde avec justice comme un formidable adversaire. D'ailleurs, je répéterai ici ce que dans le temps m'avait fait observer Yordaki : la cause que nous avons embrassée est trop sacrée pour qu'il nous soit permis de la risquer en hasardant un coup de main. Cependant, la possession de Yassi ne serait pas à dédaigner, si l'avis était

fondé. Laisse-moi, Yordaki, tenter seul cette entreprise; je ne prendrai que quelques escadrons avec moi. -- A tout événement, l'avenir des peuples slaves ne sera pas compromis, avant que tu ne puisses l'asseoir sur des bases plus solides.

— Soit! répondit Yordaki. Va! et je te suivrai de près.

Le conseil se sépara, et la troupe reçut l'ordre de se tenir prête pour le lendemain matin. Kirdgeali se dit en lui-même : Dans quelques jours, je serai près de mon ange, et nous ne nous quitterons plus.

Le pressentiment ne le trompa point.

❀

XXII.

Cinq jours étaient passés depuis que Kirdgeali s'était sauvé de sa prison. On déterra le trésor, qui alla rejoindre les richesses du sérasquier; le janissaire blessé par Kirdgeali était mort de sa

blessure; les autres restaient cachés. Hadgi Achmet, ainsi que l'attaman Neczaï, reçurent l'ordre d'aller châtier les Moldaves, qui n'avaient pas eu le courage de secouer le joug du Padishah; de sorte que Mehemed se trouva tout seul en présence de ses chagrins. L'arrivée de sa fille, qu'un hasard lui avait rendue, avait pour un instant dissipé le nuage de tristesse qui obscurcissait sa vie — un instant même, un doux espoir avait visité le cœur paternel — car les caresses qu'elle prodiguait à son enfant, et le regard serein qu'elle promenait autour d'elle, semblaient promettre une guérison prochaine; mais bientôt ces bons symptômes disparurent, et de nouveau elle retomba dans cet état d'inertie, de torpeur, qui caractérisait son aliénation mentale avant l'arrivée de Kirdgeali dans la prison de Yassi. Mehemed fit venir des médecins—il semait l'or à pleines mains—

et que n'eût-il pas donné pour que son enfant fût guéri! Les derviches, soumis à ses désirs, invoquaient l'assistance du Prophète. Les secours spirituels étaient aussi vains que ceux de l'art. Il apprit alors qu'un moine chrétien, jouissant parmi ses co-réligionnaires de la réputation d'un saint, était arrivé récemment de la Bessarabie au monastère de Yassi. Le zélé sectateur d'Allah étouffa la haine fanatique qu'il portait aux Giaours, et il fit inviter le moine à venir au château. Le père Athanase, car c'était lui, s'y rendit à l'instant. Présenté au sérasquier, il ne lui cacha pas qu'il était venu de Kischenieff dans l'intention de demander la grâce de Kirdgeali; il promit du reste de ne négliger ni soins ni prières pour hâter la guérison de la fille du pacha.

Dès que Sara Michaëla eut aperçu le moine, elle se mit à l'observer avec une

singulière attention. — C'est presque lui, dit-elle ; puis, s'étant approchée de plus près : Non ! ce n'est pas lui! continua-t-elle en se retirant d'un air désappointé. Et l'enfant, le petit Kirdgeali, sauta gaiement, en appelant « papa ! papa! » et puis se recula en baissant tristement la tête. Effectivement, la taille du père Athanase était à peu près celle de Kirdgeali ; mais l'âge avait blanchi ses cheveux, noirs aussi autrefois, son visage maigre était sillonné de rides, et le feu de ses regards s'était éteint par sa vie cénobitique.

Le moine chanta à haute voix les litanies et les psaumes, et la jeune femme les répéta après lui — et, tant que durèrent les prières, on eût dit qu'elle avait recouvré toute sa présence d'esprit. Mehemed consentait à tout ; mentalement il s'associait à leurs prières, adressées au dieu des chrétiens : car le fanatisme peut

égarer l'esprit, mais non le cœur — et celui d'un père lui dira toujours « qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu pour tous, » dès qu'il s'agit de le supplier pour le salut de son enfant.

Le moine interrogé sur ce qu'il pensait de l'état de la malade — répondit :

— Que les voies du Seigneur étaient impénétrables aux regards des mortels — mais qu'humainement parlant, il pensait que ce qui avait causé le mal était seul capable de le guérir. — Aussi Mehemed s'empressa-t-il, non seulement d'assurer un pardon complet à Kirdgeali, mais il ajouta :

— Qu'il vienne seulement; qu'il reconnaisse le Padishah pour son souverain; et ma fille sera à lui, ainsi que tous mes trésors.

Et l'on pouvait en toute sûreté se fier à la parole de Mehemed, car jamais ses actions ne démentirent ce que sa bouche avait promis.

Cependant, des courriers arrivés de différents côtés avaient apporté des nouvelles alarmantes.

La rébellion avait relevé la tête ; et déjà dans quelques combats, les troupes du Padishah avaient reçu de funestes échecs, tandis que les révoltés gagnaient du terrain et soulevaient tout le pays.

Des ordres furent expédiés à l'instant pour rassembler des forces près de Yassi. Le sérasquier cherchait de cette façon à attirer les insurgés sur un point fortifié, pour les anéantir d'un seul coup

Le pacha de Vidin et l'attaman des

Zaporogues exécutèrent les marches prescrites, et firent leur jonction au moment prévu.

Une nouvelle dépêche apporta l'avis que les insurgés avaient quitté les montagnes et se dirigeaient en masse sur le chemin de Yassi.

— Ils y trouveront leur tombeau, répondit Mehemed. Un soupir accompagna cette réponse — car il avait appris aussi que l'avant-garde des rebelles était commandée par Kirdgeali.

— Si on le fait prisonnier, pensa-t-il, je tiendrai ma promesse ; il aura ma fille et mes trésors — sinon !... Dieu seul est grand !

Il fit venir Abdallah, et lui ordonna de se porter en avant avec les escadrons

de l'élite de la garde, en lui enjoignant de ne point livrer ni accepter le combat, mais de chercher à entraîner l'ennemi sous les murs de Yassi.

Au même moment, le père Athanase entra dans la salle d'audience — il frémit à la vue de l'attaman, et détourna le visage — le vieux attaman baissa les yeux de son côté en apercevant le moine; car il rougit, à la vue d'un chrétien, de se trouver tenant conseil avec des Bissourmans, pour l'extermination de ses frères.

Le moine s'avança vers Mehemed.

— Dieu, dit-il, qui juge les actions des hommes, t'a envoyé l'affliction — comme un avertissement; mais il est clément, et pardonne à ceux qui savent pardonner — tu peux sortir vainqueur de la guerre,

où tu t'engages — mais n'oublie pas que celui qui juge sera jugé !

Cette sévère parole n'excita pas la colère du sérasquier.

—Je ne les ai pas appelés aux combats. Ceux qui viennent de tirer le sabre auront à répondre devant Dieu pour les fléaux qu'amène la guerre. Quant à ma promesse — elle est sacrée.

En achevant ces mots il tourna le dos au moine pour lui signifier qu'il ne voulait plus entendre parler de ce sujet ; et le moine sortit.

Le son de la voix du moine semblait ne pas être inconnu à l'attaman ; mais il n'y prêta que peu d'attention, occupé qu'il était du combat qu'il allait livrer à des hommes professant la même religion

que lui — il caressa sa longue moustache, et se dit en lui-même pour chasser le reproche importun :

— Ha! ils sont chrétiens, c'est vrai — mais les Russes ne sont-ils pas chrétiens aussi? faudrait-il pour cela ne pas les combattre, si l'occasion s'en présentait?

Et consolé par cet argument, qui faisait plus d'honneur à ses sentiments patriotiques qu'à la profondeur de sa dialectique, il se hâta d'aller annoncer à ses Kosaques l'heure prochaine du combat, avec une satisfaction aussi naïve que celle d'un père qui va inviter ses enfants à un festin qu'il leur a préparé.

Le vendredi, jour de fête pour les Musulmans, se passa d'une manière tranquille. La pluie qui tomba pendant toute la journée avait inondé la terre, et em-

pêché les hommes de s'entre-tuer. Mais le samedi le soleil se leva rouge, et darda du centre du brouillard qui l'enveloppait des rayons perçants sur le saphir des cieux. Des nuages blanchâtres se promenaient sous le firmament en décrivant des courbes capricieuses. Le vent s'abattit, et tout devint calme en apparence — les feuillages et les hautes herbes étaient reluisants de l'humidité qu'y avait laissée la pluie de la veille, et le jour en s'avançant amena cette chaleur étouffante qui fait chercher un abri et de l'ombre à tout être vivant.

Le silence qui accompagnait cette chaleur excessive donnait au repos même une attitude solennelle. On eût dit que la nature se préparait dans une attente anxieuse au grand événement qui s'approchait.

Le jour même Sara Michaëla avait repris son air serein; elle joua avec son enfant et s'entretint long-temps avec le père Athanase. Ses propos, quoique singuliers et coupés, étaient parfaitement lucides et expressifs. Dans ses yeux brillait une joie secrète — comme si une voix intime l'eût avertie d'un bonheur inattendu. Zoulma fit part de cette observation au sérasquier; car elle ne doutait pas que la joie de sa maîtresse ne fût de bon augure — qu'elle ne brillât comme un avertissement du ciel. Le sérasquier aussi sourit d'aise à cette nouvelle, et se rendit au camp le cœur soulagé.

Hors la ville, à droite, étaient postées les kourègnes des Zaporogues. Leur contenance audacieuse et la hauteur de leurs regards les désignaient vraiment

pour les descendants des anciens Kosaques du temps des Batory et des Sigismonds, et leur chef ressemblait à l'immortel *Konassewitch*. L'aile gauche était composée des fidèles spahis et des insouciants Albanais, qui se battent pour quiconque les paie — qu'il soit Turc ou chrétien, il n'importe.

Les janissaires formaient le corps de bataille et protégeaient l'artillerie; car si le janissaire ne connaissait pas d'égal en fait de licence et de brigandage, il n'en était pas moins le plus ferme appui de la puissance ottomane.

Mehemed, après avoir parcouru les rangs, se retira sur un mamelon afin de diriger les mouvements.

Pendant quelque temps il n'apparut rien dans la plaine — enfin quelques ca-

valiers parurent dans le lointain, courant à bride abattue; c'étaient les courriers d'Abdallah. Ils reconnurent de loin le sérasquier et vinrent à lui.

— L'ennemi est sur nos talons.

— Est-il en nombre?

— Non, il n'a que de la cavalerie. Il vient d'enlever un de nos avant-postes, mais l'un des nôtres qui est parvenu à s'échapper, assure que le détachement qui s'avance n'est pas considérable — c'est Kirdgeali qui le commande — Yordaki le suit, mais à forte distance.

Le sérasquier dit bien haut :

— Cent sacs d'or et deux de mes meilleurs chevaux à qui prendra Kirdgeali vif! — Mais celui qui le tuera... il fit un

geste expressif et finit mentalement sa phrase... Malheur à lui, dans cette vie et dans l'autre.

Il expédia les courriers vers Abdallah pour lui ordonner de se replier sur la ville, et fit en même temps avancer les spahis avec un corps de janissaires pour couvrir sa retraite. Lui-même il resta à la tête de ses Albanais qui formaient le corps de réserve.

Les colonnes qui avaient reçu l'ordre de se porter en avant s'étaient à peine ébranlées pour exécuter ce mouvement, que déjà le détachement d'Abdallah, forcé par l'impétueuse attaque de Kirdgeali, au lieu de se retirer au pas, se jeta en plein galop et pêle-mêle avec les Arnaoutes qui le sabraient, au milieu des rangs serrés qui s'avançaient pour le soutenir. La ligne des janissaires se rompit sous ce

choc imprévu, et, entraînée par les fuyards, compléta bientôt le désordre. Les hurlements des vainqueurs qui chassaient devant eux les groupes débandés, augmentaient encore l'épouvante ; et les féroces Arnaoutes avec Kirdgeali à leur tête faisaient un large carnage sans que rien résistât à leur charge triomphante.

Du haut de la colline Mehemed aperçut la confusion qui gagnait tous les rangs, et aussi la trouée qu'y faisaient les assaillants : ils avaient déjà pénétré jusqu'au centre. – Il y reconnut Kirdgeali, qui, monté sur un cheval des plus ardents, décimait ses fidèles spahis, se lançant à droite et à gauche. — Son sabre, pareil à l'épée flamboyante, fauchait une sanglante moisson de têtes et de bras ; — sa bourka flottait comme un étendard victorieux, servant de signe du ralliement à la troupe destructrice qui le sui

vait. Les spahis cédaient sur tous les points et fuyaient dans tous les sens. Les Arnaoutes, que rien ne ralentissait, arrivèrent alors sur le gros des janissaires. Un feu roulant et terrible les accueillit, et couvrit la plaine d'une fumée noire qui déroba aux regards cet épisode de la bataille. Quand le feu se ralentit et que la fumée s'essuya, on vit la ligne des janissaires défoncée et les Arnaoutes en marche vers Yassi !

— A moi ! criait Kirdgeali ; — à moi ! en avant ! à la ville !

D'un œil expérimenté, le sérasquier compta le petit nombre d'hommes qui composaient la troupe de Kirdgeali ; — il vit l'affreux échec des siens qui les avait étourdis pour un instant ; mais il vit aussi que rien ne pouvait sauver l'impétueux peloton qui s'aventurait si loin.

— Malheureux ! s'écria-t-il, il court à sa ruine.

Il aurait maintenant sacrifié tous ses biens pour pouvoir sauver Kirdgeali et le prendre vivant.

Mehemed donna ordre de diriger sur les Arnaoutes le feu de ses batteries. La mitraille renversa plusieurs cavaliers, et ralentit instantanément leur marche. En même temps les kourègnes des Zaporogues les chargèreut par le flanc en poussant de longs houra !

Kirdgeali avait reconnu à l'instant le vainqueur de Skoulany.

— A mon tour maintenant ! s'était-il écrié ; et faisant changer le front à sa troupe, il avait poussé contre les Zapo-

rogues et était allé au devant de l'attaque.

Les deux chefs chargèrent à la tête de leurs escadrons et se rencontrèrent les premiers. Leurs sabres se croisèrent — et presque aussitôt le bras droit de l'ataman, dont le sang jaillit abondamment, laissa tomber le sien — mais saisissant de la main gauche son pistolet, il le tira à bout portant; Kirdgeali chancela sur la selle et glissa en bas du cheval. Les Zaporogues et les Arnaoutes se jetèrent en aveugles les uns contre les autres, sabrant au hasard tout ce qu'ils rencontraient; mais les vaillants compagnons de Kirdgeali, ayant vu tomber leur chef, avaient molli dans leur résistance; — on en vit quelques uns se sauver à travers la plaine — et bientôt la petite troupe dispersée fut chassée au loin par les redoutables Zaporogues.

Mehemed n'avait rien vu depuis l'instant où les deux troupes s'étaient abordées ; il lança aussitôt son cheval pour se rendre sur les lieux, mais il n'arriva que pour voir Kirdgeali baigné dans son sang et étendu sur la terre presque sans mouvement. Il le souleva lui-même. Kirdgeali le reconnut et lui dit :

— Sérasquier... que ta vengeance s'abatte sur moi... Ne cherche pas Yordaki... il n'est pas de cette expédition.

Le sérasquier ne répondit rien à ses paroles ; il connaissait trop bien les sentiments élevés de Kirdgeali, pour ne pas les respecter même dans le faux avis qu'il pouvait lui donner ; il fit transporter le blessé jusqu'au château. — Oubliant la victoire que venaient de remporter ses troupes, il ne songeait qu'à son prisonnier. — Son âme était déchirée par les

cruelles alternatives de la crainte et de l'espérance.

On déposa le blessé sur un sofa. Le père Athanase voulut mettre le premier appareil, il écarta son habit — trouva au cou du malade une chaîne d'or, portant une bague précieuse — sur sa poitrine, un mouchoir brodé, ancien don de sa bien-aimée — plus, une image de la sainte Vierge. Kirdgeali restait toujours privé de sentiments. Sa blessure se trouvait à deux doigts du cœur. — Le moine suça la plaie. — Kirdgeali ouvrit les yeux.

— Mon père!... dit-il. Puis s'adressant au sérasquier : Pardonne-moi!... Où est mon ange!... que je la voie encore une fois...

On satisfit à sa demande. Dès qu'elle fut entrée, elle se jeta au cou de son époux.

— Pardonne-moi... mon ange... je suis un grand coupable... je t'ai fait bien du mal.....

— Mon époux ! mon bien-aimé ! non, tu n'es pas coupable, mon cœur t'adore comme toujours !...

— Que Dieu te bénisse !... je t'ai préféré à tout... pendant ma vie... et je t'aime en mourant autant.....

Le père Athanase avait beau leur recommander de se calmer. L'enfant aussi se cramponnait au bras du mourant, en criant : Papa ! papa !...

Kirdgeali ramassa ses forces expirantes :

— Mon enfant... ma bien-aimée... mon père... Mehemed... pardonnez-moi !... Mon Dieu, pardonne-moi !.....

Disant ces mots, il expira.

Sara Michaëla avait recouvré tout son esprit.

— Mon père! tu es là!... pardonne à ta fille!... et elle se jeta sur le corps inanimé de son époux — mais son souffle ne pouvait rendre la vie au cadavre. Elle plia ses mains... on la crut un instant dans une extase religieuse... Elle poussa un cri perçant, douloureux, attira son enfant sur son sein..... et tomba morte à côté du cadavre de son époux.

Le père Athanase se jeta à genoux.

Mehemed prit l'enfant dans ses bras.

Dans ce moment de deuil, Hadgi Achmet et Neczaï entrèrent dans la chambre.

Mehemed, sans prononcer un mot, leur montra les deux cadavres.

L'attaman pâlit et rougit en apercevant la poitrine découverte de Kirdgeali.

— Je suis vengé, dit-il; — voici l'image de la sainte Vierge de Poczajow, dont l'assassin dépouilla le corps de mon ami Tétéra.

Comme s'il venait d'être réveillé d'un songe, le père Athanase s'avança brusquement, et s'écria en déchirant son habit :

— Là! Neczaï! frappe là! — et montrant sa poitrine. — C'est moi qui suis le prince Ywandgi, l'assassin de Tétéra. — Kirdgeali était mon fils. — Tu as tué l'innocent — tu n'épargneras pas le criminel!

L'attaman le regarda d'un air farouche, puis lui montrant le cadavre :

— Voilà ton châtiment, dit-il; et il sortit sans se détourner.

Le moine se jeta de nouveau à genoux, et d'une voix lamentable, mais remplie de contrition, s'accusant tout haut, adressa une fervente prière au Dieu sévère et miséricordieux.

— Juge suprême! Dieu juste et clément! pardonne à deux êtres que mon crime a poussés dans le chemin de l'iniquité. Seigneur! frappe ma tête coupable en expiation de leurs péchés. Ne punis pas le fils pour les crimes du père!

Mehemed — témoin de cette scène déchirante — serrait convulsivement l'en-

fant sur son sein; le vieux Achmet lui dit :

— Il était écrit au livre du destin que telle serait leur fin. Dieu seul est grand !

FIN.

